

Nils Jacket et le Fantôme du Moine

Un livre interactif écrit par JFM

Direction de projet par Mikaël Louys

Relecture, mise en page & corrections par Mikaël Louys

Illustrations intérieures de Marie Maubé, Nolwenn Petereau,
Margaux Lavinay-Mezet, Sandra Roussel

Couverture par Margaux Lavinay-Mezet

Journal d'Enquête réalisé par Christophe F. Batista

Cette édition collector est publiée en juillet 2019 par Brocéliande Éditions

www.broceliande-editions.fr

© 2019 Brocéliande Éditions

© 2018 Megara Entertainment pour les illustrations

Première impression

Texte copyright © JFM. Tous droits réservés.

ISBN 979-10-93943-54-1

www.nilsjacket.com

Merci à Steve Jackson, Paul Mason et Jonathan Green pour
m'avoir si bien inspiré dans mon écriture interactive. Que ce livre vous rende hommage.

Merci à tous les paysans de France. Vous êtes le cœur qui insuffle la vie à ce pays et fait de lui ce qu'il est.

Le jour où il n'y aura plus de paysans en France, la France sera morte.

Toute ressemblance avec des personnes physiques ou morales existantes serait fortuite.

© JFM, 2018-2019, pour l'ensemble du texte. Cette œuvre est soumise à droits d'auteur.

Toute reproduction, totale ou partielle, est interdite sans l'accord de l'auteur.

La maison hantée

- Mordieu !

Sur ce juron bien senti, vous serrez les dents et encaissez le choc. Vos phares ont révélé l'ornièrre au dernier moment, et vous n'avez pas voulu donner de coup de volant à cause de la chaussée détrempée. Vous seriez à coup sûr sorti de la route. Un cahot vaut mieux que le chaos.

Cela fait près d'une heure que vous conduisez sous cette pluie d'orage. Et, depuis que vous avez pénétré dans cette forêt obscure, sans aucune lampadaire depuis le dernier village, la nuit semble vous avoir englouti. L'automne est-il toujours aussi sombre et agité dans cette région ?

L'eau ruisselle sans discontinuer sur votre pare-brise. Vos essuie-glaces peinent à l'évacuer.

Vous devez presque coller votre nez à la vitre pour distinguer les limites de la route. La "route", parlons-en ! Un vieux chemin défoncé, oui ! Même votre GPS dernier cri paraît ne jamais en avoir entendu parler. Vous avez pourtant demandé l'itinéraire à un vieux du pays.

Un vieux qui avait l'air d'un vieux du pays, tout du moins. Ou qui vous a fait une vilaine farce. Un vieux mystérieux. Votre smartphone se met alors à sonner.

- Allons bon, qui est-ce qui appelle à cette heure ?

Vous réalisez qu'il n'est que 17h. Le jour tombe de plus en plus tôt, à cette époque de l'année, et les ténèbres sont telles que vous eussiez dit avoir roulé de nuit depuis des kilomètres. Comment allez-vous pouvoir rester concentré sur la route tout en répondant ? Vous avez un kit mains libres, mais est-ce bien prudent avec l'orage ?

Vous voudriez vous arrêter, mais vous craignez de finir dans un fossé, tant le contour des bas-côtés se dérobo au regard. Tant pis, vous décrochez. C'est l'agent Huttington, votre allié d'Interpol. C'est peut-être important.

- Allô, Douglas ? Comment allez-vous ?

En fait non, ce n'était pas important. Votre ami voulait juste vous remercier une nouvelle fois pour "l'affaire des braqueurs", que vous l'avez aidé à résoudre.¹

Vous ne vous étiez pas téléphoné depuis. Il veut savoir si vous vous en êtes bien remis.

¹ Cf. *Nils Jacket Derrière les Barreaux*, chez Brocéliande Éditions.

- Oui, bien remis, et j'ai pu faire sortir de prison quelqu'un qui m'a aidé à cette occasion, donc tout va bien. Douglas, je roule dans un lieu paumé. Je crains ne plus avoir de réseau bientôt. C'est d'ailleurs un miracle que vous ayez réussi à me joindre !

- Où allez-vous, Nils ?

- À Noires Rives.

- Je connais de nom. C'est sur la côte ?

- Oui. Me dites pas que l'endroit est connu et touristique !

- Non, pas que je sache. Mais je crois me rappeler qu'il s'était passé quelque chose là-bas, il y a quelques temps. Une histoire d'évasion, il me semble. Lors d'un transfert de prisonnier. Un certain Aldo Machin-truc. Vous y allez pour ça ?

- Non, non, j'y vais pour une enquête. Un notable local a reçu des menaces de mort.

Soudain, vous êtes coupés. Plus de réseau. Moment de déconcentration. Vous voyez au dernier moment quelqu'un traverser la route.

Coup de volant.

Vous faites une embardée, dérapez et terminez dans le fossé. Hébété, le cœur battant à tout rompre, vous mettez quelques instants à reprendre vos esprits. Vous n'avez rien de cassé. Juste un palpitant qui bat la chamade.

Vous sortez de voiture et scrutez la pénombre. Plus aucune trace de la femme. Quelle inconsciente de se promener en plein milieu de la route par ce temps !

Était-ce bien une femme, au fait ? Elle avait la carrure d'un homme, certes, mais elle portait une longue robe. Où a-t-elle disparu ? Avez-vous rêvé ?

Votre berline est coincée dans le fossé. Impossible de la faire reculer, ni de la dégager à mains nues. La tuile. Et vos vêtements ne vont pas tarder à être détremvés, sous une pluie aussi soutenue.

Dans votre malheur, vous avez de la chance : une 4L passe alors sur le chemin. À son allure, pas de risque qu'elle vous percute. Vous vous mettez à portée de vue de ses phares et faites de grands gestes.

- V's avez eu un accident ? vous demande le conducteur par sa vitre ouverte, avec l'accent du cru.
- Non, j'expose une œuvre d'art moderne dans le fossé.
- Pardon ?
- Oui, je suis sorti de la route.

L'homme, un paysan du coin, se rend justement à Noires Rives. La cinquantaine bien tassée, il n'est pas capable de vous aider à dégager votre voiture. À la place, il se propose de vous déposer à l'hôtel du village.

Quand vous lui demandez s'il n'aurait pas la bonté de vous amener jusqu'au manoir des Rochedieu, sa physionomie connaît une métamorphose étonnante. D'un coup sur la défensive, il perd toute bonhomie et toute amabilité.

- Bigre, qu'allez-vous y faire ?
- Je suis en affaires avec le baron.

Comme vous craignez qu'il ne vous laisse en plan, vu sa mine farouche, vous montez vite à bord.

- Vous pouvez me déposer dans le bourg, et je finirai à pied, négociez-vous, l'imper et le Borsalino ruisselants.
- Ben non, j'vais pas vous laisser tout seul sous une rincée pareille ! Mais un conseil : vous attardez pas dans cette maudite baraque ! Si v's avez des affaires à traiter, traitez-les, et repartez dès que possible.

- Pourquoi ça ?

Il marque un temps de silence.

- La maison est hantée !

Comme vous faites chemin cahin-caha à travers les ornières et le rideau de pluie, vous cuisinez un peu votre sauveteur :

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de maison hantée ?

Le baron vous a engagé au sujet de lettres de menaces ; vous espérez qu'elles n'émanaient pas de "revenants". D'après Fernand (c'est son nom), le manoir est maudit depuis le XIXème siècle, quand des rites satanistes y furent mis à jour par les autorités. Un vieux moine avait été retrouvé mort lacéré de coups de couteau.

- Son fantôme rôde dans les parages, conclut votre chauffeur.

Étrange, maintenant que vous y pensez, la femme que vous avez cru voir traverser devant vous... c'eût pu être un moine, en fait. En robe de bure, capuchon rabattu.

Comme Fernand a perdu la parole, vous tentez de vous concentrer sur le bulletin d'actualités à la radio. Cela vous évitera toujours de croire votre dernière heure arrivée à chaque fois que la 4L tangue dans un virage.

C'est une station locale. Une jeune fille est portée disparue dans la région depuis cet été. Les recherches ont été abandonnées.

- Elle a sans doute été enlevée et emmenée dans les pays de l'est, la p'tite Fanny..., soupire Fernand.

Vous arrivez finalement à Noires Rives. La pluie a enfin cessé de tomber, mais une brume presque irréelle a envahi les rues de la bourgade. Ces jolies maisons d'un étage, aux pierres apparentes, doivent être moins lugubres, les jours de beau temps, vous dites-vous. Et puis, la rue principale parcourue, vous l'apercevez.

Le manoir.

Au-delà des bois, au faîte d'un promontoire dont vous devinez la falaise à pic au-delà, la silhouette tourmentée de la bâtisse domine le village. Les nuages qui l'entourent, d'une teinte presque bleutée, lui confèrent une aura fantasmagorique, et ses fenêtres allumées semblent des yeux qui scrutent la nuit.

Le manoir ne manque pas d'impressionner, et vous comprenez sans peine qu'il en faille peu pour l'affliger d'une réputation sinistre.

La 4L prend un sentier sinueux qui louvoie entre les arbres, traverse un pont au-dessus d'une fosse que la mer emplit de son tumulte puis stoppe devant un portail en fer forgé. Les pointes qui le hérissent et les statues de gargouilles sur ses piliers ne disent rien qui vaille au pauvre Fernand, qui vous dépose et repart sans demander son reste.

Votre valise à la main, vous poussez la grille et vous vous pressez sur le chemin de terre.

Un frisson vous parcourt l'échine. Rochedieu vous avait prévenu que sa demeure était "pittoresque".

Un sombre pressentiment vous chuchote qu'elle est bien davantage.

Avez-vous bien fait d'accepter cette enquête ?



Intro : "Le manoir."



Comment mener l'enquête

Ce roman policier est particulier : VOUS en êtes le héros. C'est VOUS, lecteur ou lectrice, qui allez incarner le détective Nils Jacket et mener l'enquête.

À la fin de chaque paragraphe, le texte vous invitera à vous rendre à différents autres paragraphes en fonction de vos choix et de vos décisions. Si vous décidez d'agir de telle façon, d'accomplir telle action, de poser telle question ou d'accuser tel suspect, vous devrez directement vous rendre au paragraphe dont le numéro vous est indiqué, sans lire les paragraphes vous séparant de ce paragraphe précis.

Il est primordial que vous ne lisiez que les paragraphes qui vous sont indiqués. Ne lisez pas les autres paragraphes, sinon vous risqueriez de lire par accident le nom du coupable et l'enquête perdrait son intérêt.

En fonction de vos décisions, votre enquête va progresser, vous allez glaner des indices et des informations qui vous permettront d'élucider le mystère pour lequel le baron de Rochedieu vous a engagé(e), voire d'exorciser des êtres surnaturels.

Pour cela, vous avez à disposition ce Journal d'Enquête :

A top-down view of a desk with various items: a spiral notebook, a pen holder with pens, a magnifying glass, a pen, and a pair of glasses. The central focus is a white sheet of paper with a handwritten title and a table structure.

Journal d'enquête

Mots-codes

Objets

Pistolet

Smartphone

Mouchoir propre



Journal d'enquête

Notes & indices

Échecs



- Case Mots-codes : lorsque le texte vous demandera de noter un *mot-code* dans votre Journal d'Enquête, c'est dans cette case que vous l'inscrirez. Les mots-codes que vous notez servent plus tard dans le courant de l'histoire. Ils correspondent à des indices que vous avez trouvés, à des événements que vous avez provoqués ou à des décisions que vous avez prises au cours de votre enquête et qui peuvent influencer sur son déroulement.

Le texte vous demandera parfois de les effacer, ou de les remplacer par d'autres ("remplacer" un mot-code par un autre signifie effacer le mot-code déjà noté et inscrire à la place le nouveau mot-code). Parfois, il vous sera demandé de souligner un mot-code. Si vous avez un mot-code souligné, et si le texte vous demande si vous avez ce mot-code, sans préciser s'il est souligné ou non, vous devez considérer que oui.

- Case Objets & Indices : dans cette case sont inscrits les objets que vous possédez et qui pourront s'avérer fort utiles, à savoir votre pistolet, votre smartphone et un mouchoir propre. Si vous trouvez d'autres objets utiles, vous les noterez dans cette case. Ces objets peuvent vous aider à mener à bien vos recherches en vous tirant de certaines situations. Ils peuvent être également des indices, des preuves pour confondre un éventuel coupable.

La plupart du temps, vous transporterez vos objets sur vous. Le texte vous précisera si vous en laissez certains dans un lieu précis, ou entre les mains de quelqu'un.

- Case Notes : notez dans cette case de votre Journal d'Enquête les détails de votre enquête que vous estimez importants. Des mots de passe, par exemple, pour être sûr(e) de ne pas les oublier. Cette case permet également de noter d'autres informations qui n'ont pas trait à l'enquête.

- Case Échecs : l'enquête qui vous attend n'est pas simple. Vous devrez faire preuve de grandes qualités de déduction et de perspicacité afin de faire éclater la vérité. Et les démons que vous allez traquer ne vont pas se laisser appréhender comme de vulgaires mortels. Il est hélas fort possible que vous n'y parveniez pas dès votre première lecture, dès votre première tentative. Si, à un moment ou à un autre, vous aboutissez à un paragraphe qui ne vous propose aucun autre paragraphe où vous rendre, et que le mot FIN ne le conclut pas, cela voudra dire soit que vous aurez échoué dans votre enquête, soit que vous aurez été tué(e). Lorsque vous arriverez à un tel paragraphe, vous aurez perdu et devrez recommencer l'histoire depuis le début, en tentant de faire mieux. Vous perdez tous les objets et mots-codes que vous aurez obtenus (vous revenez au Journal d'Enquête que vous aviez en entamant votre aventure). Néanmoins, vous aurez glané pendant votre tentative un certain nombre de renseignements qui vous guideront et vous aideront à débrouiller l'énigme à la tentative suivante.

À chaque échec notez une croix dans la case Échecs de votre Journal d'Enquête. Lorsque vous aurez terminé avec succès ce roman policier dont vous êtes le héros, c'est-à-dire quand vous aurez atteint le paragraphe final, qui se conclut par le mot FIN (étonnant, non ?), une grille vous permettra d'évaluer votre niveau.

Si, après plusieurs tentatives, vous vous sentez complètement bloqué(e), désespéré(e), résistez à la tentation de tricher et d'aller lire directement la fin. Cela vous gâcherait tout le plaisir de résoudre l'enquête par vous-même et diminuerait l'intérêt du jeu.

Rendez-vous plutôt en fin d'ouvrage à la section "SOS Déblocage". La consulter vous coûtera des croix dans votre case Échecs, mais vous y trouverez des conseils garantis sans "spoilers" qui vous mettront sur la bonne piste et sauvegarderont le plaisir du jeu.

Lors de votre première tentative, il vous est conseillé de lire sans trop vous poser de questions, en suivant votre instinct, et en profitant de votre lecture. Vous aurez tout le temps de vous arrêter sur les détails lors de votre tentative suivante.

Ça y est, vous êtes fin prêt(e) ? Il est temps pour vous de débiter votre enquête. Soyez attentif(ive), faites preuve de courage, et prenez garde aux fantômes.

Rendez-vous au 1.

L'allée jonchée de feuilles mortes traverse un parc d'allure maussade, aux arbres presque rabougris, empreint de cette mélancolie qui caractérise le déclin de l'année. Comme vous atteignez le manoir, vous découvrez enfin la ligne d'horizon de la mer. Le promontoire sur lequel a été édifié le bâtiment forme une pointe qui s'avance sur les eaux. Celles-ci, houleuses, s'abattent en vagues vindicatives à la base de la falaise, en contrebas. Le grondement de l'orage s'est tu, remplacé par un bruissement dans les feuillages bruns et roux. C'est un vent froid qui s'est levé, chargé d'une fine bruine. Il emplit l'air d'une senteur iodée, vivifiante mais glaciale. Vous allez mourir de pneumonie si vous ne vous hâtez pas.

Avant de vous abriter sous le porche en saillie que vous apercevez enfin, vous jetez un coup d'œil de près à votre nouveau lieu de séjour. Datant du XVIIIème, de la base de ses murs marquetée de mousse à ses hauts pignons, le manoir ne manque pas d'une majesté imposante, presque élégante, pour le moins inquiétante. Bâti en pierres grises magnifiquement restaurées récemment, il est constitué d'une partie centrale élevée, soutenue par trois ailes constellées de fenêtres à meneaux désormais éteintes.

Le baron vous a dit que vous ne seriez pas le seul invité. Vous supposez que les arrivants ont dû poser leurs affaires dans leurs chambres et redescendre. Vous comptez les voitures garées : une luxueuse berline noire flambant neuve, une vieille Citroën C3 marron et un pick-up à la peinture bleu abîmée. Ce doivent être les véhicules des autres convives, car vous apercevez une dépendance plus loin, sorte d'appentis non rattaché au corps principal, sous lequel sont abritées des voitures de luxe.

Sur l'abrupt toit d'ardoises à angles aigus, au sommet des ailes gauche et droite du manoir, des cheminées fumantes vous invitent à entrer vous réchauffer.

Le temps de gravir les trois marches du perron, vous voici sous le porche à l'abri du crachin qui a fini de vous tremper. En dépit de la situation en hauteur de l'édifice, votre téléphone ne trouve pas de réseau dans ce coin retiré. Vous pourrez toujours appeler un garage depuis le fixe de la maison, que l'on vienne remorquer votre automobile. Un vendredi en début de soirée, veille de week-end, ce n'est pas le moment idéal pour en trouver un.

Si, avant d'entrer, vous voulez chercher du réseau, rendez-vous au **78**.

Si vous vous présentez à la porte d'entrée sans attendre, histoire de vous sécher, c'est au **67**.

Si vous préférez, vous pouvez faire un tour des lieux d'abord, au **570**.

- Non, Nils, n'y allez pas ! vous crie Cassandra.

Mais vous vous êtes déjà élané dans l'enfilade de pièces du rez-de-chaussée. Très vite, vous ralentissez le pas : les lieux sont plongés dans le noir, et la lampe-torche que vous avez empoignée avant votre démarrage express n'en éclaire qu'une maigre tranche. Comment vous repérer, et comment savoir où est passé le médecin, en étant partiellement aveugle ? Vous avancez prudemment, attentif aux sons. Soudain, des lames de plancher grincent.

- C'est vous, Faure ?

- Non, ce n'est pas lui.

Vous vous immobilisez, tous les sens en alerte.

C'était une voix féminine, aux intonations glaçantes.

Vous orientez votre torche vers elle. Une paire de jambes dans des cuissardes en cuir apparaît dans le rond de lumière. En levant votre lampe, vous découvrez peu à peu le reste de votre interlocutrice.

Un corps de rêve entièrement vêtu de cuir noir.

Une main qui tient un poignard à tête de mort, dont la lame luit d'un éclat funeste.

Un peu plus haut... un sourire amusé.

- Bonsoir, Nils, vous dit-elle.

Si vous avez le mot-code VADERE, soulignez-le (si ce n'est pas déjà fait) et rendez-vous au **716**.

Si vous ne détenez pas ce mot, rendez-vous plutôt au **124**.

- Et ce Staffan, est-ce qu'il est ici, parmi nous, dans la maison ?

- Peut-être... Vous êtes jaloux ?

- Pourquoi ne se montre-t-il pas ?

- Ha ha, il est trop occupé à préparer *la cérémonie*.

- *Quelle* cérémonie ?

- Pour un détective réputé, vous n'avez pas encore deviné ?

Si le mot-code PAAGEN figure sur votre Journal d'Enquête, rendez-vous au **767**.

À défaut, si vous vous trouvez au 1^{er} étage, rendez-vous au **527**.

Si vous êtes au rez-de-chaussée, rendez-vous au **705**.

En entendant les bêtises que vous débitez, le garde étouffe un juron. Vous ne lui laissez pas le temps d'ameuter ses "amis" : vous flanquez la pointe de votre poignard contre son nombril. Mais l'homme est un fanatique : il vous attaque et tente de vous étrangler de ses mains puissantes ! Vous n'avez pas d'autre choix que de lui planter votre lame dans le ventre. Il tombe plié en deux de douleur ; il ne vous reste plus qu'à l'assommer avec le pommeau de votre arme.

Avec le fracas de la tempête s'engouffrant par la porte restée ouverte, ses cris de rage et de douleur ont dû passer inaperçus, espérez-vous. Vous le ligotez lui aussi avec sa ceinture de corde, le bâillonnez avec son mouchoir à lui (moins propre que le vôtre) et le cachez derrière des tonneaux. Le voilà réduit au silence. Tant pis s'il se vide de son sang : vous sentez que la vie de Julie est en grave danger, vous plaidez la légitime défense.

Au fond de la cave, vous découvrez ce qu'il gardait : une entrée secrète consistant en un pan de mur coulissant. Un tonneau a été disposé de façon à la bloquer et à la maintenir ouverte. Tous les sens en alerte, vous la franchissez. Elle donne sur un escalier en colimaçon étroit et suintant, que vous entreprenez de descendre à pas de loup. Un papillon de feu dans sa prison de verre jette une lueur rouge et vacillante au sein des ténèbres qui vous assaillent, sans parvenir à les dissiper totalement.

À chaque pas qui vous rapproche des profondeurs, un étrange chant monocorde vous parvient. En bas, un couloir désert aboutit à une sorte d'antichambre, ou plutôt de vestiaire, à en juger les patères supportant une collection de toges grises. Un masque en forme de tête de bouc sur un banc vous le confirme : il y a là tout l'attirail nécessaire à des rites satanistes.

À nouveau, l'inquiétante mélodie attire votre attention. Elle est plus forte ici. Elle vient de la salle voisine. Prudemment, vous y jetez un œil.

Le spectacle qui vous attend est effroyable.

Rendez-vous au 666.

5 (illustration)

De retour sous le porche, vous cognez à la porte à l'aide d'un marteau de bronze ouvragé, en forme de marmouset grognon. Un homme de haute taille, le visage compassé, vient vous ouvrir. À son costume gris terne, de bonne coupe, un peu démodé, vous en déduisez qu'il s'agit du majordome. Malgré son âge déjà avancé, pas loin des soixante ans au vu de son front dégarni et de ses favoris blancs, il affiche un maintien tout simplement impeccable, fruit d'une excellente école britannique. Sitôt a-t-il vu votre carte (complètement factice) qu'il vous introduit et vous débarrasse de votre imper et de votre Borsalino trempés.

- Merci, Arsène, je m'occupe de notre invité, intervient une voix féminine, douce et chaleureuse. Allez mettre ses vêtements à sécher, montez sa valise dans sa chambre, et portez-lui une serviette.

- Bien, Madame.

Alors que le domestique s'exécute, vous découvrez sa maîtresse, la baronne de Rochedieu, venue vous accueillir.

C'est une femme d'une grande beauté, quoique légèrement fanée, aux grands yeux verts amusés. Ses lèvres pulpeuses, un peu trop pour être honnêtes, forment des ronds charmants quand elle parle, ou bien s'ouvrent sur un large sourire au blanc impeccable. Son maquillage rose un peu vulgaire ne sied guère à une dame du monde, et jure avec le blond presque auburn de ses cheveux ramenés en un élégant chignon. Elle porte une robe verte sobre, mais de grand couturier, ainsi que des bijoux de prix. Vous ne doutez pas de l'authenticité de la rivière de diamants qu'elle arbore sur un décolleté mettant en valeur ses seins, moins authentiques, eux. La panoplie presque complète de la parvenue.

Vous échangez les présentations d'usage.

- Oh, mais appelez-moi Dori, très cher Mr Montlharront. Quel temps épouvantable, n'est-ce pas ! Vous aviez oublié votre parapluie ?

- Mon Borsalino me suffit.

- C'est bizarre, j'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part... Ne nous sommes-nous jamais croisés ?

- C'est possible. Votre mari n'est pas ici ? coupez-vous, avant qu'elle ne se souvienne de quoi que ce soit de fâcheux.

- Non, Alfred n'est pas encore arrivé, je ne sais pas pourquoi. En attendant, je vais vous présenter aux autres invités.

- Ils sont déjà tous là ?

- Nous n'attendions plus que vous.

Elle vous entraîne à travers le large hall d'entrée. Le rez-de-chaussée du manoir est haut de plafond ; quatre bons mètres séparent le sol des solives apparentes, noircies par l'âge. Le plancher de bois, lui, a été poli et verni récemment. Au fond, un double escalier de pierre monte à une galerie à balustrade, par laquelle on accède au premier étage de chaque aile.

Petite incongruité : on a installé un nombre impressionnant de miroirs aux formes artistiques variées. Le baron est-il coquet à ce point ? Ou bien votre hôtesse ? Peut-être est-ce une fantaisie artistique, histoire de cacher les vieux lambris de chêne aux murs, ou bien une manière de donner l'impression que la maison est plus grande.

Dori de Rochedieu vous précède dans le salon qui s'ouvre tout de suite à gauche. La pièce, vaste et accueillante, est abondamment éclairée par plusieurs lustres Baccarat. Des portes-fenêtres donnent sur les jardins. Sur les murs lambrissés, des tableaux, des têtes de cerf et des armes médiévales confèrent aux lieux à la fois une certaine majesté et un charme campagnard. Une immense cheminée surplombée d'un chambranle en chêne massif diffuse une chaleur reconfortante pour le visiteur qui vient de tomber en panne sous la pluie. Plusieurs personnes assises dans des canapés et des fauteuils à tapisserie armoriée se lèvent à votre entrée.

La baronne vous présente le couple le plus proche de vous : un quadragénaire brun en costume et une femme un peu gauche dans sa robe démodée.



5 : "Le majordome vient vous ouvrir."

- Le Dr Fabrice Faure et son épouse Jacqueline. Me Gilles Montlharront, avoué d'Alfred.

Comme vous l'apprenez, Faure est un chirurgien réputé. Soigneusement coiffé, rasé, manucuré, il présenterait très bien s'il n'affichait pas une sorte de rictus condescendant horripilant.

Jacqueline Faure serait jolie, avec ses traits délicats et ses cheveux châtain soyeux attachés par un peigne orné de perles. Pourtant, ses mains tremblantes et ses yeux bleus fuyants derrière ses grosses lunettes rondes de myope évoqueraient plutôt la bête traquée. Difficile de donner son âge, sans doute est-elle plus jeune que son mari. Vous l'imaginez bien sous la coupe totale du docteur. D'ailleurs, elle ne prend même pas la peine de vous indiquer sa profession.

Le couple suivant est détonnant. L'homme, un rude gaillard à la carrure impressionnante, vous donne une poignée de main si vigoureuse que vos phalanges s'en remettent difficilement. Vous n'êtes pas étonné d'apprendre qu'il est bûcheron. Vous l'auriez deviné au cal des battoirs qui lui servent de mains. Il n'a passé qu'un gros pull sur sa chemise à carreaux. Sa tête vituline ne le rend pas très gracieux, en contraste complet avec la beauté renversante de sa femme.

Celle-ci, de taille menue et vêtue avec goût d'un pantalon de soirée fuchsia et d'un haut échancré assorti, est une magnifique créature sortie d'un rêve. Ses lèvres esquissent un sourire doux, presque distant, irréel, tandis que ses longs cheveux d'un blond naturel éclatant, qu'elle laisse libres, lui donnent les airs d'une fée de conte.

- Jean et Cassandra Barneron.

Des trentenaires. Cassandra ne vous a pas dit sa profession. Vous remarquez qu'elle ne vous regarde jamais dans les yeux. Les siens, assez rapprochés, d'un bleu presque délavé, paraissent constamment observer le lointain, dans un monde imaginaire qu'elle seule verrait. Vous en comprenez vite la raison, et êtes soulagé de ne pas avoir commis d'impair : la jeune femme est aveugle.

- Sans yeux, on peut voir beaucoup de choses, Monsieur... euh, je veux dire Maître, dit-elle lorsque le sujet est évoqué.

Les derniers invités sont Mr Mathieu et Mme Marthe Zalème, un couple de personnes âgées, des enseignants à la retraite. Lui était professeur de sport au lycée, elle institutrice dans une école privée catholique. Aujourd'hui, ils font petits vieux. Lui avec sa moustache blanche, ses yeux hésitants grossis par des lunettes à larges foyers, son chandail tricoté élimé et son dos légèrement voûté. Elle avec son chignon gris porté bas, son teint parcheminé et sa robe à fleurs. Vous remarquez que Madame a de grandes mains, des mains d'homme presque, et au cou, un crucifix.

Les présentations achevées, une porte claque. Une jeune fille passe alors en trombe devant l'entrée du salon, sans prendre la peine de s'arrêter ou de saluer. Vous avez juste eu le temps d'apercevoir sa longue chevelure cuivrée avant qu'elle ne s'élanche dans l'escalier.

- Julie, viens dire bonjour ! demande la baronne.

Pas de réponse.

- Julie, le souper est bientôt servi !

La jeune fille est déjà montée à l'étage.

- Ces adolescents sont impossibles...! se lamente votre hôtesse. Dehors par ce temps...! Je me demande où elle est encore allée se fourrer pour ne pas être trempée...

Le souper est bientôt servi, soit, mais où est donc le baron, votre client ? Il ne devrait pas tarder, vous espérez. S'il a engagé Nils Jacket le détective et l'a fait venir sous la fausse identité de Me Montlharront, c'est pour des menaces de mort. Vous serez plus tranquille quand il sera là.

En l'attendant, autant faire connaissance avec les autres convives, histoire de parfaire votre couverture. De petits groupes se sont formés et discutent entre eux. Auquel vous joindre ?

La baronne de Rochedieu, Faure et Barneron ? (rendez-vous pour cela au **135**)

Cassandra et Zalème ? (rendez-vous au **57**)

Jacqueline Faure et Marthe Zalème ? (rendez-vous au **227**)

Si vous préférez attendre dans votre coin, en silence, mais à l'écoute de ce qui se dit, rendez-vous au **173**.

6

- L'ignoble corbeau ? Mais je n'en sais rien ! Qui voudrait que nous partions d'ici ? Quand nous avons acheté, personne d'autre n'en voulait, de cette baraque !

- Qui voulait en faire l'acquisition ? Vous ou votre mari ?

- Plutôt moi. Je suis du coin, vous savez. Quand j'étais *plus jeune*, elle me faisait rêver. Du coup, lorsque j'ai épousé un homme riche, je me suis dit que c'était l'occasion. Vous me prenez pour une femme vénale, n'est-ce pas ?

- Vous ne seriez pas la première. Il en faut davantage pour m'émouvoir.

- Vous me plaisez depuis le début, Nils.

- J'ai cru comprendre. Et votre mari ? Il a bien voulu ?

- J'ai fini par le convaincre. Et les Barneron nous l'ont cédée.

- À regret ?

- Pas pour lui, je pense. Pour elle, certainement. Vous avez bien vu : c'est une dingue de tout ce qui est *hanté*.

Si c'était la 2^{ème} question que vous lui posiez, rendez-vous au **209**.

Sinon, lui demandez-vous : qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au **41**)

Qui hérite du baron ? (rendez-vous au **240**)

Comment était son mari au lever ? (rendez-vous au **31**)

7

Revenus dans le vestibule, vous vous séparez. Votre client gagne le salon, tandis qu'Arsène le majordome vous invite à

le suivre au premier étage, afin de vous montrer votre chambre. En haut du double escalier, sur le palier, vous faites face à une armure de chevalier du Moyen-Âge. Inanimée, elle sert de décoration, en faction à l'intérieur d'un renforcement pratiqué dans le mur damassé. Un magnifique miroir à cadre d'or, accroché à côté de l'alcôve, permet à la personne du monde de vérifier sa mise une dernière fois avant de descendre. Arsène vous entraîne dans l'aile droite du manoir. Après un coude à gauche, il vous ouvre la deuxième chambre à droite. C'est alors que la porte devant laquelle vous venez de passer s'ouvre. Cassandra Barneron sort la tête et sourit :

- J'avais cru reconnaître votre pas, Mr Montlharront. Nous sommes voisins de chambre.
- Je ne ferai pas de tapage.

La pièce qui vous est allouée est assez grande, haute de plafond, éclairée par un lustre de style moderne. Les poutres vermoulues ont été restaurées et vernies de fraîche date. Un imposant lit deux places recouvert d'une courtepointe marron occupe le centre de la chambre, à votre gauche. Un tapis Aubusson bordeaux et or étalé devant vous évitera d'avoir froid aux pieds en vous levant. Une commode, une chauffeuse et une armoire en noyer complètent l'ameublement, à votre droite. Face à vous, la fenêtre donne sur les jardins, où il pleut toujours, et même de plus en plus. Un radiateur électrique installé récemment chassera l'humidité et le froid, à la place de l'ancien poêle dont vous devinez l'emplacement jadis. À gauche de la fenêtre, une table de toilette à l'ancienne, avec plateau en marbre, ne sert heureusement que de décoration : vous disposerez d'une salle de bains privative. Celle-ci ne se compose que d'un lavabo et d'une étroite douche à l'italienne, mais cela fera bien l'affaire. Les toilettes, en revanche, sont communes au couloir.

Avant qu'il ne vous laisse défaire votre valise, vous demandez à Arsène qui occupe les autres chambres de votre couloir. Les Barneron logent dans celle à côté de la vôtre, vous l'avez bien compris. Les Faure et les Zalème ont pris les chambres situées avant le coude du couloir. Tous doivent être en train de se préparer pour la soirée. Les maîtres, eux, dorment dans l'autre aile. Les domestiques, enfin, ont leurs quartiers au rez-de-chaussée.

En rangeant vos vêtements dans l'armoire, vous repensez au moins que vous avez cru éviter sur la route. Vous en frissonnez encore. Cela avait l'air si réel... Vous secouez la tête et chassez cette pensée. C'est l'ambiance lugubre de cette maison qui doit vous influencer.

Vous vérifiez : vous n'avez toujours pas de réseau, même à l'étage. Sans doute n'y en a-t-il pas du tout dans la zone du manoir. Il faudra demander à utiliser le fixe. Ou bien vous rendre au village, si vous souhaitez téléphoner plus discrètement.

Vous enfilez un costume sec, et laissez pistolet et smartphone dans votre valise (le temps du repas). On tape soudain à votre porte. Vous ouvrez : c'est Cassandra.

- Êtes-vous prêt ? vous demande-t-elle. Je crois qu'ils nous attendent pour le souper.

Vous descendez ensemble. Elle est d'excellente humeur. Vous en profitez :

- Le baron m'a dit que vous aviez habité là ? Le manoir a-t-il changé depuis ? Euh, je veux dire...
- Hi hi, que vous êtes craquant quand vous bafouillez, rit-elle. Je ne puis vous répondre quant à son aspect, bien sûr, mais pour ce qui est de son aura, non, il n'a pas changé.
- "Son aura" ?
- Oui. C'est un lieu où il s'est passé des choses terribles, vous savez certainement. Ici, les esprits sont forts, tourmentés.
- Vous vous intéressez au spiritisme ?
- Je suis médium.

Vous comprenez mieux ce qu'elle voulait dire, tout à l'heure, à propos de ce que l'on peut voir sans les yeux.

Vous arrivez dans la salle à manger, attenante au salon de tout à l'heure. Encore plus vaste, la pièce est également éclairée par des lustres Baccarat. Une estrade dans le fond était naguère dévolue à un petit orchestre de chambre ; elle est de nos jours occupée par des vitrines de bibelots anciens. Au centre, une longue table en verre de style beaucoup plus moderne a été dressée. Le baron préside ; les autres convives sont assis de part et d'autre. Cassandra et vous êtes les derniers arrivés, avec Jacqueline Faure et Marthe Zalème.

À quelle place encore libre allez-vous vous asseoir ?
À côté de Dori de Rochedieu, comme elle vous y invite de la main (et avec un sourire enjôleur) ? (vous vous retrouverez, au **164**, entre elle et Mr Zalème)
Entre Julie et Jean Barneron, au **217** ?
Ou bien à côté de Cassandra et de Fabrice Faure, au **412** ?

8

Le souper est servi à la salle à manger. Dori de Rochedieu insiste pour que vous preniez place à côté d'elle ; elle se montre si pressante qu'un refus serait considéré comme un manquement à la politesse. C'est Mathieu Zalème que vous aurez à votre droite.

La qualité de la cuisine est en nette baisse, ce soir, tout le monde le remarque. La baronne excuse sa cuisinière :

- Louise dit qu'on lui vole de la nourriture dans le cellier...
- Va-t-on encore nous accuser de quelque chose ? se plaint Marthe, un peu au nom de tous les convives.
- Louise pense plutôt qu'il s'agit du chien.
- Belzébuth ne vole pas ! proteste Julie.
- Le repas reste très bon, tempère Cassandra. Mettons ça sur le compte de la nervosité ambiante.

Dori raconte avoir vu le curé cet après-midi : l'enterrement du baron aura lieu mercredi, finalement.

- Il ne m'a pas trop laissé le choix, si je voulais une cérémonie avec prêtre.

Certains dans l'assemblée se plaignent de cette date tardive.

- Nous serons repartis d'ici-là, regrette Marthe Zalème.
- Je sais. C'est gentil d'avoir pensé à y assister, mais il n'y a aucun inconvénient à ce que les obsèques restent en petit comité.
- Comme ça, tonton Bernard aura le temps de faire la route, se réjouit Julie.
- Oh, lui, si on peut l'éviter, c'est aussi bien ! C'est un rustre.
- Lui, il est gentil avec moi ! Et il fait partie de ma famille, vu que c'est le frère de maman !

Vous sentez Dori prête à exploser. Vite, vous devez trouver une diversion !
Si vous êtes passé à la gendarmerie cet après-midi, rendez-vous au **475**. Sinon, au **661**.

9

À l'instant où vous bondissez vers la porte, Vanessa appuie sur la détente et vous abat. La détonation a dû être entendue par toute la maisonnée, mais, lorsqu'ils accourent, ils ne trouveront que votre corps sans vie.

10

Vous n'êtes pas assez vigoureux pour résister à sa furie meurtrière. Elle vous plante son poignard en plein thorax. Vous vous effondrez par terre.
Vos cris de souffrance ont dû alerter la maisonnée, mais vous ne saurez jamais si elle aura été capturée et votre mort vengée.

11

Zalème ne voit pas du tout qui pourrait être l'assassin de Rochedieu ou le fantôme, mais il pense qu'il s'agit de deux personnes différentes.

- L'homme déguisé en fantôme était juste là pour faire peur. Sans doute est-ce un bougre de Noires Rives impliqué dans les lettres de menaces. Son but était de faire déguerpir le baron, qui doit être mal vu par ici. Alors que l'assassin, lui, a cru le fantôme et a tué notre hôte. Une mauvaise plaisanterie qui a mal tourné, si vous voulez mon avis.
- Vous soupçonnez donc quelqu'un parmi les invités ?
- Je devrais, mais en fait non.
- Je ne vous suis plus...
- Eh bien, je ne sais pas, il n'y a ici que des gens fort respectables. Sauf peut-être ce bûcheron... Mais même lui, ça ne cadre pas...
- Le meurtrier disposait d'un double des clefs.
- Ça, c'est votre théorie.

Si c'était votre 2^{ème} question ou si vous lui avez déjà demandé tout ce que vous désiriez, rendez-vous au **121**.
Sinon, lui demandez-vous : s'il a regretté d'avoir vendu le manoir ? (rendez-vous au **151**)
Ce qu'il a fait et vu au moment du meurtre ? (rendez-vous au **623**)

12

Vous dévalez quatre à quatre les marches de pierre quand un cerbère effrayant vient se planter devant vous et vous aboie dessus en montrant les dents. Belzébuth ! Il vous bloque le passage.

Déboulent alors dans le hall Jean Barneron, depuis l'aile des salons, et les domestiques, depuis leurs quartiers. Le bûcheron est encore tout habillé, alors que Louise et Arsène sont en robe de chambre ou en pyjama et bonnet de nuit. À votre question, ils disent n'avoir croisé personne.

Derrière vous le Dr Faure arrive, suivi de Dori et Julie, alertées par l'agitation. Elles assurent n'avoir ni vu ni entendu personne passer dans leur aile.

- Bon sang, que se passe-t-il, Jacket ? s'écrie Faure. Il y a Mme Zalème morte dans le couloir ! Je l'ai laissée à son mari et à Mme Barneron.

- Je poursuis le tueur, venez !

Alors que Julie calme son chien, vous foncez dans l'aile arrière, vers le bureau du baron. Le couloir est désert. Vous inspectez chaque pièce : elles sont vides. Les fenêtres sont fermées et les verrous des portes tirés. Le meurtrier s'est évaporé.

- Que faisiez-vous debout ? demande le docteur à Barneron.

- J'espérais... surprendre le fantôme ! Je... je ne voulais prévenir personne de mon projet, au cas où...

- ...au cas où l'un de nous serait le coupable, finissez-vous sa phrase.

Il baisse la tête.

Vous expliquez un peu la situation aux autres. Faure vous approuve d'avoir immédiatement poursuivi le tueur : il n'y avait rien à faire pour Marthe ; elle est morte sur le coup.

Notez le mot-code "MAZADE" dans votre Journal d'Enquête et soulignez-le. Puis rendez-vous au **660**.

13

Vous êtes de retour à votre cabinet le soir même. Amy votre secrétaire vous accueille avec force effusions —ce dont elle est coutumière lorsque vous êtes absent trop longtemps— et vous gronde de ne pas avoir donné de nouvelles depuis deux jours. Vous lui relatez la déconvenue que vous avez essuyée à Noires Rives. Elle a beau vous rappeler que l'argent versé par le baron de Rochedieu est acquis et n'aura pas à être rendu, c'est avec un goût bien amer dans la bouche que vous vous couchez le soir sans manger, faute d'appétit.

Quelques temps plus tard, vous apprenez par hasard, en surfant sur Internet, que Julie de Rochedieu a été retrouvée morte. Un meurtre sauvage.

Un monstre était toujours en liberté après votre départ du manoir. Ce nouveau cadavre à la liste est un message : c'est lui qui vous a battu. Vous plongez dès lors dans un spleen nourri d'impuissance.

14

Les traces de pas sur le carrelage laissent penser qu'au moins cinq personnes ont surpris Julie et Louise.

Si vous avez le mot-code SESASA, mais pas le mot POPACO, rendez-vous au **764**.

Si vous avez le mot ECADCH, mais pas le mot POPACO, rendez-vous aussi au **764**.

Sinon, si Barneron et Faure ont faussé compagnie à tout le monde cet après-midi, rendez-vous au **690**.

S'ils sont restés au salon, rendez-vous au **302**.

15

Malheureusement, rien ne se passe.

- C'est pas possible ! s'énerve Julie. Il y a forcément un truc. Pourquoi cette cheville bougerait, sinon ?

- Je suis sûr qu'il y a quelque chose, déplore lui aussi Barneron. Ce dé clic n'est pas normal. C'est frustrant...!

- Cette armure était-elle là à votre époque ? voulez-vous savoir.

- Euh, oui... Elle était déjà là quand on a emménagé, avec Cassy.

- C'est mon père qui l'a fait installer, intervient le Dr Faure.

Vous ne découvrez rien d'autre.

Si vous possédez une copie des plans du manoir, rendez-vous au **784**.

Sinon, vous devez laisser tomber pour le moment : rendez-vous alors au **76** si vous n'avez pas encore soupé, au **277** si vous avez déjà mangé.

16

Par où commencer votre traque ? L'oreille aux aguets, vous entendez un bruit au-dessus de vous, par l'un des trous au plafond. Vous grimpez l'échelle qui y passe et parvenez dans un espace vide lui aussi muni d'un miroir sans tain, qui donne dans le hall d'entrée. C'est Louise que vous avez entendue : sans qu'elle ne sache votre présence, vous la voyez chercher quelque chose dans la penderie. Arsène intervient :

- Puis-je vous aider, Mlle Reig ?

- Je n'arrive pas à retrouver où j'ai mis les clefs du buffet alcools... , explique-t-elle toute penaude.

- Madame a jugé bon de les reprendre.

- Mais j'ai besoin de brandy pour mon plat !

- Est-ce vraiment nécessaire ?

La servante ne prend pas la peine de répondre et retourne dans ses quartiers, énervée.

Vous montez une nouvelle échelle jusqu'à l'étage. Les miroirs truqués vous apprennent que vous vous situez entre votre chambre et celle des Barneron. Pas de borgne dans ce coin. Vous redescendez dans les souterrains et testez toutes les échelles. Vos suppositions se confirment : les espaces vides entre les murs donnent sur la plupart des pièces du manoir, au rez-de-chaussée et à l'étage, notamment sur les chambres. Toutes celles des invités ont un miroir sans tain pour que vous puissiez espionner, et un accès secret que vous débloquez à l'aide de votre pin's.

Si vous ne le saviez pas encore, il y a également un passage secret dans l'alcôve avec l'armure, au niveau du palier de l'escalier central.

Si vous ne le possédez pas déjà, notez le mot-code "ARMUAL" dans votre Journal d'Enquête, et dans tous les cas notez-y le mot "PAVECH".

Si le mot MAZADE y figure, rendez-vous au **776**. À défaut, au **379**.

17

Si Faure et Barneron ont faussé compagnie à tout le monde cet après-midi, rendez-vous au **172**.

S'ils sont restés avec le groupe, rendez-vous au **162**.

18

Après quelques mètres dans un couloir tapissé de vert canard, au plancher verni, éclairé par des appliques murales hésitantes, Alfred de Rochedieu vous introduit dans son cabinet par l'une des portes de droite. La pièce n'est pas très grande pour une demeure de cette taille. Votre hôte s'assied à un large bureau Napoléon III vert canard lui aussi, perpendiculaire au mur d'entrée, et vous invite à prendre place face à lui. Derrière vous, une grande bibliothèque couvre entièrement le mur. Une large fenêtre donne sur les jardins.

- On ne peut pas nous entendre ici, Jacket. Nous pouvons parler librement.

Vous allez enfin pouvoir redevenir vous-même, le détective privé Nils Jacket.

La première fois que le baron et vous vous rencontrâtes, c'était à une réception donnée par le Ministère de l'Intérieur. Le Ministre et Rochedieu s'étaient connus sur les bancs de la célèbre école privée d'Unagarat, l'école pour "élite de la

nation". Aujourd'hui d'ailleurs, le baron arbore le pin's de l'école au revers de sa veste. Vous, vous étiez invité en remerciement des services que vous aviez rendus au pays dans l'affaire Verley.² Vous aviez sympathisé avec cet homme jovial, millionnaire dans l'immobilier.

Plus tard, il vous fit venir dans ses bureaux de la capitale, dans le but de vous soumettre une affaire qui le préoccupait, et pour laquelle il souhaitait vous engager, au double de vos tarifs habituels. Il avait fait l'acquisition, quelques mois plus tôt, d'un manoir à Noires Rives, petit village côtier, où il s'était installé. Pourquoi dans un pareil coin paumé ? Rochedieu est connu pour ses excentricités.

Il avait reçu plusieurs lettres de menaces lui enjoignant de quitter le manoir, sous peine d'un sort funeste. Il vous invita alors à venir sur place, le mois suivant, sous la fausse identité de son avoué. Et vous voici dans son bureau aujourd'hui.

Plus petit que vous, votre client affiche souvent un sourire plein de bonhomie qui, même avec le teint blanchâtre qu'il s'est fait pour son rôle de cadavre, lui donne l'allure d'un bon vivant. Qu'il est, au demeurant. Mais ce soir, dans ce bureau sombre, c'est avec gravité qu'il s'adresse à vous :

- Jacket, je pense que la personne qui me fait des menaces de mort est chez moi aujourd'hui.

- Vous voulez dire, l'un de vos invités ?

- Oui.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

- Voyez déjà les lettres.

Avec une petite clef dorée, il ouvre le plus bas tiroir de son bureau et en sort une liasse d'enveloppes. Trois lettres en tout. Postées de Noires Rives, une en août, une en septembre, une ce mois-ci. Leurs textes sont pour le moins explicites :

"Pars de là, Rochedieu, et ne reviens jamais. Sinon, tu sais comment tu finiras : définitivement silencieux."

"Tu as déjà été prévenu, Rochedieu : tu n'as rien à faire à Noires Rives. Pars pendant qu'il est encore temps."

"Dernier avertissement, Rochedieu. Tu n'as pas voulu écouter notre mise en garde : la Mort frappera bientôt."

- Vous ne pensez pas qu'il s'agit d'une blague de gens du coin, qui n'aiment pas les étrangers ? faites-vous en relevant les yeux. Les lettres ont été postées du village, et il est dit "tu n'as rien à faire à Noires Rives" : ils ne font pas spécialement référence au manoir.

- Je suis persuadé que non. Et je vous paie pour que, justement, vous le déterminiez.

- Le client est roi.

- Je n'ai repéré aucun indice dans ces lettres. J'ai fait vérifier : aucune empreinte digitale. Vous n'allez donc pas me dire que c'est l'œuvre d'un plaisantin !

- Soit. Mais je ne suis pas d'accord avec vous quand vous dites que ces lettres sont dépourvues d'indices.

- Ah bon ?

- Déjà, la tournure des phrases est légèrement recherchée, ce qui dénote d'une certaine éducation. Le "tu sais" dans la première lettre est également troublant : il fait référence à quelque chose dont vous devez avoir connaissance, au moins partiellement. Ou que vous devez soupçonner.

- Hum, je ne vois pas quoi...

Son doute sonne faux. Votre interlocuteur sait quelque chose, mais il ne vous dira rien. Vous seriez mieux à même de le protéger en ayant toutes les cartes en main, pourtant. Vous préférez ne pas vous mettre votre employeur à dos et enchaînez :

- Dernier indice : les lettres sont tapées au traitement de texte, mais l'adresse sur les enveloppes a été écrite à la main. Nous avons un échantillon d'écriture du corbeau.

- Quel pied nickelé, pour commettre une bourde pareille ! se félicite Rochedieu.

Vous prenez les enveloppes en photo avec votre smartphone (notez-le sur votre Journal d'Enquête) et lui rendez le tout. Les trois enveloppes ont été écrites de la même main.

- Vous me disiez suspecter l'un de vos invités ?

- Oui. Ce sont tous les anciens propriétaires des lieux avant moi. Je pense qu'ils veulent que je parte d'ici pour me racheter la maison.

- Les anciens propriétaires des lieux ?

- Oui. La famille Faure a occupé le manoir pendant des décennies. Le docteur n'était qu'un ado quand ils ont dû vendre aux Zalème. Ceux-ci ont vendu quelques années après aux Barneron. Ce sont ces derniers qui m'ont cédé la bicoque, au printemps dernier.

- Quand on cherche à se débarrasser d'un bien, pourquoi vouloir le reprendre ? Autant le garder ! Le mobile me paraît mince, surtout concernant les derniers à avoir vendu. Pour les autres, je concède l'aspect nostalgique.

- Je soupçonne aussi l'individu qui me menace d'avoir fait un double des clefs.

- Pour quelle raison pensez-vous ça ?

- Des choses que j'ai remarquées. Bref, si je vous le dis, prenez ça en compte.

Vous comprenez que votre client ne sera pas coopératif. Mais il attend des résultats tout de même.

- Enquêtez discrètement sur mes invités en profitant de votre couverture, et dites-moi qui est le coupable.

Il marque un temps d'arrêt.

- Autre chose : s'il m'arrivait un... "accident", je voudrais que vous preniez la direction des opérations. Mon véritable avoué est au courant : il tient prêt un acompte à vous verser dans ce cas précis. Je laisse des instructions scellées dans ce même tiroir, fermé avec cette clef que je vous remets.

Vous la glissez dans votre poche ; inscrivez la clef dorée dans la case Objets de votre Journal d'Enquête.

- Promettez-moi de n'ouvrir ce tiroir que dans le cas où il m'arriverait quelque chose, et uniquement dans ce cas.

² Cf. *Nils Jacket Derrière les Barreaux*

- C'est vous le patron. Mais pourquoi ne pas prévenir les autorités, plutôt que d'inviter vos agresseurs potentiels ? Si celui qui vous menace est là, il pourra plus facilement passer à l'acte.

- Mais c'est là tout le sel de la chose !

Cet homme est un doux dingue, définitivement.

- Allons nous préparer pour le souper, vous enjoint-il. Une dernière consigne : si je venais à me faire tuer, je souhaite que vous élucidiez mon meurtre sans vous associer à la police.

- Je vois mal votre famille, dans une situation pareille, ne pas signaler votre mort aux autorités...

- Oh, je ne compte pas mourir. Disons qu'en fait, vous êtes *mon plan de secours*.

Si vous possédez le mot-code ENTCON, rendez-vous au **63**.

À défaut, si vous avez le mot CABASE, rendez-vous au **7**.

Si vous ne détenez aucun de ces deux mots, rendez-vous au **584**.

19

Faure, Barneron et Marthe Zalème cherchaient justement un quatrième ; ils vous accueillent avec plaisir à leur table. Prenant tout le monde de vitesse, Barneron vous propose de faire équipe avec lui. Il n'avait visiblement pas envie d'être avec Faure. Vous vous entendez vite très bien, et votre doublette enchaîne rapidement les manches gagnées, bien que votre partenaire ne s'avère pas un joueur de haut niveau. Faure tente en effet des choses trop difficiles, tandis que Marthe fait preuve d'une trop grande prudence. Mauvais perdant, le docteur peste de plus en plus au fur et à mesure de la partie.

- Ce n'est qu'un jeu, le tempère Barneron.

- On peut changer les équipes, si vous voulez, proposez-vous.

- Mais non ! Ne vous focalisez pas sur ma mauvaise humeur naturelle, coupe Faure.

Ne surveillant votre jeu que d'un œil, vous gardez l'autre sur la partie de dames chinoises entre Dori, Jacqueline, Julie et Zalème. Partie arbitrée par un Belzébuth attentif, la truffe près du plateau de jeu, qui ne doit sa présence qu'à une faveur exceptionnelle de la baronne à sa belle-fille. Une belle-fille "plus choquée qu'elle ne le laisse paraître" dixit la belle-mère.

C'est alors que les lustres se mettent à clignoter, comme sous l'effet d'un faux contact. Un début de panique s'empare des joueurs de dames, mais aussi de Marthe.

- Le fantôme ! s'écrie celle-ci.

Belzébuth se met alors à aboyer.

- Julie, je t'ai dit qu'au premier écart, tu sortais ce chien ! s'empare Dori.

La jeune fille darde de furieuses œillades humides à la détractrice de son ami canin, et sort dans un silence boudeur. Faure et Barneron se sont levés, prêts à agir en cas d'apparition spectrale, mais la lumière revient à la normale.

Sur ces entrefaites, le majordome arrive avec le plateau des cafés, comme si de rien n'était.

- Arsène, est-ce vous qui avez réparé l'électricité ? lui demande sa maîtresse.

Devant l'étonnement poli de son domestique, elle lui explique avec humeur la défaillance électrique dont vous avez été victimes.

- Je ne comprends pas, Madame. Nous n'avons rien eu dans les autres pièces. Je vais aller voir les plombs. Peut-être n'était-ce qu'une conséquence de l'orage. Ou une ampoule à changer bientôt.

Si vous accompagnez Arsène, allez avec lui au **235**.

Si vous préférez retrouver Julie, rendez-vous au **96**.

Si vous restez dans la salle de jeux et vous mêlez à la conversation générale, rendez-vous au **356**.

20

Tout en vérifiant son arme, il vous confie son enthousiasme :

- Vous êtes digne de votre réputation, Mr Jacket ! Lors de ma formation, parmi les cas pratiques que mon instructeur nous fit étudier, il y avait les affaires de l'Agent X et du Voleur d'Ombres. Je suis admiratif de l'ingéniosité avec laquelle vous les avez résolues !

- Je suis honoré de faire équipe avec vous sur cette affaire.

Il vous communique ce qu'il a découvert au sujet de l'arme du crime, le revolver qui a tiré la balle mortelle sur le baron. En introduisant son numéro de série dans le fichier central, les gendarmes ont appris qu'il avait autrefois, il y a une cinquantaine d'années pour être exact, été la propriété d'un criminel homicide, arrêté depuis, condamné à la perpétuité et mort en prison.

- L'homme avait été considéré comme dérangé. Il clamait haut et fort qu'il servait son maître Satan, conclut Toucheboeuf.

- Fichtre ! On reste dans la thématique ! Halloween n'est dans pas longtemps... ! Et à qui a échu l'arme après son incarcération ?

- Disparue. Elle n'avait pas été retrouvée après son crime. La police d'alors avait supposé que c'était l'arme qui avait servi au meurtre, mais ils n'avaient pu mettre la main dessus. Ils avaient d'autres preuves, de toutes façons.

- Et le revolver ressurgit toutes ces années après, pour l'assassinat de Rochedieu... ! Le revolver d'un illuminé du Diable, qui plus est ! Et bien entretenu, pour ne pas s'être enrayé avec le temps...

- C'est étrange... Ce n'est pas du tout le profil d'Aldo Carbone, petite gouape des faubourgs... Si c'est lui le coupable, où se serait-il procuré le flingue ?

Le gendarme a pris soin d'analyser l'arme avant de l'envoyer à la scientifique. Ses constatations dénotent un certain professionnalisme, ce qui vous plaît beaucoup.

- Il n'y avait pas d'empreintes digitales dessus. Et, si le tueur a eu le temps de l'essayer avant de s'en débarrasser, je n'ai pas relevé de fibres ou de traces. Je dirais plutôt que notre criminel portait des gants.

- Quel type de gants ? De chirurgien ? De forestier ? ...

- Vous pensez encore aux invités du baron ? Le tueur aurait pris ce qui lui tombait sous la main ? Des gants de chirurgien, je ne pense pas, nous les aurions retrouvés. J'ai fouillé les poubelles, vous savez. Jean Barneron avait bien des gants de bûcheron dans son pick-up, mais ils étaient pleins de terre. Cette piste ne mène nulle part.

- Le revolver a appartenu à un sataniste, ou prétendu tel, vous m'avez dit ?

- Oui.

- Partons de cette piste-là. Imaginons qu'un *disciple* l'ait récupéré auprès de lui. Nous aurions peut-être affaire au successeur d'une longue lignée de maboules...

- Le raisonnement est hardi. Vous mettriez Carbone hors de cause ?

- Je n'ai pas dit ça. N'importe qui peut rapidement virer au fanatisme.

- Dans cette hypothèse, pourquoi tuer le baron ?

- Et surtout, qu'est-ce que c'est que ce fantôme qui nous est apparu l'autre soir ?

- Ce spectre, je ne sais qu'en penser. Tenir ce rôle, ce n'est pas le genre de Carbone, criminel endurci. Il a accusé l'un d'entre vous d'avoir tué la petite Fanny, c'est ça ?

- Oui... Que sait-on sur cette disparition ?

- À peu près rien. La gamine rentrait de chez une copine, au village. Elle n'est jamais arrivée chez ses parents.

- Juste une intuition : y a-t-il eu d'autres disparitions d'adolescents dans les environs, ces dernières années ?

- Je n'en ai pas le souvenir, mais je peux regarder dans le fichier.

Il consulte son ordinateur et pousse alors un sifflement. Vous venez voir à côté de lui : depuis quinze ans, on recense dans la région pas moins de huit avis de recherches concernant des jeunes filles disparues. Toutes à peu près du même âge que Fanny Roussin. Elles n'ont jamais été retrouvées.

- Ce sont peut-être des fugues... ou des affaires qui n'ont rien à voir avec la nôtre, objecte Touchebœuf. Certaines ont plus de dix ans. Vous croyez qu'elles sont toutes liées ? Ça ferait froid dans le dos !

- Disons que de nouvelles perspectives, plus claires, s'offrent à nous. Qui habitait au manoir, il y a quinze ans ?

- Le père du Dr Faure.

Notez le mot-code "PAAGEN" dans votre Journal d'Enquête. Puis rendez-vous au 474.

21

Vous lâchez votre pistolet et bloquez son poignet avant que la pointe de son arme ne vous effleure. Elle est d'une force surhumaine !

Si le mot-code TOUPHY figure sur votre Journal d'Enquête, rendez-vous au 10.

S'il en est absent, rendez-vous au 482.

22

Vous trouvez le professeur retraité à la salle à manger, en flagrant délit de contemplation des bibelots des Rochedieu. Vous êtes seuls, vous le rejoignez et commentez ensemble la valeur des pièces exposées, sur le ton de la conversation. Mais le vieux Zalème n'est pas dupe ; il sait que vous êtes là pour l'enquête. Le menton dignement levé, il se déclare à votre disposition pour vous aider à coincer le criminel.

- Tout à l'heure, Mr J... Jacket, vous avez dit que le meurtrier avait fermé derrière lui dans le but de faire croire au suicide. Je me demandais : et s'il avait en fait agi ainsi pour ne pas qu'on découvre le cadavre trop vite ? Pour avoir le temps de se forger un alibi, par exemple.

- C'est une idée, en effet.

Lui demandez-vous :

Ce qu'il a vu ce matin, quelque chose d'anormal en particulier ? (rendez-vous alors au 623)

S'il a regretté d'avoir vendu le manoir ? (rendez-vous au 151)

S'il aurait une idée de qui peut être l'assassin ou le fantôme ? (rendez-vous au 11)

23

Vous abordez avec eux le sujet des nombreuses jeunes filles disparues ces dernières années dans la région. Ils tombent des nues en l'apprenant et prennent des mines catastrophées. "On ne nous dit jamais rien", se plaint l'un. La presse locale est à la solde du maire qui ne veut pas faire de vagues, parie un autre.

- On nous cache tout pour pas nous inquiéter, mais c'est encore pire !

- Ils font ça pour le tourisme, tempère Fernand.

- Ah oui ? s'esclaffe-t-on. Parce que tu trouves que Noires Rives, c'est touristique ?! À part au moment des tournois de coinche, y a pas deux pékins qui se courent après !

Ce que vous venez de leur apprendre modifie un peu leur hypothèse sur la disparition de la petite Fanny. Hier, ils pensaient que cela pouvait être le baron, eu égard à la rumeur qui a suivi l'annonce de son décès. Mais si le phénomène remonte à plus loin, et s'il s'agit du même auteur, c'est qu'un fou criminel vit dans la région depuis des années, ce qui n'est pas pour les rassurer.

Si vous avez le mot-code VADERE, rendez-vous au 526. Sinon, au 778.

Un problème se pose à vous : Barneron n'a pas pu tuer Marthe Zalème car, ce soir-là, il est resté avec tout le monde au salon puis à la salle à manger. Les autres convives peuvent en témoigner.

Ébranlé par cette faille dans votre raisonnement, vous dites que ce n'est peut-être pas le Grand Prêtre qui a tué Marthe, que les aveux de Vanessa ou du jeune adepte ne sont pas fiables à ce sujet. Mais cela n'empêche pas votre théorie de s'effondrer.

- Le plus aveugle n'est pas celui qu'on croit ! raille une Cassandra revancharde.

Rendez-vous au **420**.

Vous dites être allé à la gendarmerie.

- Ils ont analysé l'arme du crime : il n'y avait pas d'empreintes digitales dessus. L'assassin devait porter des gants.

- Ils vous ont dit quelle sorte de gants ? demande Dori.

- Des gants ordinaires, a priori. Des gants propres, en tous cas, puisqu'ils n'ont laissé aucunes traces. Pourquoi ?

- C'est étrange. J'ai demandé à Louise de faire un tri sommaire dans les affaires de mon Alfred, afin de choisir sa tenue mortuaire. Elle m'a justement signalé que ses gants en cuir manquaient. Ils... ils ont disparu.

La baronne a dit cela avec une certaine ingénuité, comme si elle ne mesurait pas la gravité de la chose. S'ensuit un grand blanc parmi les convives.

- L'assassin a été prévoyant, déduisez-vous. Il s'est servi de gants qui ne l'incrimineraient pas et les a emportés avec lui. Il a dû les détruire depuis longtemps.

- Vous... vous pensez que c'est l'un d'entre nous ? demande la fille Rochedieu.

- Julie, voyons ! la gronde sa belle-mère.

- La piste d'un intrus de l'extérieur n'est pas écartée, dites-vous diplomatiquement.

Soulignez votre mot PAAGEN. Si vous disposez du mot ECADCH et souhaitez parler des lettres de menace, rendez-vous au **403**. Sinon, rendez-vous au **495**.

Tout en criant à l'aide, vous posez délicatement Marthe sur le sol et courez dans le couloir, à la poursuite des pas. Vu l'angle que faisait le couteau, le tir venait de la droite, c'est-à-dire en direction de l'escalier central. Vous passez devant les portes des autres chambres. Du bruit à l'intérieur vous rassure : votre alerte a réveillé les autres invités, ils vont pouvoir s'occuper de Mme Zalème.

Au moment où vous atteignez l'escalier, vous êtes frappé par une terrible vision : le fantôme du moine se tient devant vous, à l'autre bout du couloir d'en face. Simple silhouette évanescence et encapuchonnée, il ne vous a jamais paru plus immatériel. D'un geste de la main, il vous fait signe de stopper votre pas. Impressionné, vous vous arrêtez. C'est alors qu'un autre poignard orné d'une tête de mort vient se ficher dans le tableau pendu au mur juste à côté de vous ! Un peu mieux et, au lieu de ce pauvre Henri III, c'était vous qui vous le preniez dans le buffet !

Vous regardez à nouveau devant vous : le fantôme a disparu. Que d'émotions fortes, ce soir !

D'où venait le poignard ? Le lanceur devait être posté au début de l'escalier, compte tenu de l'angle. Mais l'apparition spectrale vous a perturbé, vous n'avez pas vu où a fui votre agresseur. A-t-il descendu l'escalier, ou bien s'est-il élancé dans le couloir de l'autre aile ?

Vite, que décidez-vous ?

De poursuivre votre course dans l'autre aile, au **349** ?

De descendre l'escalier, jusqu'au **12** ?

Si vous avez les mots-codes INDPLA et MAZADE tous les deux soulignés, ainsi que le mot LUNPEM, rendez-vous au **42**.

Si vous avez les mots INDPLA et MAZADE tous les deux soulignés, mais pas LUNPEM, rendez-vous au **620**.

Si vous avez le mot INDPLA souligné et le mot MAZADE non souligné, rendez-vous au **719**.

Si vous n'avez que le mot INDPLA souligné, rendez-vous au **729**.

Dans les autres cas, rendez-vous au **273**.

Se rendant compte de l'heure, la baronne annonce qu'elle va se coucher. Ses invités la suivent. Avant de les imiter, vous effectuez un dernier tour du rez-de-chaussée, dans cette aile maintenant vide, au cas où s'y terrerait un fantôme. Le battement de la pluie sur les vitres vous accompagne dans votre ronde. Vous allumez les pièces une à une, mais il n'y a rien à signaler.

Tout à coup, un hurlement d'effroi déchire le silence !

Cela venait du premier étage ! L'aile de la chambre du baron. C'était un cri de femme.

Ou de fille.

Julie !

Foncez au **250** !

Dans l'assemblée, les bras leur en tombent. Ils s'attendaient à tout sauf à cela !

- Eh oui, voilà pourquoi l'adjudant-chef faisait tout pour freiner voire faire capoter cette enquête : il se protégeait lui-même. Ce n'était pas de l'incompétence.

- Mais comment vous permettez-vous ?! balbutie le mis en cause, blême de rage.

- C'est une accusation grave, contre un représentant de la loi, vous signifie Touchebœuf. Êtes-vous sûr de votre coup, Mr Jacket ? Le moment serait mal venu pour une petite vengeance personnelle.

- J'ai un alibi solide, de toutes façons, se défend Sibert. J'étais avec le maire.

- Comme c'est pratique ! riez-vous.

- Si vous n'avez pas d'élément à charge, vous prévient Touchebœuf, je ne peux que me ranger du côté de mon supérieur.

Si vous possédez le mot-code ECADCH, rendez-vous au **176**.

Sinon, vous n'avez rien ; rendez-vous au **378**.

Il semble embarrassé par la question :

- Lorsqu'il y a eu cette coupure, ma première tâche était de trouver des lampes à pétrole et de venir les apporter à ces messieurs-dames. Comme il y a eu l'épisode du "fantôme", ce n'est que plus tard que j'ai pu vérifier le tableau électrique. Tout allait bien, aucun plomb n'avait lâché, c'est à n'y rien comprendre...!

- C'en serait presque *paranormal* ? souriez-vous.

- On pourrait dire ça...

À défaut, si vous avez l'un ou l'autre des mots-codes SAMMAT, SAPPEM, DIMMAT, DIMPEM, LUNMAT ou LUNPEM, rendez-vous au **213**.

Sinon, rendez-vous au **569**.

- Alfred, ce matin ? Oh, eh bien il était tout à fait normal ! Pas du tout dans un état dépressif et suicidaire, si c'est cela que vous cherchez à savoir.

Elle vous raconte qu'il se levait toujours plus tôt qu'elle. Il filait souvent s'enfermer dans son cabinet de travail, en exigeant expressément de ne pas être dérangé.

- Qui connaissait cette habitude ?

- Tout le monde à la maison. Et toutes les relations d'affaires qu'il invitait ici, également.

- Et les invités actuellement présents ?

- Sans doute aussi... Ou je l'ai peut-être dit au cours d'une conversation. Ce n'est pas le genre de choses dont on mesure la gravité...

- Vous, ce matin : vous êtes descendue un peu après tout le monde, est-ce vrai ?

- Oui. Je mets toujours du temps à m'habiller, me pomponner, je l'avoue. La plupart du temps, Louise, qui est aussi ma femme de chambre, est restée avec moi à aider. J'ai bien compris votre habile façon de me demander mon alibi, Nils. Vous avez beaucoup de tact.

Si c'était la 2^{ème} question que vous lui posiez, rendez-vous au **209**.

Sinon, lui demandez-vous : qui pourrait être l'auteur des menaces ? (rendez-vous au **6**)

Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au **41**)

Qui hérite du baron ? (rendez-vous au **240**)

L'horloge sonne les douze coups de midi. Dans le silence du manoir, ils résonnent comme un glas funeste. De retour de son expédition, Jean Barneron, après être monté se changer, consterne tout le monde par des nouvelles peu réjouissantes : la route n'est toujours pas praticable, le pont est toujours coupé. La violence des eaux est trop forte pour espérer les traverser sans une passerelle solidement arrimée. Le bout de terre sur lequel est bâti le manoir est devenu une vraie île.

Toutefois, à travers la pluie grise, il a distingué les phares de plusieurs véhicules sur l'autre rive. L'un d'eux avait un gyrophare bleu : une voiture de gendarmerie.

- Cet adjudant-chef a des manières de rustre, commente Dori, mais au moins il ne nous oublie pas.

Barneron a longuement essayé de signaler sa présence par des cris ou des signaux lumineux avec sa lampe-torche, mais, sans rien entendre ni rien voir en retour, il n'est pas sûr d'avoir été repéré. De guerre lasse, il est revenu manger un bout.

Avec l'aide de Julie, Louise a préparé un repas à la va-vite, à base de conserves. Si ce genre de mets fait partie de votre quotidien, c'est moins le cas des autres personnes attablées avec vous à la salle à manger.

- S'ils savent qu'on est pris au piège, se demande Julie à haute voix, pourquoi ils n'envoient pas un hélicoptère pour nous secourir ? Ça se fait bien, en montagne, non ?

- Par ce temps, aucun appareil ne peut décoller, je le crains, juge Barneron. Ils auront mis en place une passerelle avant.

Remplacez votre mot MARMAT par le mot "MARPEM". Si vous avez le mot VULBOR souligné, rendez-vous au **212**. Sinon, au **259**.

La bonne méthode pour ne pas vous faire prendre par derrière serait d'éliminer d'abord les issues les plus proches, en montant aux diverses échelles. Justement, vous entendez un bruit au-dessus de vous, par l'un des trous au plafond. Vous grimpez l'échelle qui y passe et parvenez dans un espace vide lui aussi muni d'un miroir sans tain, qui donne dans le hall d'entrée. C'est la baronne et sa bonne que vous avez entendues : la première reproche à la seconde son manque de courage.

- Désolée, Madame, mais je n'ai pas signé pour servir dans une maison de fous !

Et elle plante là une Dori excédée.

Vous montez une nouvelle échelle jusqu'à l'étage. Les miroirs truqués vous apprennent que vous vous situez entre votre chambre et celle des Barneron. Pas de fantôme dans ce coin. Vous redescendez dans les souterrains et testez toutes les échelles. Les espaces vides entre les murs donnent sur la plupart des pièces du manoir, au rez-de-chaussée et à l'étage. Notamment sur les chambres. Toutes celles des invités ont un miroir sans tain pour que vous puissiez espionner, et un accès secret que vous débloquez à l'aide de votre pin's.

Notez le mot-code "PAVECH" dans votre Journal d'Enquête. Si vous disposez du mot MAZADE, rendez-vous au **48**. Sinon, au **741**.

34

Sonné par l'agression, vous titubez. Vanessa a sorti de sous son châle un poignard à la garde d'or. Vous avez votre Beretta sur vous, mais n'êtes pas assez prompt pour le sortir à temps de son holster. Elle vous saute dessus et vous plante sa lame en plein thorax. Vous vous effondrez sur le tapis. Elle se penche sur vous :

- Ma morsure va faire de vous l'un des nôtres, Nils. Bienvenue dans la nuit éternelle !

Hélas, pour vous, cette nuit sans fin sera la mort. Avant de perdre connaissance pour toujours, vous parvenez à discerner dans son regard pourquoi votre meurtrière vous semblait familière. Vous la connaissez !

Vos cris de souffrance ont dû alerter la maisonnée. Vous aurez au moins la satisfaction de mourir en sachant qu'on l'empêchera de boire votre sang.

35

Passant par l'un des trous au plafond, vous grimpez jusqu'à un espace vide lui aussi muni d'un miroir sans tain, qui donne vue sur le hall d'entrée. Derechef vous montez une nouvelle échelle jusqu'à l'étage. Les miroirs truqués vous apprennent que vous vous situez entre votre chambre et celle des Barneron. Pas de borgne dans ce coin.

Vous redescendez dans les souterrains et testez toutes les échelles. Vos suppositions se confirment : les espaces vides entre les murs donnent sur la plupart des pièces du manoir, au rez-de-chaussée et à l'étage, notamment sur les chambres. Toutes celles des invités ont un miroir sans tain pour que vous puissiez espionner, bien que la plupart soient plongées dans l'obscurité par la force des choses. Et toutes ont un accès secret que vous débloquez à l'aide de votre pin's.

Notez le mot-code "PAVECH" dans votre Journal d'Enquête. Si vous disposez du mot MAZADE, rendez-vous au **718**. Sinon, au **263**.

36

Il répond qu'il a tout simplement dormi.

- Quand je me suis levé, je suis descendu. J'ai entendu des éclats de voix vers le bureau du baron, alors j'y suis allé, c'est tout.

- Vous dormez toujours aussi tard ? Ce n'est pas l'habitude des bûcherons.

- Oui, je sais... Mais j'y peux rien. Cassy dit que même un tremblement de terre ne me réveillerait pas. Faut dire aussi qu'elle a l'ouïe plus fine que moi...

Si c'était la 2^{ème} question que vous lui posiez, ou si vous lui avez déjà tout demandé, rendez-vous au **97**.

Sinon, lui demandez-vous encore : s'il regrette d'avoir vendu la maison au baron ? (rendez-vous au **793**)

Qui a pu commettre le crime ? (rendez-vous au **675**)

37

Vous êtes toujours frappé de la voir se déplacer ou de manipuler des objets sans difficulté. Comme si elle était *voyante*. Ce qu'elle est à sa manière.

Vous lui demandez ce qui l'a convaincue de rester à Noires Rives, malgré la douche de sang... et tout le reste. Sa réponse : Jacqueline.

- Je pense que mes dons pourraient être utiles à cette âme en peine, prisonnière d'un corps qui n'est pas le sien.

Quelle question ne lui avez-vous pas encore posée ?

Qui était le fantôme vu avant-hier soir ? (rendez-vous au **792**)

Qui a tué le baron, d'après elle ? (rendez-vous au **266**)

Pourquoi son mari et elle ont vendu le manoir au baron ? (rendez-vous au **62**)

Si vous lui avez déjà demandé tout cela, rendez-vous au **52**.

38

Cette découverte vous permet une déduction quant au

meurtre de Marthe Zalème : l'assassin pouvait très bien donner l'impression de s'enfuir vers l'escalier, tout en revenant ensuite dans sa chambre via les corridors secrets, et ainsi faire croire qu'il n'en était jamais sorti. Tous les invités, ainsi que la baronne, font donc partie des suspects.

À noter que vous avez ouvert le passage au moyen du pin's ; c'était la seule façon. Si le coupable est l'un d'entre eux, il devait détenir lui aussi une épinglette ou un dispositif du même acabit. Après, on peut imaginer d'autres solutions : il a réussi à pirater la fréquence ou, plus simplement, il a bloqué la porte secrète lorsque celle-ci se refermait...

Notez le mot-code "PAVECH" dans votre Journal d'Enquête, puis rendez-vous au 85 afin de vous expliquer avec Dori.

39

- C'est une blague ?! s'écrie Jean Barneron. Vous n'avez pas vu que ma femme est aveugle ?!

Devant l'incompréhension générale, vous expliquez que Cassandra a ses autres sens très développés. En outre, elle a vécu dans la maison, elle s'y repère très bien. Elle s'y déplace comme une voyante.

- Certaines choses ont changé dans l'ameublement, mais l'argument est juste, approuve la médium, ravie.

- Quel serait son mobile ? veut savoir Sibert.

- Récupérer la maison, bien sûr !

- Car elle est à la recherche du trésor du moine ! commence à comprendre Zalème.

- Elle aurait mené à bien ce plan toute seule, sans l'aide de son mari ? s'étonne Touchebœuf.

- On ne voit souvent pas grand-chose, quand on est aveuglé par l'amour, expliquez-vous. Surtout lorsqu'on passe son temps dans les forêts et qu'on rentre tard.

L'adjudant-chef a un argument à vous opposer. Si Rochedieu se méfiait de ses invités, comme il l'a laissé entendre dans sa vidéo post mortem, il n'aurait pas laissé l'une d'entre eux l'approcher dans son bureau. Il n'aurait pas pris le risque de rester seul avec elle.

- Déjà, se serait-il méfié d'une femme, aveugle de surcroît ? répliquez-vous. Toutefois, je pense que Cassandra Barneron se trouvait déjà dans le bureau. Elle a attendu sa proie cachée derrière la porte. En tant qu'ancienne propriétaire, elle devait avoir fait faire un double des clefs. Son conjoint dormait à poings fermés, il ne s'est douté de rien, elle avait largement le temps d'agir.

- Cette théorie, c'est très bien, mais quelle preuve tangible avez-vous ? demande Sibert.

Si vous disposez du mot-code SASOCO souligné et souhaitez parler des prédictions de la médium, rendez-vous au 632.

Si vous dites que c'est elle qui a forcé le tiroir du bureau dans le cabinet du baron, rendez-vous au 73.

Si vous avez une autre preuve, rendez-vous au 378.

40

Soulignez votre mot DIMPEM.

L'après-midi est sombre à travers les fenêtres à meneaux, mais il n'est pas si tard que cela.

Vous avez encore le temps de :

Vous entretenir avec des suspects (au 514),

Chercher comment le fantôme a pu disparaître (au 27) ou, si vous ne l'avez pas déjà observée, revoir la scène du crime (au 457).

41

Elle plisse les yeux :

- Qui est le fantôme ? Comment le saurais-je ?

- Vous n'avez pas une idée ? Une intime impression ?

- Eh bien au départ, j'ai tout de suite pensé à une idée farfelue d'Alfred. C'était bien son style. Mais maintenant que cette apparition a mis sa terrible menace à exécution, je ne vois pas !

- Votre mari avait des ennemis ? En affaires, par exemple ?

- Pas que je sache. À Noires Rives, on ne voyait pas sa venue d'un très bon œil, il faut dire.

- Pour quelle raison ?

- Parce que c'était un *étranger*, quand bien même il avait épousé une magnifique jeune femme originaire de l'endroit. Vous savez ce que c'est, la mentalité des péquenauds bornés !

Si c'était la 2^{ème} question que vous lui posiez, rendez-vous au 209.

Sinon, lui demandez-vous : qui pourrait être l'auteur des menaces ? (rendez-vous au 6)

Qui hérite du baron ? (rendez-vous au 240)

Comment était son époux au lever ? (rendez-vous au 31)

42

Cette demeure ancienne possède des passages secrets, vous en êtes certain désormais. Par conséquent, il est envisageable que, si personne n'a croisé le meurtrier de Mme Zalème cette nuit, c'est parce que celui-ci s'est échappé par l'un de ces passages. Et, depuis cette nuit, vous avez enfin une piste.

En vous lançant ce poignard, votre ennemi a commis une erreur : il a réduit le champ de vos investigations au palier de l'escalier, et en particulier à l'alcôve qui le décore, avec l'armure médiévale. En effet, d'après Dori et Julie, il n'est pas passé par leur couloir. Vous, vous l'empêchiez de revenir en arrière dans le vôtre et, en bas, il y avait le chien. Si on part de ce principe, il a dû emprunter un passage secret entre-temps, au niveau de l'escalier.

Vous misez donc sur l'alcôve. Vous en sondez les parois, sans succès. Vous vous rabattez sur l'armure, une belle pièce

d'origine, mais dont le pied vous intrigue. On dirait que l'articulation de la cheville est mobile. Vous la manipulez et entendez un dé clic.

Si vous détenez un pin's, ainsi qu'une lettre, inscrivez le mot-code "ARMUAL" dans votre Journal d'Enquête et rendez-vous au **400**.

Si vous n'avez pas ces deux objets, rendez-vous au **320**.

43

L'ennui aidant, une discussion finit par s'entamer. La baronne et Zalème évoquent la vie locale à Noires Rives. Quand ils en viennent à parler du curé, Dori fait part de son inquiétude : l'enterrement de son mari est pour demain, pourra-t-elle y assister ? Cassandra va s'asseoir à côté d'elle afin de la reconforter.

Vous les sentez tous peu rassurés d'avoir deux hommes en moins dans les rangs. Arsène et Louise s'éclipsent parfois dans les cuisines, par désir de ne pas importuner leur maîtresse et ses invités de leur présence prolongée. Mais ils trouvent toujours le moyen de revenir, pour servir des rafraîchissements, par exemple.

Julie finit par rentrer se mettre au sec à l'intérieur. Elle est à peu près trempée, sans en paraître gênée le moins du monde. Sa belle-mère lui exprime son mécontentement avec une froideur inhabituelle, de pure forme. Le testament aurait-il cassé quelque chose en elle ?

- Tu viendras pas te plaindre si tu t'enrhumes ! lance-t-elle à la jeune fille.

- Oui, je sais...

- J'espère que t'as laissé le chien dehors, cette fois !

- Oui, oui, je me doutais que tu dirais ça...

L'adolescente monte se changer puis redescend se mêler à la morosité générale. Le reste de l'après-midi passe lentement, triste et monotone.

Le soir, Faure et Barneron ne sont toujours pas revenus. Cassandra s'inquiète.

- Je vais préparer le repas, annonce la bonne, ça les fera venir !

Excédée par l'ambiance d'enterrement, Julie l'accompagne.

Il faut vous rendre à l'évidence : ni la gendarmerie, ni personne n'a pu rétablir de liaison avec votre "île" aujourd'hui. Personne ne viendra. Zalème se plaint : Barneron lui a donné de faux espoirs. Il ne se sent pas la force de vivre une nouvelle nuit de cauchemar.

Dehors, l'orage gronde toujours. De nouvelles bourrasques de vent rabattent la pluie sur les vitres.

- C'est l'heure de souper, s'impatiente la baronne. Que fait donc Louise ?

Effacez votre mot MARPEM. Si le mot COPROQ figure sur votre Journal d'Enquête, rendez-vous au **601**. Sinon, au **684**.

44

Le vieux professeur se trouve à la bibliothèque, en train de consulter les tranches des livres exposés. À votre entrée, il se dit tout disposé à vous aider à résoudre votre enquête ou à retrouver Mme Faure.

- Que pensez-vous de sa disparition ?

- Pas grand-chose, ma foi...

- Mr Barneron s'est ouvertement demandé si ce n'était pas elle la coupable du meurtre de Rochedieu. Et vous ?

- C'est une possibilité, en effet. Mais rien ne le prouve pour l'instant.

Il n'a pas l'air de vouloir livrer un avis tranché, aujourd'hui. S'il l'a déjà fait un jour.

Vous ne pouvez pas lui poser une question que vous ne lui auriez déjà posée. Lui demandez-vous :

Ce qu'il a vu le matin de l'assassinat du baron, quelque chose d'anormal en particulier ? (rendez-vous alors au **623**)

S'il a regretté d'avoir vendu le manoir ? (rendez-vous au **151**)

S'il aurait une idée de qui peut être l'assassin ou le fantôme ? (rendez-vous au **11**)

45

La bonne est en train de remettre en ordre et de faire les chambres désertées par les invités. Elle ne peut réprimer une grimace à votre entrée. Vous parlez avec elle du borgne qui vivrait dans une cachette secrète du manoir. Cette simple évocation la plonge dans un état de panique :

- C'est horrible ! C'était donc lui qui me piquait de la nourriture ! J'aurais pu le croiser ! Ah, je voudrais fuir au plus vite !

- Pourquoi ne le faites-vous pas ?

- Je n'ai nulle part où aller ! Je n'ai pas de quoi me payer un hôtel, vous savez !

Sur un ton outré, elle assure n'avoir jamais soupçonné l'existence de passages secrets ici.

Si vous l'avez déjà interrogée, rendez-vous au **196**.

Si ce n'est pas le cas, rendez-vous au **567**.

46

Vu qu'il officie dans cette maison depuis longtemps, vous demandez à Arsène s'il existe des passages secrets.

- Non, pas que je sache. Les légendes du coin disent que jadis, le promontoire sur lequel a été édifié le manoir servait de base à des contrebandiers, qui profitaient de la proximité de la côte pour stocker leurs marchandises dans des grottes cachées. Peut-être ces galeries existent-elles sous les fondations ?

- Le baron de Rochedieu a-t-il fait réaliser des travaux en arrivant ici ?
- Oui, il a fait rénover l'ensemble du bâtiment et a fait installer les grands miroirs du rez-de-chaussée.
- S'il existe des galeries creuses sous nos pieds, aurait-il pu s'en apercevoir ?
- Oui, j'imagine. Mais il ne m'en a rien dit.

Si vous possédez le mot-code PAAGEN, rendez-vous au **405**.
 À défaut, vous ne pouvez lui poser que des questions que vous ne lui avez pas encore posées :
 Comment était le baron hier matin ? (rendez-vous au **579**)
 Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au **390**)
 S'il a vérifié l'électricité, après la coupure de vendredi soir ? (rendez-vous au **30**)
 Si vous lui avez déjà demandé tout cela, rendez-vous au **213**.

47

Vous rapportez les paroles du père Poudevigne au sujet du chirurgien et de sa rage contre les vieux tracteurs. Ce qu'il faut en retenir : votre suspect revient à Noires Rives au moins tous les ans.

- Tu disais que tu ne revenais plus, lui reproche la baronne.
- Eh bien je n'avais pas envie de te le dire, voilà tout ! se défend l'accusé.

La présence de Faure dans les parages depuis des années ne constitue en rien une preuve quant au meurtre, souligne Sibert.

- Je peux me tromper, vous glisse Cassandra, mais je pense que, si le docteur revenait régulièrement à Noires Rives, c'est qu'il espérait revoir Dori...

Rendez-vous au **378**.

48

Vos découvertes vous permettent une déduction quant au meurtre de Marthe Zalème : ce soir-là, l'assassin pouvait très bien donner l'impression de s'enfuir vers l'escalier, tout en revenant ensuite dans sa chambre via les corridors secrets, et ainsi faire croire qu'il n'en était jamais sorti. Tous les invités font donc partie des suspects.

À noter que vous avez ouvert le passage au moyen du pin's ; c'était la seule façon. Si le coupable est l'un d'entre eux, il devait détenir lui aussi une épinglette ou un dispositif du même acabit. Après, on peut imaginer d'autres solutions : il a réussi à pirater la fréquence ou, plus simplement, il a bloqué la porte secrète lorsque celle-ci se refermait...

Vous reprenez vos investigations, sans trouver personne. L'occupant des lieux ne peut se trouver que plus bas, dans les niveaux inférieurs que vous n'avez pas pu atteindre jusqu'à maintenant. Cette fois, vous êtes sur vos gardes.

Si vous ne le saviez pas encore, il y a également un passage secret dans l'alcôve avec l'armure, au niveau du palier de l'escalier central. Si vous ne le possédez pas déjà, notez le mot-code "ARMUAL" dans votre Journal d'Enquête. Vous redescendez jusqu'à la salle des écrans et empruntez le boyau du fond.

Si Faure et Jean vous ont précédé dans les passages secrets, rendez-vous au **552**.

Sinon, rendez-vous au **550**.

49

- Vous pensez que Jacqueline peut s'y trouver ? demande le médecin en apprenant votre souhait.

Vous ne confirmez rien. Lui veut d'abord fouiller la maison. Arsène propose alors de s'en charger avec lui, pendant que vous explorerez les passages.

Si vous avez le mot-code VULBOR, rendez-vous au **202**.

À défaut, le mot MAQEPL, rendez-vous au **739**.

À défaut, le mot MAZADE souligné, rendez-vous au **242**.

À défaut, si vous détenez une photo des plans du manoir, rendez-vous au **232**.

Sinon, si vous avez le mot MAZADE non souligné, rendez-vous au **719**.

Dans les autres cas, rendez-vous au **729**.

50 (illustration)

Soudain, vous entendez au-dessus de vous un bruit de branche peu naturel. Vous levez la tête : la frimousse qui vous espionnait tente bien de se cacher, mais trop tard, vous l'avez vue.

- À qui ai-je l'honneur ? vous enquêrez-vous auprès de la jeune personne perchée dans l'arbre.

- C'est à moi de vous poser la question, d'abord ! Je suis chez moi, ici !

Découverte, la demoiselle daigne se montrer, en vous opposant une moue de défi. C'est une belle jeune fille aux longs cheveux châtain, légèrement cuivrés, comme pour mieux se fondre dans le feuillage automnal. Le corps mince et athlétique, elle doit avoir dans les quinze ans, peut-être seize. Elle porte un blouson et un short kaki qui laisse ses cuisses nues ; n'a-t-elle pas froid par un temps pareil ? Elle s'assied sur la branche et bat ingénument de ses jambes fuselées, sans la moindre crainte de choir d'une pareille hauteur. Elle ne compte pas descendre. Comme elle n'a pas l'air timide, vous commencez à jouer votre rôle :

- Bonjour, mademoiselle. Je suis Maître Gilles Montlharront, en affaires avec votre père.

- Qui vous dit que je suis vraiment la fille de celui pour qui vous bossez ?

- Vous êtes Julie de Rochedieu, n'est-ce pas ?



50 : "La jeune fille s'assied sur la branche.."

Le baron vous avait dit le nom de son unique enfant et montré sa photo sur son smartphone quand il vous avait engagé. Mais elle n'en revient pas. Son regard indifférent s'est enflammé d'une lueur de contrariété, mâtinée de curiosité à votre égard.

- Vous n'êtes pas sujette au vertige, à ce que je peux constater. Vous n'avez pas peur de tomber ?

- Non, pourquoi ? Je suis bien, là-haut.

- Même par ce temps ?

- Si vous saviez ce qu'on peut voir, du haut d'un arbre !

Elle a dû en surprendre plus d'un, vous imaginez bien la chose.

- Vous m'espionniez ? insistez-vous.

- Oui. Vous m'avez pas l'air très catholique. Vous êtes trempé, mais vous rôdez dans le parc plutôt que d'aller vite vous sécher.

Un point pour elle. Égalité question sagacité.

- Mon Borsalino me suffit. Et je ne suis pas méchant. Vous vous méfiez à cause de cette histoire d'adolescente disparue ?

- Ah ça non. Belzébuth me protège.

- Je vous demande pardon ?

Elle se met à pouffer de rire. Vous avez dû faire une tête comique.

- Belzébuth, c'est le nom de mon chien.

En quelques mots, vous comprenez que, comme beaucoup de jeunes gens de son âge, elle est friande d'histoires morbides.

- Cette Fanny, elle a sûrement été kidnappée, suppose-t-elle. À cette heure, elle est sans doute dans un bordel en Asie.

- Vous êtes bien détachée...! C'est parce que vous ne connaissiez pas cette jeune fille. Imaginez ses parents. Imaginez que ce soit quelqu'un de votre entourage.

- C'est pour me faire la morale, que mon père vous a engagé ? Et puis d'abord, je la connais, Fanny. On est au même lycée !

- Et c'est tout l'effet que ça vous fait ?

- Pfff, on n'était pas dans la même classe. Et puis je lui ai jamais parlé ! Vous me faites rire, vous, mon père, le dirlo avec sa cellule psychologique...

Rien ne sert de discuter davantage. Il est temps d'aller vous mettre au chaud à l'intérieur. Notez le mot-code "JUDAAR" dans votre Journal d'Enquête. Allez-vous :

Demander à Julie de vous accompagner ? (rendez-vous alors au 185)

Prendre congé et y aller seul ? (direction le 5)

51

Si vous avez déjà interrogé une personne ce matin, vous ne pouvez pas l'interroger une deuxième fois. Ce n'est pas le moment de harceler vos hôtes. Vous ne pouvez parler qu'avec les gens de la maisonnée, les seuls encore présents au manoir. Mais qui ?

Dori de Rochedieu ? (rendez-vous alors au 544)

Julie de Rochedieu ? (rendez-vous au 311)

Arsène le majordome ? (rendez-vous au 376)

Louise la bonne ? (rendez-vous au 423)

52

Cassandra se dit un peu fatiguée et préfère arrêter là les questions pour le moment. Elle donne l'air d'être de santé fragile.

Quel mot-code avez-vous parmi ceux-ci ?

SAMMAT ? (rendez-vous alors au 779)

SAPPEM souligné ? (rendez-vous au 672)

SAPPEM non souligné ? (rendez-vous au 574)

DIMMAT ? (rendez-vous au 616)

DIMPEM souligné ? (rendez-vous au 564)

DIMPEM non souligné ? (rendez-vous au 40)

53

Grâce à votre déguisement, vous avez profité qu'ils étaient occupés à prier Satan pour vous mêler à eux. Vous devez intervenir afin de sauver la jeune fille, mais ils sont trente. La situation est désespérée.

Vous avez peut-être un plan : prendre le gourou en otage pour forcer ses ouailles à coopérer. Comme vous vous approchez de lui, une adepte, une femme à la voix grave, étouffe un hoquet de surprise et vous pointe de l'index :

- Mes frères et mes sœurs ! Il y a un imposteur parmi nous ! C'est Jacket !

D'où vous connaît-elle ? Avec une rapidité stupéfiante, d'un geste prompt, elle vous enlève votre capuchon. Vous êtes démasqué !

Vous voulez fuir mais êtes immédiatement submergé par le nombre, avant même d'avoir pu utiliser une éventuelle arme. Ils vous dépossèdent de toutes vos possessions, vous ligotent et vous posent dans un coin.

Rendez-vous au 141.

54

Vous tenez bon, mais la lutte est acharnée ; aucun de vous deux ne veut lâcher. Vous renversez le lutrin, ainsi qu'un vase posé sur une commode. Bientôt des bruits de pas qui accourent se font entendre. Vanessa pousse un juron grossier, rompt l'assaut et s'enfuit. Sonné et affaibli par votre blessure, vous ne pouvez lui donner la chasse.

Couchant au rez-de-chaussée, ce sont Arsène et Louise qui ont été réveillés les premiers par le ramdam. Ils vous relèvent, et la servante plaque un mouchoir propre sur votre

plaie. Dori, Barneron et Faure ne tardent pas à vous rejoindre.

Vous leur racontez ce qu'il vient de vous arriver : vous avez entendu quelqu'un descendre, vous êtes allé voir, c'était Mme Faure habillée de façon outrancière, qui se prenait pour un vampire et qui vous a mordu, avant de vous attaquer au poignard !

Tout le monde se tourne alors vers le docteur, pris de court. Dans un premier temps, il repousse vos accusations envers sa femme.

- Où est-elle passée ? demande Barneron. On verra tout de suite si Jacket délire ou pas.

- On pourra même comparer l'empreinte dentaire..., ironisez-vous.

- Elle... elle doit être encore au lit...

- Y était-elle quand vous êtes descendu ? insistez-vous.

Si dur et sûr de lui d'habitude, Faure finit par complètement craquer et se décomposer devant vous. Il se met à table : sa femme a des soucis de santé mentale, elle souffre de schizophrénie.

- Et c'est maintenant que vous le dites ! s'emporte Barneron, énervé comme vous ne l'avez encore jamais vu. Et ce serait pas elle qui aurait dessoudé Rochedieu, des fois ?

- Non, c'est impossible ! Je refuse de le croire !

- Je n'en suis pas passé loin, pour ma part, dites-vous.

- Mme Faure n'a pas pu tuer le baron : elle était encore dans sa chambre au moment du crime, tempère Cassandra.

Vous vous retournez tous vers elle : réveillée par le bruit, elle est descendue en nuisette et vous a rejoints, silencieuse comme un chat.

- J'avais senti l'énergie que Jacqueline avait au plus profond d'elle, continue-t-elle, mais je ne savais pas alors pourquoi elle la contenait...

Barneron lui demande de remonter tout de suite ; il ne veut pas qu'elle "reste ainsi exposée au danger". Ou bien que d'autres hommes ne voient son épouse dans une tenue aussi sexy ?

Avec les autres membres de la gent masculine, vous lancez des recherches dans toute la maison. Faure dit que sa femme a quitté leur chambre en renversant le contenu de sa valise par terre. Elle n'a rien pris avec elle, pas même son téléphone. Très vite, Arsène vous appelle : il a trouvé une fenêtre ouverte au bout du couloir qui dessert les salons. Dehors, Barneron et vous relevez des traces de hauts talons dans la terre. Armés de parapluies, le bûcheron et le docteur partent à la recherche de Jacqueline dans le parc, tandis que vous vous faites soigner par Louise et Dori.

- Alors c'est la femme de Fabrice qui a tué mon mari ? demande cette dernière.

- Quand je lui ai posé la question, elle m'a dit que non.

- Et vous pensez vraiment que je vais croire une folledingue ? Regardez cette morsure qu'elle vous a faite ! Elle y est allée à belles dents !

Barneron et Faure rentrent bredouilles. Dans la nuit, sous les trombes d'eau déversées par l'orage, la tâche n'était pas aisée. Vous vous y attellerez demain, le jour aidant. Après ces émotions, vous avez besoin de repos. Tout le monde va se barricader dans sa chambre, sauf Faure qui veut poursuivre les recherches. Vous faites un somme réparateur jusqu'au matin. Inscrivez le mot-code "SEVAVZ" dans votre Journal d'Enquête.

Si vous possédez des échantillons d'écriture, rendez-vous au **725**.

À défaut, si vous avez l'un ou l'autre des mots-codes SASOCO ou SACOJU, et si ce mot est souligné, rendez-vous au **318**.

Sinon, rendez-vous au **447**.

55

- Qui cela peut-il bien être ? Ce genre de réflexions me dépasse, mon cher monsieur...

- À qui penseriez-vous, instinctivement ?

- Je ne sais pas... Sans doute un villageois qui voudrait faire main basse sur un bien immobilier. Ou quelqu'un qui ne veut pas que l'on enquête sur la maison... Ou bien un fou. Car il ne faut pas être bien sain d'esprit pour s'amuser à se déguiser en spectre avec un drap...

- Vous croyez que le fantôme et le meurtrier puissent être une même personne ?

- Je ne crois rien...

- L'un des invités ?

- Le "fantôme", non, puisque nous étions tous présents à cette "séance". Quant à l'assassin, comment personne ici ne l'aurait-il vu ?

- Tout le monde a été absent un moment ce matin.

- On se serait rendu au cabinet du baron, on l'aurait tué, puis on serait revenu, le tout sans se faire voir ? L'un de nous aurait aperçu cette personne au moins lors de l'un des deux trajets, il me semble.

- Vous disiez que Faure vous avait distancée ?

- L'attitude du docteur m'a paru étrange, oui, mais je n'imaginais pas un homme aussi respectable se compromettre dans un crime crapuleux.

Si c'était votre 2^{ème} question, rendez-vous au **604**.

Sinon, lui demandez-vous : si elle a regretté d'avoir vendu le manoir ? (rendez-vous au **129**)

Ce qu'elle a vu ou entendu ce matin ? (rendez-vous au **354**)

56

- Et ce Staffan, est-ce qu'il est ici, parmi nous, dans la maison ?

Elle part dans un éclat de rire démoniaque et... s'esquive du halo lumineux !

Allez-vous :

Appeler les autres hommes à l'aide ? (rendez-vous au **116**)

La chercher avec votre lumière ? (rendez-vous au **540**)

Éteindre votre lampe ? (rendez-vous au **577**)

57

Le vieux professeur a demandé un conseil à Cassandra, que vous n'avez pas ouï. Sans faire attention à vous, elle répond :

- Je n'ai pas entendu le moine depuis que je suis revenue en ces lieux.

- Je sais, Madame, que vous avez le talent pour... *ce genre de choses*.

- Je comprends, le coupe-t-elle. Peut-être ce soir.

De quoi parlent-ils ?

C'est alors que le majordome amène le chariot nappé du repas, avec un plat sous une cloche argentée.

- Voyons Arsène, fait Dori de Rochedieu, Alfred n'est pas encore arrivé, n'est-ce pas un peu... ?

Mais le domestique a déjà soulevé la cloche. Presque tous poussent alors des cris de terreur.

Rendez-vous au **100**.

58

Vous foncez aux cuisines, c'est là que l'héritière se trouvait avec Louise. Devant la porte de service, le sol est mouillé. Des traces de pas terreuses se dessinent dans la flaque, faites par plusieurs individus. Elles se dirigent justement vers la cuisine. Cela ne vous dit rien qui vaille !

Quand vous y arrivez, vous trouvez la pièce vide. Un bol a été renversé, la sauce qu'il contenait coule encore le long du plan de travail en une flaque grasse. Ce sont les signes d'une lutte, brève et soudaine. Si Julie était présente et qu'elle n'a pas eu le temps de crier, c'est que les agresseurs étaient effectivement plusieurs.

Si vous n'avez plus votre pistolet sur vous, vous pouvez vous emparer d'un couteau de cuisine et le glisser dans votre manche, prêt à l'action (inscrivez-le dans votre Journal d'Enquête et notez une * à côté).

Vous fouillez le reste de l'aile.

Si vous avez le mot-code SESASA, mais pas le mot POPACO, rendez-vous au **764**.

Si vous avez le mot ECADCH et pas POPACO, rendez-vous aussi au **764**.

Sinon, si vous avez le mot INDPLA souligné, rendez-vous au **483**.

À défaut, rendez-vous au **246**.

Le plus silencieusement possible, vous parcourez les couloirs vides du rez-de-chaussée. Sans autre éclairage que celui des éclairs dehors et d'une lampe-torche que vous a laissée Arsène, vous évoluez dans une obscurité terrifiante, où la moindre ombre est un potentiel ennemi. Attentif au moindre bruit, quand vous vous éloignez des vitres battues par la pluie, vous n'entendez que le bois qui craque.

Cette atmosphère irréelle donne vraiment l'impression que la maison est hantée.

Si vous avez le mot-code INDPLA souligné, rendez-vous au **74**. Sinon, au **553**.

60

Julie n'apprécie pas du tout que vous vous mêliez de sa vie privée et que vous vous permettiez de médire de son ami Jonathan. Elle lui tresse éloge sur éloge, vous traite d'âne et s'en va en boudant. Autant jouer franc-jeu :

- Tant que la petite Fanny n'a pas été retrouvée, j'en ferai l'un de mes suspects. Fanny, lui et vous êtes dans le même lycée, c'est bien ça ?

- Oui, mais ça ne veut rien dire !

- Votre père m'aurait-il engagé si j'étais le premier crétin venu ? Plusieurs éléments me laissent penser que ce garçon trempe dans une sombre affaire. Si votre père était encore là, je lui signalerais le danger et nul doute qu'il vous interdirait de revoir ce voyou.

Choquée, elle refuse de vous croire, mais vous assaille de questions à propos de lui et Fanny. Sans trop lui en révéler, vous lui expliquez avoir surpris son ami en compagnie de gens peu recommandables, qui parlaient de commettre un crime.

Impressionnée, elle vous parle un peu plus de Jonathan, le garçon populaire au lycée. Elle ne sait pas si Fanny et lui se connaissaient. Lorsque sa famille a emménagé à Noires Rives, il a été le premier au village à être sympathique avec elle. Il a déjà dix-huit ans, il a redoublé. Pour éviter qu'on ne les découvre, ils ont l'habitude de se voir dans des endroits discrets, comme l'ancienne usine, ou comme l'âtre de l'église.

Soulignez votre mot GACORE. Si le mot ADECJU figure sur votre Journal d'Enquête, effacez-le ; s'il s'y trouve souligné, effacez-en juste le soulignement.

Si vous possédez 8 échantillons d'écriture, allez au **210**.

À défaut, posez à Julie une question que vous ne lui avez pas encore posée :

Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au **105**)

Qui hérite du baron, Dori ou elle ? (rendez-vous au **373**)

Quand a-t-elle vu son père en vie pour la dernière fois ? (rendez-vous au **413**)

Si vous lui avez déjà posé toutes ces questions, rendez-vous au **345**.

Sitôt dans le couloir, vous apercevez à quelques mètres de vous une silhouette carrée et encapuchonnée, légèrement phosphorescente.

Le fantôme !

- Ne faites plus un geste ou je tire ! lui enjoignez-vous.

Mais il a déjà détalé, hors de votre champ de vision, au-delà du coude du couloir. Vous le poursuivez à toute allure, jusqu'à l'escalier.

Appelez-vous à l'aide avant d'atteindre le palier ? (rendez-vous pour cela au 496)

Si vous préférez ne pas perdre votre souffle au milieu d'une course si importante, continuez jusqu'au 170.

Cassandra se montre embêtée par la question :

- Moi, j'aurais bien aimé rester et aider le fantôme dans sa quête de paradis. Mais Jean, qui n'était déjà pas chaud pour acheter le manoir à la base, a été un jour pris d'une envie folle de vendre. Je n'ai jamais su pourquoi. C'était impossible de le faire changer d'avis.

- Il avait peut-être vu un fantôme...? souriez-vous.

- Même pas, sourit-elle aussi. Depuis le temps, il est habitué à mes séances de spiritisme. Il sait que ça fait partie de ma vie.

Si vous disposez du mot-code VIAREL, rendez-vous au 435.

À défaut, s'il y a d'autres personnes que vous deux dans la pièce, rendez-vous au 346.

Si vous êtes tous les deux seuls, et si c'était votre 2^{ème} question, ou si vous lui avez déjà demandé tout ce que vous vouliez, rendez-vous au 52.

Sinon, lui demandez-vous :

Qui était le fantôme apparu lors de sa séance de spiritisme, alors ? (rendez-vous au 792)

Qui a tué le baron, d'après elle ? (rendez-vous au 266)

En entendant le baron prononcer ces derniers mots, vous en êtes sûr maintenant : c'est lui que vous avez entendu parler tout à l'heure, la discussion que vous avez surprise depuis les jardins. La voix vous semblait familière ; c'était logique, au fond. Et, en regardant par la fenêtre, vous apercevez l'endroit où vous vous étiez caché. Mais à qui parlait-il ?

Si vous le lui demandez, rendez-vous au 267.

Si vous vous en abstenez, rendez-vous au 7 si vous avez le mot-code CABASE, au 584 si vous ne l'avez pas.

Avertis par vos pas dont vous ne masquez plus le bruit, les jeunes lâchent des hoquets de surprise en vous voyant apparaître.

- Qu'est-ce qu'il fait là, lui ? s'écrie celui que vous identifiez à la voix comme votre ennemi, le plus âgé de la bande, un jeune loubard qui se donne des airs de petite frappe.

- Mr Jacket ? s'interloque Julie. Vous m'avez suivie ?

- Ne restez pas là, Mademoiselle, venez avec moi, lui ordonnez-vous.

Vous vous approchez d'elle sans perdre du regard votre ennemi, au cas où il tenterait quelque chose. Il porte des jeans déchirés, une seule boucle d'oreille, et un tatouage récent orne son avant-bras gauche. Le motif représente une sorte de créature de feu. Vous voyez à son regard mauvais que vous avez vu juste. Un regard que vous avez déjà décelé chez tant de criminels.

Comme Julie ne veut pas venir avec vous, vous la prenez par le bras en lui désignant son compagnon tatoué :

- Ce type est dangereux ! Je ne vous laisserai pas seule avec lui plus longtemps !

- N'importe quoi ! Si c'est Dori qui...

- Me croyez-vous d'humeur à plaisanter ?

Vous insistez sur un ton qui la fait capituler. Elle vous suit, non sans adresser un "à très vite" au jeune homme :

- T'inquiète pas, Jonathan, je vais régler ça.

Dehors, vous la faites monter dans votre voiture.

- Mon vélo ! se plaint-elle. Je peux pas le laisser là comme ça !

- Trop dangereux ! Vous le récupérez plus tard !

Impressionnée, elle s'assied à vos côtés et vous démarrez. En chemin, vous tâchez de lui expliquer votre attitude : vous soupçonnez son ami d'être mêlé aux tristes événements récents. Elle refuse de vous croire, défend Jonathan en énumérant ses nombreuses qualités, vous traite d'âne et se met à bouder le reste du trajet. Après tout, elle n'a que votre parole ; vous pouvez difficilement prouver votre intuition. Pour couronner le tout, des gouttes se mettent à tomber.

Si vous ne l'avez pas déjà, notez le mot-code "ADECJU" dans votre Journal d'Enquête et soulignez-le ; si vous possédiez déjà ce mot, soulignez-le.

De retour au manoir, vous êtes accueillis sur le perron par une Dori bravant une pluie de plus en plus drue. Elle est rentrée la première, et elle s'inquiétait de savoir où se trouvait Julie. Elle a tenté de l'appeler sur son téléphone portable, mais l'adolescente ne répondait pas. Elle ne cache pas son étonnement de vous voir rentrer ensemble. Et où est la bicyclette de sa belle-fille ?

- L'orage menaçait vraiment, et je trouvais risqué qu'elle rentrât à vélo sous le déluge, alors j'ai proposé de la ramener. La jeune fille ne dit rien, ne proteste pas.
- Oh, comme c'est gentil à vous, Mr Jacket ! vous remercie la baronne. Comme je suis rassurée de vous savoir veillant sur nous !
- Pff, lâche Julie avant de monter dans sa chambre.

Au salon, vous retrouvez les invités, dont Fabrice Faure qui n'a toujours pas eu de nouvelles de sa femme. La cheminée a été allumée car la température a rechuté, le chauffage au sol ne suffisait plus.
Il est bientôt l'heure de passer à table. Rendez-vous au 8.

65

Plus tard dans la matinée, après vous être changé, alors que vous faites un brin de toilette dans votre chambre, les autorités vous demandent de descendre au grand salon où a lieu une réunion de crise. Lorsque vous entrez dans la pièce, vous sursautez : il vous a semblé avoir vu un étrange reflet dans le grand miroir au-dessus du buffet bas.

- Il y a un problème, Mr Jacket ? s'enquiert Touchebœuf.
- Non point, non point. Me voici.

Vous découvrez, assis à côté du gendarme et se levant pour vous serrer la main, celui qui vous a convoqué : le commissaire Lenôtre, dépêché en catastrophe de la capitale, avec des renforts de police, pour prendre les choses en main à Noires Rives. Ce quadragénaire propre dans son veston beige donne une impression d'efficacité et de rigueur. Ses hommes ont pris place dans tout le manoir et aux quatre coins de la propriété. Les habitués du café du village auront de quoi raconter, aujourd'hui !

Dans les canapés et fauteuils du salon sont assis Julie et les convives. Arsène, lui, se tient debout derrière sa jeune maîtresse ; il a retrouvé son air guindé et digne. L'héritière Rochedieu s'est rhabillée ; elle porte ce matin un pull-over col roulé et un jean déchiré. Elle ne veut plus quitter Belzébuth, qu'elle tient (ou retient) dans ses bras, à ses pieds. Peu tranquille en présence de tous ces inconnus, le chien grogne, elle peine à le calmer. Mais, maintenant que Dori n'est plus là, "plus question de l'enfermer dehors". Touchebœuf voulait emmener la jeune fille à l'hôpital, ou au moins la confier à un psychologue, mais elle a tout refusé catégoriquement. Elle tenait à rester ici, chez elle, avec vous et son chien. "C'est comme ça que je serai la plus en sécurité", a-t-elle asséné, péremptoire. Le gendarme a donc consenti à ce qu'elle assiste aux débats.

Quand, à l'aube, Touchebœuf et ses compagnons ont inspecté la maison, les convives et le majordome se sont risqués hors des chambres où ils étaient calfeutrés. Ils ont expliqué avoir entendu le bruit de votre course-poursuite avec les sectateurs, mais ne pas avoir osé sortir voir, apeurés. Le Dr Faure, Zalème, Arsène et Cassandra se trouvaient chacun

seuls et ne peuvent témoigner que l'autre dit la vérité. Même l'ouïe de l'aveugle était trop perturbée par l'orage. Où était son mari ? Sorti dans le parc en début de soirée, affirme-t-il, car sa femme disait avoir entendu des gens dehors. On l'a retrouvé derrière un buisson, assommé. Il ne se rappelle pas comment. Sans doute surpris par un sataniste, pense Lenôtre.

La nuit a été longue, tout le monde aspire à un peu de repos, mais le commissaire veut faire un point avec tous les présents. Devant cette assemblée, il dresse le bilan de l'opération de police. Tous les membres de la secte présents cette nuit au manoir ont été appréhendés ou tués, sauf un. Personne au salon ne cache son effroi en apprenant l'identité des coupables : Dori de Rochedieu leur hôtesse, des gens du village pour certains très jeunes, parmi eux le paysan Élouan, et bien sûr l'adjudant-chef Sibert, le propre supérieur de Touchebœuf.

Depuis des années, Sibert se chargeait de tous les cas de disparitions d'adolescentes dans le secteur. Les parents angoissés pouvaient toujours attendre des nouvelles ! Le directeur du journal local compte aussi au nombre des satanistes ; voilà pourquoi les affaires comme celle de Fanny ne trouvaient que peu d'écho dans la presse et tombaient dans l'oubli. La secte diabolique a pu régulièrement sacrifier des jeunes vierges sans être inquiétée. L'opération de police n'est pas un complet succès : le Grand Prêtre Noir a réussi à s'enfuir, impossible de retrouver sa trace. Personne ne gardait le pont provisoire.

- À moins qu'il n'ait jamais quitté les lieux, glissez-vous à Touchebœuf.
Aucun borgne ne figure parmi les interpellés ou les cadavres.

C'est Sibert qui a supervisé hier, toute la journée, l'installation du pont provisoire, une passerelle métallique, afin de rétablir l'accès à la propriété des Rochedieu. Jamais Touchebœuf n'aurait imaginé que ceux qui œuvraient à ce chantier étaient des adorateurs du Diable.

Le frais cadavre de Louise Reig la servante a été retrouvé avec celui de la petite Fanny, dans les catacombes. Les preuves sont accablantes.

Cependant, sur le conseil de l'un d'eux avocat, tous les prévenus accusent Jacqueline Faure de l'ensemble des meurtres qui leur sont formellement imputés. Ils disent que c'est elle qui les a endoctrinés et poussés à mal agir, qu'ils regrettent. Le Grand Prêtre ? Il n'a jamais existé. Vous savez que cette ligne de défense est maligne : ils couvrent leur maître et se couvrent aussi, car une schizophrène ne sera pas reconnue responsable de ses actes.

Avant cette réunion, Touchebœuf a réussi à faire parler un jeune de Noires Rives récemment entré dans la secte. Il le connaît depuis qu'il est petit, il a su trouver les arguments pour le convaincre de collaborer et d'éviter la peine maximale. Le garçon, impressionnable dans un sens comme dans l'autre, a avoué ce qu'il savait : ce sont bien eux qui ont envoyé les lettres de menace à Alfred de Rochedieu, eux qui ont enlevé Fanny Roussin et les autres filles avant elle, eux

qui les ont violées et assassinées lors de leurs rites profanes. C'est le Grand Prêtre en personne qui se serait chargé de faire taire à jamais le baron et Marthe Zalème.

Il ignore l'identité, et même le visage de leur gourou, à l'instar de la plupart des autres adeptes. D'après lui, seuls Dori, Sibert et Vanessa Van der Ziel la connaissaient. L'adjudant-chef, pris de folie meurtrière, a été tué dans l'assaut. La baronne est à l'hôpital ; elle refuse de dire quoi que ce soit. Quant à Jacqueline, elle a tout oublié ; elle sera transférée prochainement en établissement psychiatrique.

Vous avez tenté de lui parler, juste après sa *métamorphose*. Elle était terrifiée à l'idée que "la vampiressa la possède de nouveau". Elle ne savait pas qui était le prêtre noir : "Vanessa ne lui disait jamais rien". C'était son mari, les fois où il avait assisté à une apparition de Mlle Van der Ziel, qui lui rapportait ses propos. Le docteur dit que le seul nom qu'elle a jamais mentionné était celui d'un certain "Staffan". Ce qui ne vous avance guère. Vous vous demandez quand les époux Faure pourront un jour se reparler.

Rendez-vous au **700**.

66

Vous descendez jusqu'au sous-sol à l'aide des échelles. Hormis l'écho de vos pas, le seul bruit est celui des rats qui fuient à votre approche quand vous pénétrez de nouveau dans la salle de contrôle. Dissimulé des regards derrière un renfoncement, un autre corridor en part. Il est plongé dans l'obscurité.

Qu'allez-vous faire maintenant ?

Explorer ce souterrain, au **550**, à la recherche d'une sortie ?

Monter aux autres échelles pour regagner votre chambre ?

(rendez-vous au **704** si vous avez le mot-code PAVECH, au

510 si vous ne disposez pas de ce mot)

67

Vous cognez à la porte à l'aide d'un marteau de bronze ouvragé, en forme de marmouset grognon. Un homme de haute taille, le visage compassé, vient vous ouvrir. À son costume gris terne, de bonne coupe, un peu démodé, vous en déduisez qu'il s'agit du majordome. Malgré son âge déjà avancé, pas loin des soixante ans au vu de son front dégarni et de ses favoris blancs, il affiche un maintien tout simplement impeccable, fruit d'une excellente école britannique. Sitôt a-t-il vu votre carte (complètement factice) qu'il vous introduit et vous débarrasse de votre imper et de votre Borsalino trempés.

- Si Maître souhaite bien patienter, je vais mettre ses effets à sécher et appeler Madame. Elle est en train de montrer la nouvelle décoration aux invités.

- Ils sont déjà tous arrivés ?

- Maître est le dernier, en effet.

- Monsieur de Rochedieu est-il là ?

- Monsieur le baron n'est pas encore là. Si Maître veut bien m'excuser.

Il vous laisse dans le large hall d'entrée. Vous en profitez pour vous familiariser avec les lieux. Le rez-de-chaussée est haut de plafond ; comptez quatre mètres jusqu'aux solives apparentes, noircies par l'âge. Le plancher de bois que vous foulez a été poli et verni récemment, vous l'avez remarqué à votre entrée. Au fond, un double escalier de pierre monte à une galerie à balustrade, par laquelle on accède au premier étage de chaque aile.

Petite incongruité : on a installé un nombre impressionnant de miroirs aux formes artistiques variées. Le baron est-il coquet à ce point ? Ou bien son épouse ? Peut-être est-ce une fantaisie artistique, histoire de cacher les vieux lambris de chêne aux murs, ou bien une manière de donner l'impression que la maison est plus grande.

Allez-vous :

attendre dans le salon, au **691** ?

vous sécher aux toilettes, au **306** ?

jeter un œil professionnel dans les couloirs qui partent d'ici, au **237** ? (vous pourrez toujours prétendre chercher la maîtresse de maison)

68

Avec horreur, vous la voyez sortir de sous son châle un poignard à la garde d'or. Heureusement, vous avez votre Beretta sur vous. Comme elle s'avance vers vous, vous le dégagez de son holster.

- Ne m'obligez pas à y recourir, Mlle Van der Ziel. J'aimais bien notre conversation.

Elle s'arrête. Une humeur étrange passe sur son visage, lui conférant un air à la fois courroucé, d'une colère presque bestiale, mais aussi dérouter. Vous avez déjà vu cette expression déconcertée... C'est alors qu'un nouveau frisson d'effroi vous parcourt la colonne vertébrale : vous avez reconnu cette femme.

Elle a détaché ses cheveux châains et les a teints en noir, laissé ses grosses lunettes pour des lentilles lui noircissant les pupilles, troqué ses tenues vieillottes pour des talons et une robe échancrée qui met en avant ses formes jusque-là celées, souligné ses traits très féminins avec un maquillage noir qui lui donne maintenant ce teint blafard. Et surtout, elle est ce soir fort entreprenante, alors qu'elle était jusque-là très réservée.

La femme en face de vous n'est autre que Jacqueline Faure.

Comme *transformée*.

Vous êtes devant un cas pour le moins impressionnant de dédoublement de la personnalité. Elle se prend pour un vampire.

Notez le mot-code "VADERE" dans votre Journal d'Enquête.
Si vous l'appellez par son vrai prénom, rendez-vous au 148.
Si vous continuez de l'appeler Vanessa et entrez dans son jeu, rendez-vous au 585.

69

Elle contemple votre torse nu avec envie, se léchant les babines comme devant un festin de choix.

- Vous vouliez savoir la différence entre la pauvre Jacqueline Faure et moi ? Moi, je fais ce qu'elle n'ose pas faire.

Elle fait glisser la fermeture éclair de sa combinaison de cuir et, d'une petite secousse, la fait tomber de ses épaules, dévoilant sa magnifique poitrine à vos yeux confondus. Elle s'attaque ensuite à votre pantalon. Lorsqu'elle a fini de vous révéler son entière nudité, elle saute à califourchon sur l'animal que vous êtes devenu et, dominatrice, lance le départ de la chevauchée.

Vous vous laissez conduire par Vanessa, qui s'avère une maîtresse de premier ordre. Insatiable, elle ne s'arrête qu'à votre complet épuisement. Vous ne pouvez plus bouger, courbaturé de partout, ivre d'une overdose de plaisir. Avec presque de la pitié pour la victime de ses désirs, elle se pose de façon câline tout contre vous.

- Eh bien, Nils, quel amour vous êtes ! Je savais que je ne devais pas laisser cette pimbêche de Dori vous garder pour elle !

À l'affût malgré ses élans de tendresse, elle dresse brusquement l'oreille, comme une bête pistée par des chasseurs. Elle a entendu avant vous, avec une ouïe exceptionnelle, des bruits de pas dans le couloir. Ce sont deux hommes qui chuchotent en passant devant la chambre où vous vous trouvez. Aux voix et à la démarche, vous reconnaissez Barneron et Arsène.

- Ce sont vos pauvres compagnons de galère, murmure Vanessa. (elle presse son poignard sur votre gorge) Pas un mot, hein ?

Finalement, les veilleurs s'éloignent. Elle se redresse, un sourire démoniaque aux lèvres.

- Il est temps que je fasse de vous l'un des nôtres, Nils ! Comme ça nous resterons ensemble pour toujours !

Elle s'apprête à vous mordre, de ses canines décidément bien pointues.

- Que dirait Staffan s'il nous trouvait ? tentez-vous comme diversion.

Elle sourit.

- Il ne serait pas content, c'est sûr...

- Et si vous le quittez pour moi ?

Une ombre passe dans son regard et durcit ses traits.

- Je ne puis... C'est lui qui a fait de moi ce que je suis. Je lui suis attachée. Je suis sa servante.

Vous sentez que vous gagnez la fatigue des efforts consentis.

Ou subis.

- Quel genre d'homme est-il ? essayez-vous d'articuler, terrassé par cette lassitude.

- Il est... *comme moi*.

Vos paupières se ferment toutes seules.

- Que voulez-vous dire... ? insistez-vous tout de même.

- C'est un vampire... lui aussi prisonnier dans un corps d'homme.

Vous n'entendez pas la suite. Vous sombrez dans le sommeil.

Vous ne saisissez qu'une dernière phrase, énigmatique :

- Cette année, l'équinoxe tombe le vingt-trois.

Rendez-vous au 131.

70

Vous avez reconnu la voix et le sourire : celui de Vanessa Van der Ziel, alias l'autre personnalité de Jacqueline Faure. Aujourd'hui, elle a laissé sa robe de soirée du XIX^{ème} pour une tenue de cuir moulant. Un khôl diabolique accentue encore un peu plus sa folie meurtrière.

- Quel plaisir de vous revoir, fait-elle. Hélas, je suis la messagère de votre mort, ce soir.

Avec une troublante sensualité, elle approche de vous. Vous reculez d'autant, la main serrée sur la crosse de votre Beretta.

- C'est vous qui avez assassiné Mme Zalème ? lui demandez-vous.

- Non, ce n'est pas moi, ce meurtre-là.

- Qui donc, alors ?

- Mon seigneur et maître, bien sûr. Mon amour des ténèbres, ce cher Staffan.

Soulignez votre mot VADERE, s'il ne l'est pas déjà.

Si vous possédez le mot SEVAVZ, notez que vous êtes au 1^{er} étage et rendez-vous au 3.

Si vous n'avez pas ce mot, rendez-vous au 791.

71

Le temps d'ôter vos chaussures, vous vous glissez sous les draps auprès de la belle médium, sans dire un mot, afin de ne pas vous trahir. Sitôt vous sent-elle à ses côtés qu'elle met son bras autour de votre cou avec un ronronnement de contentement. Vous remarquez alors qu'elle dort complètement nue. Elle glisse sa main chaude sous votre chemise.

- S'il te plaît, Jean, faisons-le tout de suite... !

Vous voilà pris à votre propre piège. Si vous quittez le lit, vous risquez de la réveiller ; si vous restez et qu'elle finit par s'en rendre compte, vous serez en plus fâcheuse posture encore. Dernier problème : la laisser faire reviendrait à abuser d'une femme handicapée. Si, dans le roman, d'Artagnan avait su se jouer de Milady, là, à votre époque et dans la réalité, ce serait la prison directe et méritée.

Pour commencer, vous essayez de vous dégager, en marmonnant un "non" peu compromettant. Mais la dormeuse insiste et pose votre main sur sa poitrine. Vous la retirez et vous efforcez de sortir du lit avant le drame.

- Pff, vous auriez pu faire semblant plus longtemps, Nils..., se plaint-elle soudain.

Vous vous glacez d'effroi. Elle se redresse en s'enveloppant dans les draps. Elle était consciente depuis le début.

- Vous... vous saviez que c'était moi ? balbutiez-vous.

- Hi hi, oui. J'ai reconnu votre pas, votre façon de souffler, votre odeur...

- Était-ce bien raisonnable, ce petit jeu ?

- C'est vous qui avez commencé en pénétrant dans ma chambre, je vous ferais dire.

- Un point pour vous.

- Mon mari ne reviendra pas cette nuit. Aidez-moi à oublier ces horreurs.

Elle se rapproche de vous ; vous avez un mouvement de recul.

- Quelle était cette histoire de "trésor du moine" ? tentez-vous en guise de diversion.

- Des paroles en l'air. Je savais que ça éveillerait votre curiosité de détective et vous ferait venir.

Elle se presse contre vous.

- Vous savez, je vais divorcer. Ne vous posez pas de question de morale ou quoi que ce soit.

- Pourquoi, ce divorce ? Il a l'air gentil avec vous.

- Jean n'est pas un mec si bien que ça...

- Dans quel sens ?

- Disons que c'est une brute qui ne comprend rien à mes pouvoirs.

- Question d'intellect, alors ?

- Oh, non, pas dans ce sens-là. Il avait deviné dès le premier jour que vous n'étiez pas celui que vous prétendiez être.

Elle vous a tellement pris de court que vous n'êtes toujours pas sorti du lit.

Si vous donnez suite aux avances de Cassandra, rendez-vous au **669**.

Si vous vous y refusez, rendez-vous au **347**.

72

Vous avez repéré la disposition des lieux avant d'éteindre. Vous tournez les talons et détalez. Les bruits de bottes sur le plancher ne trompent pas : Vanessa est à votre poursuite !

Quelle direction avez-vous choisie ?

Par les couloirs dans le noir, là où devrait être le Dr Faure ? (au **476**)

Vers l'escalier ? (au **248**)

73

- Seul le meurtrier, ou plutôt la meurtrière du baron de Rochedieu avait le temps matériel de forcer le tiroir de son bureau et subtiliser les instructions qu'il m'avait laissées.

- Je suis d'accord sur ce point, admet le gendarme. Mais qui nous dit que c'est Mme Barneron qui l'a fait ?

Si vous disposez bien de la preuve que la médium a forcé le tiroir, cette preuve doit être accompagnée d'un nombre. Ajoutez ce nombre du numéro de ce paragraphe, et rendez-vous au paragraphe portant le numéro obtenu.

Si le texte ne correspond pas, c'est que vous vous êtes trompé ; rendez-vous alors au **378**.

74

Inscrivez le mot-code "NUQITU" dans votre Journal d'Enquête.

Vous vous dites qu'il y a de fortes probabilités que votre ennemi emprunte les passages secrets. Souhaitez-vous les fouiller ?

Si oui, et si vous possédez à la fois le mot VULBOR et un pin's, rendez-vous au **744**.

Si oui, et si vous avez VULBOR mais pas de pin's, rendez-vous au **721**.

Si oui, et si vous n'avez pas le mot VULBOR, rendez-vous au **368**.

Si vous ne désirez pas fouiller les passages secrets pour l'instant, rendez-vous au **553**.

75

- Ma chère Vanessa, je pensais que, votre mari n'étant pas là, nous pourrions avoir une conversation en privé. Laissez donc ce couteau.

- Hé hé, quel séducteur vous faites ! Ce n'est pas mon mari, au fait. Je suis juste sa maîtresse. Son élève, aussi.

Et elle dirige ses pas vers le piano. Soulignez votre mot VADERE.

Ce qu'elle vient de dire vous intrigue.

- C'est lui qui a tué le baron ? tentez-vous.

- Bien évidemment ! Qui voulez-vous que ce soit d'autre ?

- Tout est lié à la famille Faure, c'est bien ça ?

- Ha ha ha, quel idiot vous êtes ! Vous ne comprenez décidément rien à rien !

Et elle vous attaque, sa lame pointée sur votre gorge !

Allez-vous :

Lui tirer dans la main ? (rendez-vous au **618**)

Fuir en appelant à l'aide ? (rendez-vous au **702**)

Tenter de la maîtriser à mains nues ? (rendez-vous au **21**)

Arsène a dressé la table pour le souper. Il a sorti pour l'occasion de magnifiques chandeliers anciens. Lorsque le courant est coupé, les lieux retrouvent vite leurs airs du XIX^{ème} siècle. Heureusement, il vous reste le gaz : vous mangerez chaud ce soir encore. Dans ces conditions, toutefois, le plat que vous sert Louise en guise de souper tient moins du soufflé que de l'étouffe-chrétien.

Dans la sinistre ambiance qui règne à la salle à manger, Cassandra s'amuse de la situation :

- Manger dans le noir ne m'a jamais vraiment gênée. Je vous conseillerai si les bougies s'éteignent, hi hi.

- Il existe des restaurants où on mange dans l'obscurité totale, rebondit Julie. J'aimerais bien m'en faire un, un jour, pour... voir ce que ça fait.

- Vous croyez que c'est bien le moment pour ce genre de conversations ? s'impatiente Faure, au comble de la nervosité.

- On peut aussi souper dans un silence de mort, chacun le nez dans son assiette, ce serait l'idéal pour se détendre et reprendre des forces..., objectez-vous.

Le médecin se tait, le caquet rabattu.

- Je ne comprends pas l'angoisse générale à cause du noir, soupire Cassandra. Votre obscurité n'est jamais que passagère. Que devrais-je dire de la mienne ?

- Vous... vous êtes aveugle de naissance ? ose demander Julie.

- Quasiment. Sans doute est-ce pour ça que le concept m'échappe. Moi, ce qui m'effraie le plus en cette minute précise, c'est la possibilité que l'un de nous puisse être un meurtrier.

Tonnerre... de protestations ce coup-ci.

Faure clame aux grands dieux qu'il n'avait aucune raison de tuer le baron. Jean Barneron affirme que sa femme et lui non plus.

Si le mot-code MAZADE est inscrit dans votre Journal d'Enquête, rendez-vous au **204**. Sinon, au **425**.

77

À la simple évocation du spectre, la pauvre Louise bafouille et devient livide. Cette histoire de fantôme la terrorise véritablement. Elle refuse toute discussion à ce sujet.

- Je décamperais fissa si la gendarmerie ne nous obligeait pas à rester ! se plaint-elle.

Elle s'est complètement fermée, impossible de poursuivre le dialogue.

Lequel de ces mots-codes avez-vous d'inscrit sur votre Journal d'Enquête ?

SAMMAT ? (rendez-vous au **779**)

SAPPEM souligné ? (rendez-vous au **672**)

SAPPEM non souligné ? (rendez-vous au **574**)

DIMMAT ? (rendez-vous au **616**)

DIMPEM ? (rendez-vous au **221**)

LUNPEM souligné ? (rendez-vous au **682**)

LUNPEM ? (rendez-vous au **221**)

78

Vous allez vous placer au milieu du parc, à l'endroit le plus dégagé, tourné vers le village que l'on aperçoit à quelque distance en bas. Mais rien n'y fait, impossible de trouver du réseau. La pointe sur laquelle vous êtes est trop loin d'une antenne-relais, il faut croire. Vous devrez vous passer de votre smartphone sur le domaine du manoir.

Rendez-vous au **50**.

79

Le souper terminé, Dori libère la bonne et commande au majordome de servir café et digestifs dans la salle de jeux. Mme Zalème, blême et tremblante, trouve que ce n'est peut-être pas une bonne idée de retourner dans cette pièce, après les événements d'hier soir.

- Mais voyons, Marthe, où voulez-vous que nous nous mettions ? rétorque la baronne, sur un ton ingénu bien incongru dans la bouche d'une veuve de fraîche date. Aucun salon ne conviendrait au nombre que nous sommes ! Après, si vous souhaitez aller vous coucher tout de suite, nous comprendrons.

- Me coucher ? Toute seule ? Oh non non !

C'est donc accompagnés de la vieille dame que vous prenez tous place sur les sofas de la salle de billard. La table qui vous a servi au spiritisme a été plaquée contre un mur, à l'écart. Dori propose deux jeux de société : la belote ou les dames chinoises.

Qu'allez-vous faire ?

Jouer à la belote avec le Dr Faure, Marthe et Jean Barneron ? (rendez-vous pour cela au **19**)

Faire une partie de dames chinoises avec Dori, Jacqueline, Zalème et Julie ? (rendez-vous au **303**)

Tenir compagnie à Cassandra qui reste seule sur un canapé ? (rendez-vous au **444**)

80

- Cette pauvre Jacqueline est toujours aussi folle, donc ? fait la baronne, dédaigneuse. On n'est pas sortis de l'auberge ! Si elle se cache, c'est qu'il y a anguille sous roche. C'est elle qui a tué mon Alfred !

- Gardez vos nerfs, Dori ! la sermonne Cassandra.

- Elle... a toujours... *son problème*..., dit le docteur d'une voix étranglée. Elle... elle n'est pas responsable de ses actes. Par là, il veut dire qu'elle a encore la personnalité de Vanessa Van der Ziel. Ce qui en fait pourtant, effectivement, une suspecte en puissance. Le bûcheron, le majordome et lui l'ont

cherchée jusqu'à l'aube, sans succès. Soit elle est sortie dehors sous l'orage, ce que pense Barneron, soit elle a trouvé une excellente cachette dans le manoir.

- Elle n'a jamais vraiment quitté la maison, en fin de compte ? s'enquiert Julie auprès de vous.

- Quelqu'un l'a peut-être cachée, intervient Cassandra avant que vous n'ayez eu le temps de répondre.

Silence. Susplicieux, cette fois.

- Qu'est-ce que vous insinuez ? s'énerve Faure, à bout de nerfs.

- Oh, j'analyse la situation avec aplomb, moi. Je ne vous accuse pas !

- Est-ce que c'est elle qui... a tué ma femme ? bredouille Zalème.

- Dans son état, je... je ne sais pas..., avoue Faure.

Il est déjà 9h. Mais en écartant les rideaux, on a l'impression qu'il fait encore nuit, avec ces lourds nuages noirs qui continuent de déverser une pluie décourageante.

Effacez votre mot LUNPEM, puis rendez-vous au **146**.

81

Vous ne retrouverez pas Julie par ici cette nuit ; il vous faut attendre le jour. Vous rentrez vous abriter à l'intérieur. Avertis par Arsène, Dori et ses invités se trouvent derrière la porte de service pour vous accueillir. Vous êtes trempé jusqu'aux os. Vous grelottez de froid. Inscrivez le mot-code "TOUPHY" dans votre Journal d'Enquête ; s'il s'y trouve déjà, soulignez-le. Le majordome part vous chercher une serviette. La baronne jette un regard hautain à votre pantalon tout crotté.

Mis au courant par Arsène de l'enlèvement et de la possible présence de plusieurs individus dangereux aux alentours, tout le monde est en stress. Vous sentez même un gros malaise : Faure et Barneron ne sont toujours pas revenus. La situation empire.

- Comment sont arrivés ces gens ? balbutie Zalème. Ils n'étaient pas là depuis le début ! Ils ont bien dû franchir un pont ! Aurai-ils pu venir en bateau... ?

- Impossible ! assure la maîtresse de maison. Les falaises sont trop hautes !

Ce qui est vrai, à ce que vous avez pu constater. La réponse à la question de Zalème vous intéresserait : elle pourrait vous fournir un moyen de fuir, ou au moins d'évacuer les personnes qui n'ont pas encore été victimes des maléfices de cette demeure infernale.

Resterait à convaincre vos compagnons de galère : ils ne veulent maintenant plus que se barricader chacun dans leurs chambres, avec de la nourriture, jusqu'à l'arrivée de la police. Sans plus se soucier le moins du monde de ses invités, Dori prend des paquets de chips et monte dans sa suite, en ordonnant à son majordome de l'y accompagner et de veiller sur elle. L'air abattu, Arsène la suit comme un petit chien

obéissant, non sans vous avoir laissé une serviette bienvenue. Zalème et Cassandra vont eux aussi se mettre à l'abri. Avant que vous n'ayez pu émettre le plus simple avis, vous voilà tout seul au rez-de-chaussée, à la merci d'un éventuel ennemi invisible.

Allez-vous :

Fouiller la maison seul et à peine séché ? (rendez-vous pour cela au **59**)

Vous enfermer vous aussi dans votre chambre, au **215** ?

82

Zalème n'a pas d'alibi pour le meurtre de Rochedieu, mais il n'a pas pu tuer son épouse : cette soirée-là, il est resté avec tout le monde au salon puis à la salle à manger. Les autres convives peuvent en témoigner.

- Pas tout à fait exact, rectifiez-vous. N'oubliez pas que c'est lui qui a "découvert" le corps.

- Je n'ai pas tué Marthe ! pleurniche le retraité.

- Il va faire une attaque, le vieux croulant, chuchote Julie.

- Comment ?

- Elle disait : "Les allégations de Mr Jacket, c'est du flan", corrige Lenôtre.

En effet, là encore, vous n'avez pas de preuve pour étayer cette pure théorie. Le commissaire vous demande de ne pas tourmenter une personne âgée et endeuillée avec vos simples présomptions.

Rendez-vous au **420**.

83

Elle perd d'un coup tout son entrain. Elle nie fermement avoir reçu quoi que ce soit.

- Nous sommes partis d'ici parce que la maison s'avérait trop grande pour nous.

Si vous disposez du mot-code VIAREL non souligné, rendez-vous au **398**. Sinon, au **604**.

84

Vous pouvez poser au majordome une question que vous ne lui avez pas encore posée. Lui demandez-vous :

Comment était le baron le matin de sa mort ? (rendez-vous au **772**)

Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au **113**)

S'il a vérifié l'électricité, après la coupure de vendredi soir ? (rendez-vous au **353**)

Si vous lui avez déjà posé toutes ces questions, rendez-vous au **682** si votre mot LUNPEM est souligné, au **393** s'il ne l'est pas.

85

- Où sont Fabrice et Jean ? vous demande-t-elle. Ils ne sont pas avec vous ? Julie m'a dit que vous étiez partis explorer les passages ensemble.

Vous racontez vos mésaventures dans les grandes lignes.

- Ils ont été pris au piège. Je dois y retourner.

- Non, n'y allez pas ! Si ce borgne est l'assassin d'Alfred, je serai plus rassurée si vous êtes avec moi...

Et accessoirement, plus en sécurité. Alors que ses invités sont peut-être en danger de mort. Dori a le sens des priorités, on dirait !

Si vous retournez chercher Faure et Barneron, rendez-vous au **101**.

Si, comme elle vous le demande, vous choisissez de rester avec elle, rendez-vous au **794**.

86

Faure n'a pas d'alibi non plus pour le meurtre de Mme Zalème, soulignez-vous, partant du principe que le coupable a commis tous ces actes abjects. C'est le mari de cette victime qui vole au secours du chirurgien. Quand vous avez crié à l'aide, au moment du crime, le vieux professeur s'est réveillé, a vu que sa femme n'était pas là, est sorti de sa chambre en vitesse, mû par la peur d'un nouveau drame, et a vu le médecin à sa porte, en pyjama lui aussi. L'assassin était déjà parti dans une autre direction.

- Ça ne pouvait donc pas être Mr Faure, en conclut-il.

- C'est ce qu'il a fait croire, persistez-vous. Il s'est enfui par le couloir, puis a regagné sa chambre par un passage secret. Et le tour était joué.

- Le timing me paraît un peu serré, craint Touchebœuf.

- Cette théorie ne constitue en rien un élément à charge probant, juge Sibert. D'autres personnes pouvaient passer par ces passages secrets, notamment des personnes venues de l'extérieur et qui s'y seraient tapies. En outre, qu'est-ce qui relie ce meurtre à celui du baron ?

Votre exposé n'est pas clair, l'adjudant-chef n'y souscrit pas. Il ne veut plus rien entendre. Faure triomphe. Touchebœuf est déçu, il s'attendait à mieux de votre part. Dans l'assistance, on est partagé.

Les gendarmes mettent fin à cette réunion informelle et partent, bientôt imités par les convives. Vous non plus n'avez plus rien à faire à Noires Rives. Les recherches pour retrouver Julie se dérouleront sans vous.

Rendez-vous au **13**.

- L'ignoble corbeau ? Vous savez quoi ? Plus ça va, plus je me dis que c'est Jacqueline Faure. Je vois bien là l'œuvre d'une malade.

- Qui voulait acheter le manoir ? Vous ou votre mari ?

- Plutôt moi. Je suis du coin, vous savez. Quand j'étais *plus jeune*, elle me faisait rêver. Du coup, lorsque j'ai épousé un homme riche, je me suis dit que c'était l'occasion. Vous me prenez pour une femme vénale, n'est-ce pas ?

- Vous ne seriez pas la première. Il en faut davantage pour m'émouvoir.

- Vous me plaisez depuis le début, Nils.

- Et votre mari a bien voulu ?

- J'ai fini par le convaincre. Et les Barneron nous l'ont cédée.

- À regret ?

- Pas pour lui, je pense. Pour elle, certainement. Vous avez bien vu : c'est une dingue de tout ce qui est *hanté*.

Si vous lui avez déjà posé 2 questions, ou si vous lui avez déjà tout demandé, rendez-vous au **209**.

Sinon, lui demandez-vous : qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au **613**)

Qui hérite du baron ? (rendez-vous au **245**)

Comment était son mari au lever, samedi ? (rendez-vous au **138**)

88

Si vous ne possédez encore aucun échantillon d'écriture, rendez-vous au **275**.

Si vous en avez déjà 8, allez au **117** interroger la personne qui ne vous a pas donné le sien.

89

Sitôt qu'il est à une distance que vous jugez intéressante, vous vous glissez hors de votre chambre, en chaussettes, et le suivez à pas de loup. Sa lueur phosphorescente vous permet de le repérer de loin et ne pas le perdre de vue. Il gagne le palier de l'escalier et s'arrête près de l'alcôve contenant l'armure. Là, vous l'apercevez en train... de traverser le mur !

Nulle pratique spectrale là-dessous. Un passage secret, tout simplement ! Il a disparu à l'intérieur. Vous vous élancez et repérez juste à temps le panneau qui se referme. Vous le retenez du bout du pied in extremis.

Si ce n'est déjà fait, inscrivez les mot-codes "INDPLA" et "MAQEPL" dans votre Journal d'Enquête et soulignez INDPLA.

Allez-vous maintenant :

Poursuivre le fantôme dans le passage, au **363** ?

Caler le battant avec la lance de l'armure et descendre chercher du renfort, au **756** ?

- Vous voulez dire... ce serait le fugitif ? Celui qui s'est évadé ?

- Celui-là même !

Vous montrez à Sibert la photo du borgne que vous avez faite avec votre portable. Effectivement, l'adjudant-chef confirme : c'est bien l'homme que traquent toutes les polices de la région. Il est formel, il se rappelle parfaitement les avis de recherche.

- Il serait caché dans ses murs depuis tout ce temps ? demande Toucheboeuf. Pour quelle raison ne s'est-il pas enfui loin d'ici ? Et comment a-t-il pu approcher d'Alfred de Rochedieu ? Si le baron se méfiait et redoutait une attaque, jamais il n'aurait permis ça à un étranger.

- Peu importe, tranche son supérieur, autant aller débusquer tout de suite ce gibier de potence !

Au moyen du pin's, vous ouvrez le premier passage venu. Vous entrez en force et menez une battue dans les souterrains. Mais l'expédition tourne court : il n'y a plus aucun habitant ici ; l'oiseau s'est envolé.

En explorant les niveaux inférieurs, vous trouvez une grande salle vide, au centre de laquelle un autel a été aménagé. Il est couvert de sang à peine sec. Les traces datent de la nuit. Que s'est-il passé exactement ici ? Une odeur d'encens se mêle à une pestilence de mauvais augure. Sibert dit qu'il va faire venir la police scientifique de la ville. En attendant, mieux vaut ne toucher à rien. D'autant plus que Julie n'est pas dans les parages, ni personne d'ailleurs. Vous devez vous y résoudre : votre fantôme s'est évanoui dans la nature.

De retour à la surface, les gendarmes vous laissent et partent en chasse : maintenant qu'il n'a plus une cave secrète où se tapir, le fugitif ne devrait pas aller loin. D'autant plus que des borgnes, ce n'est pas ce qui court les chemins. Ils vont lancer le plan Épervier. Vous ne pouvez plus rien faire à votre niveau.

Dori vous fait part de sa déception : l'assassin de son mari n'a pas été arrêté et sa belle-fille a disparu. Tout le monde s'en va, Faure et Zalème les premiers. Barneron ne voudrait pas trop tarder non plus, mais Cassandra tient à un petit aparté avec vous avant. Elle vous prend les mains :

- Je suis certaine que vous avez fait de votre mieux, Nils.

Rendez-vous au 13.

Les passages secrets sont peut-être la clef pour retrouver Jacqueline. Encore faut-il que vous les découvriez.

Si vous les cherchez et avez le mot-code MAQEPL, rendez-vous au 739.

À défaut, le mot MAZADE souligné, rendez-vous au 242.

À défaut, si vous disposez des plans du manoir, rendez-vous au 232.

À défaut, du mot MAZADE non souligné, rendez-vous au 719.

À défaut, rendez-vous au 729.

Si vous ne cherchez pas les passages secrets mais préférez sillonner les couloirs, rendez-vous au 673.

Vous gagnez le jardin par la porte de service. Dehors, il pleut à verse. Trop pour espérer voir quoi que ce soit par une nuit aussi noire, surtout sans une puissante lumière. Il est impossible de distinguer quelqu'un à plus de cinq mètres, sauf quand un éclair illumine le décor désolé. Difficile aussi, sous ces trombes d'eau, de chercher des empreintes dans la terre détrempeée.

En plus, vous êtes sorti sans imperméable. Vos vêtements sont déjà imbibés d'eau, vous risquez de tomber malade.

Si vous avez le mot-code SESASA, mais pas le mot POPACO, rendez-vous au 293.

Si vous avez le mot ECADCH, mais pas le mot POPACO, rendez-vous aussi au 293.

Sinon, si Barneron et Faure ont faussé compagnie à tout le monde cet après-midi, rendez-vous au 81.

S'ils sont restés au salon, rendez-vous au 619.

Ce matin-là, après une mauvaise nuit pendant laquelle le sommeil l'a fuie, elle a préparé sa valise, dans la ferme intention de quitter les lieux au plus vite. Puis son mari et elle sont descendus déjeuner, à la salle à manger. Elle n'avait pas vu le baron depuis la veille. Quand Dori est arrivée, "vêtue de façon si peu convenable", et leur a dit qu'il travaillait dans son bureau, Marthe s'est levée afin d'aller lui annoncer son départ. Faure l'a alors accompagnée. Elle a été très surprise de la promptitude avec laquelle le chirurgien a bondi à sa suite, pour très vite la distancer.

- Il courait littéralement, comme si m'attendre n'aurait pas été de la plus élémentaire politesse...

- Comment ça s'est passé, quand vous êtes arrivée ?

- Le Dr Faure était en train de cogner à la porte. Le baron ne répondait pas, le cabinet était verrouillé de l'intérieur. La servante qui passait par là nous a certifié que son maître se trouvait dans la pièce. Le docteur lui a alors demandé d'aller tous vous chercher.

Si c'était votre 2^{ème} question, rendez-vous au 604.

Sinon, vous pouvez encore lui demander : si son mari et elle ont déjà reçu des lettres de menaces ? (rendez-vous au 83)

Pourquoi elle pense que Jacqueline est coupable ? (rendez-vous au 460)

94

Vous pouvez poser au majordome une question que vous ne lui avez pas encore posée. Lui demandez-vous :
Comment était le baron le matin de sa mort ? (rendez-vous au 579)

Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au 390)

S'il a vérifié l'électricité, après la coupure de vendredi soir ? (rendez-vous au 30)

Si vous avez le mot-code INDPLA, comment le fantôme peut disparaître ? (rendez-vous au 143)

Si vous lui avez déjà posé toutes ces questions, rendez-vous au 213.

95

Vous dites que la gendarmerie a analysé l'arme du crime : il n'y avait pas d'empreintes digitales dessus. L'assassin devait porter des gants.

- Des gants ? s'étonne vivement Marthe. Quelle sorte de gants ?

S'ensuit un blanc où tous demeurent suspendus à vos lèvres. Vous pesez vos mots :

- Des gants ordinaires, a priori. Des gants propres, en tous cas, puisqu'ils n'ont laissé aucune trace.

- C'est étrange, fait Dori. J'ai demandé à Louise de faire un tri sommaire dans les affaires de mon Alfred, afin de choisir sa tenue mortuaire. Elle m'a justement signalé que ses gants en cuir manquaient. Ils... ils ont disparu.

La baronne a dit cela avec une certaine ingénuité, comme si elle ne mesurait pas la gravité de la chose.

- L'assassin a été prévoyant, déduisez-vous. Il s'est servi de gants qui ne l'incrimineraient pas et les a emportés avec lui. Il a dû les détruire depuis longtemps.

- Vous... vous pensez que c'est l'un d'entre nous ? demande Julie.

- Julie, voyons ! la gronde sa belle-mère.

- La piste d'un intrus de l'extérieur n'est pas écartée, dites-vous diplomatiquement.

Soulignez votre mot PAAGEN. Si vous avez le mot INDPLA souligné, rendez-vous au 239. Sinon, au 786.

96

Vous tombez sur Julie près de l'escalier central. Elle vient de sortir son chien et s'apprête à monter se coucher. Remontée contre sa belle-mère, elle préfère ne pas la recroiser ce soir, de crainte d'exploser.

Si vous avez le mot-code SACOJU, rendez-vous au 491.

À défaut, si vous possédez 8 échantillons d'écriture, rendez-vous au 224.

Si ce n'est pas le cas, mais si vous détenez le mot JUDAAR, rendez-vous au 214.

Si vous ne l'avez pas, mais avez déjà interrogé Julie cet après-midi, rendez-vous au 615.

Sinon, rendez-vous au 703.

97

Barneron en a marre des parlottes ; il préfère l'action aux paroles. Il arrête là la discussion.

Lequel de ces mot-codes avez-vous ?

SAMMAT ? (rendez-vous au 779)

SAPPEM souligné ? (rendez-vous au 672)

SAPPEM non souligné ? (rendez-vous au 574)

DIMMAT ? (rendez-vous au 616)

DIMPEM souligné ? (rendez-vous au 564)

DIMPEM non souligné ? (rendez-vous au 40)

98

- Mais... le fantôme va venir nous tuer dans notre sommeil... ! se plaint Zalème. Par les passages secrets !

Vous le rassurez en expliquant avoir identifié tous les passages qui mènent aux chambres.

- Il suffit de les bloquer avec des chaises ou des meubles lourds.

- Excellente idée ! approuve Cassandra.

Comme vous décrivez à chacun par où l'on peut déboucher dans leurs chambres, Julie s'étonne qu'il n'y ait aucun passage qui donne sur la sienne.

- C'est étrange, en effet, opine le Dr Faure. Votre chambre, Mademoiselle, c'était la mienne quand j'étais enfant.

Rendez-vous au 519.

99

Alors qu'elle gagnait sa chambre, profitant que son mari n'est pas sur son dos, vous invitez Jacqueline dans une pièce à part du rez-de-chaussée, une sorte de boudoir qui fera parfaitement l'affaire.

- C'est pour un interrogatoire ? s'inquiète-t-elle.

- Pas du tout ! Je voudrais avoir votre point de vue sur cette affaire, et je n'ai pas envie que les autres entendent. C'est pour vous protéger.

Soulagée, elle se laisse entraîner et s'assied dans un vieux fauteuil. Vous la sentez à bout de nerfs. Vous lui prenez la main et la rassurez. Elle dit avoir très mal dormi, à cause de la "sinistre scène" d'hier. Et, au réveil aujourd'hui, c'était un cauchemar qui l'attendait.

- Pourquoi ce qu'il s'est passé hier soir vous a-t-il fait autant d'effet ? Vous n'aviez pas peur que le fantôme vienne pour vous, tout de même ?

- Oh, ne dites pas des choses pareilles !

- Vous saviez bien que vous n'aviez rien à voir avec cette disparition d'adolescente, n'est-ce pas ?

- Oui... Mais qu'y a-t-il de rationnel dans l'accusation d'un fou ?

- Vous n'êtes pas descendue déjeuner ce matin, il me semble ?

- Oui, je suis restée au lit. J'avais pris un Halcion pour dormir. Je somnolais, quand j'ai entendu des éclats de voix au rez-de-chaussée. Je me suis levée voir. C'était vous tous qui vous rendiez au cabinet du baron.

Vers quel sujet orienter maintenant la discussion ?

Son mari lui a-t-il déjà proposé de venir vivre ici, au manoir ? (rendez-vous au **342**)

Qui a commis le crime, d'après elle ? (rendez-vous au **595**)

100 (illustration)

À l'intérieur du plat, au milieu du persil, trône... une tête coupée ! Ce visage blafard, cadavérique, vous le reconnaissez : c'est le baron de Rochedieu ! On a tranché sa tête et on l'a déposée sur un simple plateau-repas !

- Mon Dieu non !! s'écrie Dori. Alfreeeeeeeed !!

Elle s'effondre à genoux. Les autres convives, eux, demeurent tétanisés. À l'exception de Cassandra, qui tire la manche de son mari afin de savoir ce qu'il se passe. Mais le colosse n'ose pas répondre, blanc comme un linge. Vous-même n'en revenez pas : le baron vous avait dit que sa vie était menacée, mais jamais vous n'auriez imaginé qu'il serait déjà trop tard... et de cette façon !

Soudain, l'expression du visage du mort se modifie ! Ses traits se tendent et il se met à... tirer la langue ! La vieille Marthe tombe dans les pommes. La baronne se redresse et s'emporte :

- Alfred ! Sors de sous cette table tout de suite ! Encore une de tes blagues idiotes ! T'as failli faire avoir une crise cardiaque à Mme Zalème !

La tête coupée part dans un ricanement qui n'a rien d'outre-tombe.

Bien sûr, l'attitude du majordome ne cadrerait pas : il n'avait pas sourcillé. Le flegme britannique, c'est une chose, mais à ce point... ! Et le chariot qu'il avait fait rouler paraissait bien lourd pour le transport d'un simple plat sous cloche. Le baron sort de sous le chariot en rigolant, et se défait du faux plat *farces et attrapes* pliable qui entourait sa tête. Sous la nappe percée d'un trou, le reste de son corps porte un élégant smoking.

- Avouez qu'elle était pas mal, celle-là, non ? lance-t-il à la cantonade.

Vous aviez entendu dire que votre client aimait le morbide ; vous êtes servi ! Son absence était bien calculée : il était

occupé à préparer son tour.

Il salue alors ses invités. Personne ne proteste, tout le monde est encore sous le choc. Seul Faure ne cache pas sa colère.

- Allez, mon cher, vous avez habité là, comme nous tous, lui rétorque le baron, vous savez que cette baraque est parfaite pour créer une ambiance d'Halloween. C'est dans une semaine.

Il se tourne vers vous :

- Ah, Montlharront ! Vous êtes là ! Pas trop de flotte sur la route ?

- Oh que si !

- Venez avec moi dans mon bureau, faut qu'on parle affaires avant souper.

C'est alors que Julie fait son apparition avec son chien.

Si vous avez le mot-code JUDAAR souligné, rendez-vous au **397**.

Si vous avez ce mot, mais non souligné, rendez-vous au **518**.

Si vous ne disposez pas de ce mot, rendez-vous au **247**.

101

- Bon, comme vous voulez. Moi, je coince la porte pour que les gendarmes puissent entrer, et je prévient Arsène.

Vous redescendez dans les souterrains, jusqu'à la salle des écrans et empruntez le boyau par lequel le bûcheron a poursuivi le fantôme.

Rendez-vous au **550**.

102

Vous la repoussez, d'un geste brusque lui attrapez le poignet, celui qui tient le poignard, et le lui tordez. Surprise, presque choquée, elle lâche son arme, dont vous vous emparez immédiatement. Vous voici du bon côté de la lame.

- Vous osez vous refuser à moi, Nils ?! écume-t-elle. Moi qui peux vous donner la vie éternelle !

- Rendez-vous et avouez tout ! la menacez-vous.

Elle passe de la rage au rire. Un petit rire très déplaisant.

- Voyons, Nils ! C'est moi qui ai votre flingue...

Vous tâchez votre holster : votre pistolet n'y est plus (rayez-le de votre Journal d'Enquête). Il se trouve maintenant dans sa main à elle. Elle vous l'a subtilisé. Et elle le pointe sur vous !

- Staffan m'a demandé de vous tuer. Je voulais plutôt faire de vous l'un des nôtres...

Acceptez-vous de vous prêter à son jeu macabre ? (lâchez le poignard et laissez-la vous allonger sur le lit au **69**)

Ou fuyez-vous en vitesse ? (au **9**)



100 : "À l'intérieur du plat, au milieu du persil, trône... une tête coupée !"

Ni une ni deux, vous êtes déjà à votre porte à enlever le verrou. Vous l'ouvrez à la volée et sortez avec fougue de votre chambre. Cependant, quand vous avez bondi de la chauffeuse, le plancher a craqué sous vos pieds. Alertée, la personne dans le couloir a vidé les lieux, à en juger par les bruits de pas s'éloignant à toute vitesse, que vous n'avez pu qu'entendre.

Vous vous élancez dans le couloir, jusqu'à l'escalier descendant au vestibule, sans malheureusement ne serait-ce qu'apercevoir le fuyard. Qui cela pouvait-il être ? Pas quelqu'un de très net : si cela avait été un invité, pourquoi s'enfuir, alors ? Le fantôme rôderait-il dans les couloirs ? Avez-vous un meurtrier potentiel entre ces murs ?

Seul dans le noir, dans une maison qui vous est inconnue, vous n'avez pas l'avantage. Vous revenez à votre chambre. Faure et Zalème, tous deux en pyjama, se tiennent sur le seuil des leurs :

- Qu'y a-t-il, Montlharront ? s'enquiert le docteur avec humeur.

- J'ai entendu quelqu'un dans le couloir. J'ai préféré jeter un œil, au cas où ce serait notre fantôme. Mais il s'est sauvé, je n'ai pas eu le temps de le voir.

- Vous étiez tout habillé ? remarque Zalème.

- Je... n'arrivais pas à dormir après l'apparition spectrale de tout à l'heure.

Chacun s'enferme pour le reste de la nuit. A priori, si Faure et Zalème étaient dans leurs chambres, ce n'étaient pas eux que vous avez coursés. À moins que le fuyard ne soit rapidement rentré dans une pièce après le détour du couloir...

Plus rien d'autre ne vient troubler la quiétude nocturne. Vers les 7h, vous entendez les autres invités qui sortent de leurs quartiers.

Si vous les imitez, après une toilette rapide, rendez-vous au **257**.

Si vous prenez le temps de bien vous apprêter, rendez-vous au **777**.

104

De retour en bas, vous faites un topo à Arsène, que vous n'avez jamais vu si troublé. Il avait remarqué ce pin's sur les vestons du baron. Il pensait que c'était un signe distinctif entre anciens d'une même école prestigieuse. À votre question, il dit n'en avoir jamais vu de semblable sur quelqu'un d'autre.

Le borgne n'a toujours pas montré le bout de son nez. Vous débouchez dans la salle de contrôle des caméras. Dissimulé des regards derrière un renforcement, un corridor en part. Il est plongé dans l'obscurité.

- Notre homme est dans cette direction, je le sens ! confiez-vous au majordome.

- C'est probable, Monsieur.

Vous rallumez vos lampes-torches et avancez prudemment, au milieu des toiles d'araignées. Au bout de quelques mètres, soudain, le sol se dérobe sous vos pieds !

Un piège !

Happé dans un tourbillon de ténèbres, vous entendez un cri d'Arsène, sans comprendre s'il tombe avec vous ou essaie de vous rattraper.

L'atterrissage est brutal.

Vous perdez connaissance.

Rendez-vous au **450**.

105

Elle ignore complètement qui pourrait être ce revenant. "Rien ne tient debout !" juge-t-elle. Au début, elle pensait que c'était un autre canular de son père, c'était bien son genre. Mais plus maintenant, compte tenu des derniers événements.

Vous pouvez poser à Julie une question que vous ne lui avez pas encore posée :

Qui hérite du baron, Dori ou elle ? (rendez-vous au **373**)

Quand a-t-elle vu son père en vie pour la dernière fois ? (rendez-vous au **413**)

Si vous lui avez déjà posé toutes ces questions, ou si vous préférez arrêter là, rendez-vous au **345**.

106

- Zut, soupire Julie, dépitée. J'étais sûre que ça allait s'ouvrir...!

- Pourtant, ce déclic, il sonnait comme un mécanisme... Faut-il effectuer une autre manœuvre ?

Vous testez plein d'idées différentes, même saugrenues, sans réussite.

- Il me faudrait les plans du manoir, vous découragez-vous.

- Je vais chez le notaire avec Dori cet après-m', vous exhorte Julie. Venez avec nous !

Rendez-vous au **647**.

107

Courant à travers la pluie, qui redouble au fur et à mesure que vous vous rapprochez du manoir, vous vous guidez à la lumière que laisse derrière elle la lampe de Sibert. Il n'a pas pris trop d'avance sur vous. Il ne vous entendra pas, avec l'orage. Il pénètre dans l'enceinte de la propriété. Vous sentez que vous touchez au but dans cette enquête.

Si vous avez le mot-code SESASA, rendez-vous au **293**.

À défaut, si vous avez le mot POPACO, rendez-vous au **469**.

Si vous ne possédez pas ce mot, rendez-vous au **293**.

Vous tenez bon, tout en criant, que l'on vienne à votre secours. Déjà entend-on des bruits de pas qui accourent. Vanessa a un sourire fâché :

- Si ce n'est cette fois, je vous aurai bientôt, je vous le garantis !

Et elle rompt l'assaut et s'enfuit. Sonné et affaibli par votre blessure, vous ne pouvez lui donner la chasse.

Couchant au rez-de-chaussée, Arsène et Louise apparaissent les premiers. Ils vous relèvent, et la servante plaque un mouchoir propre sur votre plaie. Dori, Barneron et Faure ne tardent pas à vous rejoindre, alertés par vos cris.

Vous leur racontez ce qu'il vient de vous arriver : vous avez entendu quelqu'un descendre, vous êtes allé voir, c'était Mme Faure habillée de façon outrancière, qui se prenait pour un vampire et qui vous a mordu, avant de vous attaquer au poignard !

Tout le monde se tourne alors vers le docteur, pris de court. Dans un premier temps, il repousse vos accusations envers sa femme.

- Où est-elle passée ? demande Barneron. On verra tout de suite si Jacket délire ou pas.

- On pourra même comparer l'empreinte dentaire..., ironisez-vous.

- Elle... elle doit être encore au lit...

- Y était-elle quand vous êtes descendu ? insistez-vous.

Si dur et sûr de lui d'habitude, Faure finit par complètement craquer et se décomposer devant vous. Il se met à table : sa femme a des soucis de santé mentale, elle souffre de schizophrénie.

- Et c'est maintenant que vous le dites ! s'emporte Barneron, énervé comme vous ne l'avez encore jamais vu. Et ce serait pas elle qui aurait dessoudé Rochedieu, des fois ?

- Non, c'est impossible ! Je refuse de le croire !

- Je n'en suis pas passé loin, pour ma part, dites-vous.

- Mme Faure n'a pas pu tuer le baron : elle était encore dans sa chambre au moment du crime, tempère Cassandra.

Vous vous retournez tous vers elle : réveillée par le bruit, elle est descendue en nuisette et vous a rejoints, silencieuse comme un chat.

- J'avais senti l'énergie que Jacqueline avait au plus profond d'elle, continue-t-elle, mais je ne savais pas alors pourquoi elle la contenait...

Barneron lui demande de remonter tout de suite ; il ne veut pas qu'elle "reste ainsi exposée au danger". Ou bien que d'autres hommes ne voient son épouse dans une tenue aussi sexy ?

Avec les autres membres de la gent masculine, vous lancez des recherches dans toute la maison. Faure dit que sa femme

a quitté leur chambre en renversant le contenu de sa valise par terre. Elle n'a rien pris avec elle, pas même son téléphone. Très vite, Arsène vous appelle : il a trouvé une fenêtre ouverte au bout du couloir qui dessert les salons. Dehors, Barneron et vous relevez des traces de hauts talons dans la terre. Armés de parapluies, le bûcheron et le docteur partent à la recherche de Jacqueline dans le parc, tandis que vous vous faites soigner par Louise et Dori.

- Alors c'est la femme de Fabrice qui a tué mon mari ? demande cette dernière.

- Quand je lui ai posé la question, elle m'a dit que non.

- Et vous pensez vraiment que je vais croire une folledingue ? Regardez cette morsure qu'elle vous a faite ! Elle y est allée à belles dents !

Barneron et Faure rentrent bredouilles. Dans la nuit, sous les trombes d'eau déversées par l'orage, la tâche n'était pas aisée. Vous vous y attellerez demain, le jour aidant. Après ces émotions, vous avez besoin de repos. Tout le monde va se barricader dans sa chambre, sauf Faure qui veut poursuivre les recherches. Vous faites un somme réparateur jusqu'au matin.

Si vous possédez des échantillons d'écriture, rendez-vous au **725**.

À défaut, si vous avez l'un ou l'autre des mots-codes SASOCO ou SACOJU, et si ce mot est souligné, rendez-vous au **318**.

Sinon, rendez-vous au **447**.

109

La démente a cessé de cogner contre le mur, mais vous n'avez entendu aucun bruit suggérant qu'elle est partie, ou que quelqu'un est venu à votre secours.

C'est le silence complet.

Par précaution, vous patientez encore. Dans cet étroit boyau, il va être difficile de dormir. Pourtant, vous tombez d'épuisement après cette course effrénée, après tous ces événements, aussi. Prostré par terre, vous posez votre front contre vos genoux. Vous allez sombrer dans la somnolence quand des bruits de pas inattendus vous éveillent en sursaut. Malheureusement, c'est juste le temps de voir une massue s'abattre sur votre crâne.

Rendez-vous au **450**.

110

Lorsque le fantôme a tourné au détour du couloir, vous faites jouer les poignées de porte. La chambre de Faure est vide. Normal, il effectue une ronde. La chambre de Cassandra est verrouillée. La clef se trouve dans la serrure, constatez-vous : la médium doit être à l'intérieur, soigneusement enfermée.

Si vous avez le mot-code MAZADE, rendez-vous au **452**.
Sinon, au **635**.

111

Le chirurgien en a marre de vos questions et coupe court à l'entretien. Vous le laissez.

De quel mot-code disposez-vous ?

SAMMAT ? (rendez-vous alors au **779**)

SAPPEM souligné ? (rendez-vous au **672**)

SAPPEM non souligné ? (rendez-vous au **574**)

DIMMAT ? (rendez-vous au **616**)

DIMPEM souligné ? (rendez-vous au **564**)

DIMPEM non souligné ? (rendez-vous au **40**)

112

Vous vous rencognez dans votre chauffeuse et patientez, les yeux fermés, sur vos gardes. Dans la nuit, très tard, alors que vous somnolez un peu, un bruit vous tire de votre rêverie. Quelqu'un s'est levé, de l'une des chambres de votre couloir, est sorti et a fait craquer le plancher.

Si vous sortez voir, rendez-vous au **222**.

Si vous demeurez dans votre chambre, aux aguets, à attendre le retour de la personne, rendez-vous au **686**.

113

- Je ne l'ai pas vu, lors de son *apparition*, j'étais absent, rappelle-t-il. Mais maintenant, il est clair qu'il s'agissait de ce borgne que vous avez vu !

Comme il est catégorique, vous déviez du sujet :

- Vous saviez ce que contenait la vidéo du baron, celle qu'il vous avait demandé de diffuser à sa mort ?

- Monsieur n'avait pas jugé bon de m'en informer, répond-il d'un ton froissé, le ton froissé du serviteur fidèle, même dans les décisions qu'il n'approuve pas. Je... je pensais que la vidéo contenait les dernières volontés de Monsieur, ou quelque chose dans ce genre. Je ne me doutais de rien.

Rendez-vous au **84**.

114

Oui, il a bien dormi, répond-il, quelque peu étonné par la question. Quel rapport avec votre enquête ?

- C'est une manière de savoir ce que j'ai fait ce matin ? Rien de bien extraordinaire, à dire vrai. Quand je me suis levé, je suis descendu. J'ai entendu des éclats de voix vers le bureau

du baron, alors j'y suis allé, c'est tout.

- Vous dormez toujours aussi tard ? Ce n'est pas l'habitude des bûcherons.

- Oui, je sais... Mais j'y peux rien. Cassy dit que même un tremblement de terre ne me réveillerait pas. Faut dire aussi qu'elle a l'ouïe plus fine que moi...

Si c'était la 2^{ème} question que vous lui posiez, rendez-vous au **97**.

Sinon, lui demandez-vous encore : s'il regrette d'avoir vendu la maison au baron ? (rendez-vous au **793**)

Qui a pu commettre le crime ? (rendez-vous au **583**)

115

Vous raccrochez à la va-vite. Dori insiste pour y aller maintenant, elle ne veut plus faire le pied de grue. L'atmosphère est délétère entre Julie et elle. Vous obéissez, désireux de ne pas envenimer la situation. En espérant qu'Amy ne vous fera pas une scène.

À cause de la pluie qui redouble, la route devient de plus en plus impraticable. Malgré l'état d'énerverment dans lequel elle doit se trouver, Dori a abandonné sa conduite sportive pour un temps ; ce serait trop dangereux, au milieu des flaques et des ornières. Une partie non négligeable de la chaussée commence à être complètement inondée.

Sitôt le pont franchi, vous avez l'impression de vous trouver au beau milieu de l'apocalypse. Ce n'est plus un orage mais une véritable tempête qui déverse sa fureur sur la pointe de terre où est bâti le manoir. Au loin, vous voyez des éclairs frapper avec puissance une mer au comble de l'agitation, dont les déferlantes cernent de plus en plus dangereusement le promontoire. Enfin, "vous voyez", c'est un bien grand mot : vous croyez distinguer à travers le rideau de pluie, plutôt.

À peine garés, vous vous hâtez tous trois de vous mettre à l'abri à l'intérieur. Arsène vous accueille avec des serviettes chaudes bienvenues et un cordial que seule Dori accepte. Moins pour se réchauffer que pour avaler l'amère pilule de l'héritage. Le majordome vous indique qu'aucun des invités ou des gendarmes n'est encore arrivé.

En les attendant au grand salon, vous évitez de parler avec la baronne, aussi glaciale que la température extérieure. Plus discrète, Julie ne cache pas sa joie d'avoir aussi la garde de Belzébuth.

Bientôt, un ronronnement de moteur vous apprend que quelqu'un vient d'arriver. Il s'agit des Barneron. Ils entrent vite se sécher : les bourrasques de pluie sont si fortes maintenant que les parapluies ne protègent plus guère. Jean se plaint que la route risque d'être inondée à leur retour. Plus positive, Cassandra se dit heureuse de vous revoir si tôt.

Le Dr Faure ne tarde pas à vous rejoindre. Toujours seul. Il n'a pas eu de nouvelles de sa femme de la journée.

Si vous avez le mot-code MAZADE, rendez-vous au **555**.
Sinon, au **199**.

116

Vos cris de détresse ont été entendus : des pas précipités viennent dans votre direction. Trop tard, vous recevez un coup de couteau dans le flanc, qui vous arrache un terrible cri de souffrance.

- Vous êtes un lâche, Nils !

C'est sur cette sentence pleine de mépris que s'enfuit Vanessa, à en juger par le bruit s'éloignant de ses bottes sur le plancher.

Effacez le mot-code SEVAVZ s'il figure sur votre Journal d'Enquête. Inscrivez-y le mot "TOUPHY" ; s'il s'y trouvait déjà, soulignez-le.

Fabrice Faure le premier, puis Barneron et Arsène arrivent et vous secourent. En voyant votre blessure, ils réveillent une Louise en panique totale, malheureusement. Ils vont quérir alors les dormeurs à l'étage. Pleine de sang-froid, Dori vous soigne immédiatement. Ses remontrances tirent la bonne de son affolement ; celle-ci va chercher des compresses. Par chance, la plaie n'est que superficielle.

C'est Jacqueline qui vous a poignardé, expliquez-vous. Vous l'avez vue, comme l'autre fois transformée.

- Toujours aussi folle, donc ? fait la baronne, dédaigneuse. On n'est pas sortis de l'auberge !

- Dori, enfin ! la reprend Cassandra.

Mais Faure ne répond rien, comme groggy.

- Ce qui est sûr, c'est qu'elle est dangereuse, analyse Barneron. Elle a dû ficher le camp par le jardin. Il ne faudra pas lui ouvrir la porte le reste de la nuit.

Là, Faure grommelle.

- Elle n'a jamais vraiment quitté la maison, en fin de compte ? s'enquiert Julie auprès de vous, quand l'agitation est retombée.

- Elle était habillée autrement, ce soir. Si elle est restée cachée au manoir depuis sa *disparition*, elle avait prévu des vêtements de rechange.

- Ou quelqu'un les lui a amenés, intervient Cassandra.

Silence suspicieux.

- Qu'est-ce que vous insinuez ? s'énerve Faure, à bout de nerfs.

- Oh, j'analyse la situation avec aplomb, moi. Je ne vous accuse pas !

- Elle a pu aussi sortir en chercher quelque part ailleurs, émettez-vous l'hypothèse.

- Est-ce que c'est elle qui a tué Marthe, Mr Jacket ? bredouille Zalème, au bout d'un moment.

- Elle maniait le même type de poignard, en tous cas.

La maîtresse de maison, qui a jugulé l'hémorragie et fini votre pansement, se lève et se dirige vers la fenêtre.

- Ne pas lui ouvrir "le reste de la nuit", disiez-vous, Jean ? se

met-elle à rire en désignant le cadran de l'horloge. C'est le matin !

Effectivement, il est déjà 6h. Derrière les rideaux, il fait encore nuit, et les lourds nuages noirs continuent de déverser une pluie décourageante.

- Les ténèbres ne finiront donc jamais..., murmure Zalème.

- C'est ce que je me dis tous les jours, ironise Cassandra, qui a entendu les paroles du vieil homme, sans doute encore plus distinctement que vous.

Effacez votre mot LUNPEM. Les gendarmes n'ont toujours pas donné signe de vie. Ont-ils pu mettre en place un pont provisoire ? Êtes-vous encore bloqués dans ce manoir de l'enfer ? Jean Barneron se propose d'aller voir.

Si vous détenez le mot VULBOR, rendez-vous au **326**. Sinon, au **146**.

117

Arsène a vu sa jeune maîtresse sortir. Vous trouvez Julie au garage, celui où est garée la Bentley S1 de son père. Belzébuth se tient non loin, prêt à attaquer si nécessaire. En préambule, vous voulez savoir si elle n'est pas trop affectée par tous ces événements.

- Par la mort de mon père, oui. Je m'en remettrai jamais. Par Jacqueline, non, je m'en tamponne complètement.

Elle ne croit pas le Dr Faure si touché que cela par la disparition de sa femme. D'après Julie, il n'a aucun amour pour elle.

- Et la douche de sang ? lui rappelez-vous. Ça va mieux, aujourd'hui ?

- Brr, ça, je préfère pas en parler...!

Elle lève néanmoins sur vous des yeux gênés, attendant votre réaction.

Si vous possédez 8 échantillons d'écriture, rendez-vous au **480**.

Sinon, vous ne pouvez lui poser que des questions que vous ne lui avez pas encore posées. Lui demandez-vous :

Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous alors au **575**)

Qui hérite du baron, Dori ou elle ? (rendez-vous au **144**)

Quand a-t-elle vu son père en vie pour la dernière fois ? (rendez-vous au **493**)

Pense-t-elle que Jacqueline l'a tué ? (rendez-vous au **211**)

118

Amy a effectué les recherches que vous lui aviez demandées au sujet des adolescentes disparues dans la région de Noires Rives. Effectivement, elle en a recensé huit. La plupart ont été classées comme fugues. Il n'a jamais été établi de liens entre les enquêtes, étrangement.

Vous raccrochez.

Si vous avez le mot-code VUVIVA, rendez-vous au **389**.
À défaut, vous pouvez maintenant aller : à la gendarmerie, au **477**,
Au café, au **370**, discuter avec les gens du cru,
Chez le notaire, au **622**.

119

La bonne est en train de remettre en ordre et de faire les chambres désertées par les invités. Très nerveuse, elle sursaute en vous voyant.

Si le mot-code MAZADE est inscrit sur votre Journal d'Enquête, rendez-vous au **181**. Sinon, au **411**.

120

Vous ne disposez que d'un seul indice le concernant : il serait au courant que la petite Fanny, actuellement portée disparue, serait morte. Comment le saurait-il ?

Si vous détenez le mot-code VADERE, rendez-vous au **534**.
Sinon, au **554**.

121

Zalème se dit fatigué par vos questions et prend congé poliment.

Quel mot-code avez-vous ?

- SAMMAT ? (rendez-vous au **779**)
- SAPPEM souligné ? (rendez-vous au **672**)
- SAPPEM non souligné ? (rendez-vous au **574**)
- DIMMAT ? (rendez-vous au **616**)
- DIMPEM souligné ? (rendez-vous au **564**)
- DIMPEM non souligné ? (rendez-vous au **40**)

122

Vous croisez Arsène dans les couloirs et le prenez en aparté. Avec un ton flegmatique qui ne le montre pas, il explique avoir été choqué par la mort brutale de son maître le baron. Il était à son service depuis son emménagement au manoir. Il ajoute même qu'il l'appréciait beaucoup.

- Je ne dis pas cela que par convenance. Mr de Rochedieu m'avait repris, après que j'avais été congédié par Mr et Mme Barneron. Il aurait très bien pu engager quelqu'un de plus jeune. Malgré mon expérience, je ne suis plus le maître-jacques d'antan. (le regard soudain perdu dans le lointain :) C'était un homme que l'on avait envie de servir... (se reprenant :) Mais le devoir passe avant tout.

Et il reprend son air impassible, chassant de son visage ce qui

semblait le début d'une émotion visible dans sa carapace de respectabilité.

Lui demandez-vous :

Comment était le baron ce matin ? (rendez-vous pour cela au **579**)

Qui peut être ce fantôme ? (rendez-vous au **390**)

S'il a vérifié l'électricité, après la coupure d'hier ? (rendez-vous au **30**)

123

En fin de matinée, après vous être changé et avoir fait un brin de toilette dans votre chambre, les autorités vous demandent de descendre au grand salon où a lieu une réunion de crise. Lorsque vous entrez dans la pièce, vous sursautez : il vous a semblé avoir vu un étrange reflet dans le grand miroir au-dessus du buffet bas.

- Il y a un problème, Mr Jacket ? s'enquiert Touchebœuf.

- Non point, non point. Me voici.

Vous découvrez, assis à côté du gendarme et se levant pour vous serrer la main, celui qui vous a convoqué : le commissaire Lenôtre, dépêché en catastrophe de la capitale, avec des renforts de police, pour prendre les choses en main à Noires Rives. Ce quadragénaire propre dans son veston beige donne une impression d'efficacité et de rigueur. Ses hommes ont pris place dans tout le manoir et aux quatre coins de la propriété. Les habitués du café du village auront de quoi raconter, aujourd'hui !

Dans les canapés et fauteuils du salon sont assis Julie et les convives. Arsène, lui, se tient debout derrière sa jeune maîtresse ; il a retrouvé son air guindé et digne. L'héritière Rochedieu s'est rhabillée ; elle porte un pull-over col roulé et un jean déchiré. Elle ne veut plus quitter Belzébuth, qu'elle tient (ou retient) dans ses bras, à ses pieds. Peu tranquille en présence de tous ces inconnus, le chien grogne, elle peine à le calmer. Mais, maintenant que Dori n'est plus là, "plus question de l'enfermer dehors". Devant tant de détermination, Touchebœuf a consenti à ce qu'elle assiste aux débats.

À part Dori, qui a feint de fuir avant de revenir au manoir, qu'étaient devenus les autres qui s'étaient sauvés en courant dans la nuit, sous la pluie ? Touchebœuf les a retrouvés dans la matinée, en différents endroits de la forêt, tous trempés, perdus et hagards. Le Dr Teston, le médecin du village, souhaitait qu'ils fussent conduits à l'hôpital voisin pour examens, mais Lenôtre, compte tenu de la gravité des faits, tenait à une réunion où il confronterait leurs témoignages avant de les libérer.

La nuit a été longue, les traits sont tirés, les récits concordent sur un point : sans lumière, ils se sont tous perdus de vue dans l'orage. Personne ne peut jurer de la présence d'un autre à ses côtés. Pas même les Barneron qui se sont lâché la main et ont été séparés dans la tempête.

Devant cette assemblée, Lenôtre dresse le bilan de l'opération de police. Tous les membres de la secte présents cette nuit au manoir ont été appréhendés ou tués, sauf un. Personne au salon ne cache son effroi en apprenant l'identité des coupables : Dori de Rochedieu leur hôtesse, des gens du village pour certains très jeunes, parmi eux le paysan Élouan, et bien sûr l'adjudant-chef Sibert, le propre supérieur de Touchebœuf.

Depuis des années, Sibert se chargeait de tous les cas de disparitions d'adolescentes dans le secteur. Les parents angoissés pouvaient toujours attendre des nouvelles ! Le directeur du journal local compte aussi au nombre des satanistes ; voilà pourquoi les affaires comme celle de Fanny ne trouvaient que peu d'écho dans la presse et tombaient dans l'oubli. La secte diabolique a pu régulièrement sacrifier des jeunes vierges sans être inquiétée. L'opération de police n'est pas un complet succès : le Grand Prêtre Noir a réussi à s'enfuir, impossible de retrouver sa trace. Personne ne gardait le pont provisoire. À moins qu'il s'agisse de quelqu'un présent dans la pièce, vous dites-vous.

Aucun borgne ne figure parmi les interpellés ou les cadavres.

C'est Sibert qui a supervisé hier, toute la journée, l'installation de cette passerelle métallique, afin de rétablir l'accès à la propriété des Rochedieu. Jamais Touchebœuf n'aurait imaginé que ceux qui œuvraient à ce chantier étaient des adorateurs du Diable.

Le cadavre de la petite Fanny a été retrouvé dans les catacombes. Les preuves sont accablantes.

Cependant, sur le conseil de l'un d'eux avocat, tous les prévenus accusent Jacqueline Faure de l'ensemble des meurtres qui leur sont formellement imputés. Ils disent que c'est elle qui les a endoctrinés et poussés à mal agir, qu'ils regrettent. Le Grand Prêtre ? Il n'a jamais existé. Vous savez que cette ligne de défense est maligne : ils couvrent leur maître et se couvrent aussi, car une schizophrène ne sera pas reconnue responsable de ses actes.

Avant cette réunion, Touchebœuf a réussi à faire parler un jeune de Noires Rives récemment entré dans la secte. Il le connaît depuis qu'il est petit, il a su trouver les arguments pour le convaincre de collaborer et d'éviter la peine maximale. Le garçon, impressionnable dans un sens comme dans l'autre, a avoué ce qu'il savait : ce sont bien eux qui ont envoyé les lettres de menace à Alfred de Rochedieu, eux qui ont enlevé Fanny Roussin et les autres filles avant elle, eux qui les ont violées et assassinées lors de leurs rites profanes. Eux aussi qui ont poignardé puis pendu Louise Reig la bonne ; son corps n'a été décroché que ce matin après étude de la scène de crime. C'est le Grand Prêtre en personne qui se serait chargé de faire taire à jamais le baron et Marthe Zalème.

Il ignore l'identité, et même le visage de leur gourou, à l'instar de la plupart des autres adeptes. D'après lui, seuls Dori, Sibert et Vanessa Van der Ziel la connaissaient. L'adjudant-chef, pris de folie meurtrière, a été tué dans

l'assaut. La baronne est à l'hôpital ; elle refuse de dire quoi que ce soit. Quant à Jacqueline, elle a tout oublié ; elle sera transférée prochainement en établissement psychiatrique.

Vous avez tenté de lui parler, juste après sa *métamorphose*. Elle était terrifiée à l'idée que "la vampiressa la possède de nouveau". Elle ne savait pas qui était le prêtre noir : "Vanessa ne lui disait jamais rien". C'était son mari, les fois où il avait assisté à une apparition de Mlle Van der Ziel, qui lui rapportait ses propos. Le docteur dit que le seul nom qu'elle a jamais mentionné était celui d'un certain "Staffan". Ce qui ne vous avance guère. Vous vous demandez quand les époux Faure pourront un jour se reparler.

Rendez-vous au **700**.

124

Il s'agit d'une femme d'une grande beauté, soulignée par un khôl diabolique qui met en relief sa peau d'une pâleur extrême, presque blafarde dans le halo de lumière électrique. Ses longs cheveux noirs comme le jais cascaded en boucles soyeuses sur ses épaules nues, et ses yeux noirs vous fixent avec un feu intense. Est-ce un effet de votre imagination, ou ses lèvres très rouges ne viennent-elles pas de laisser voir des canines particulièrement pointues ?

Vous ne l'avez encore jamais vue.

- À qui ai-je l'honneur ? lui demandez-vous, sans perdre des yeux le poignard.

- Je suis la messagère de votre mort, on dirait. Vanessa Van der Ziel, pour vous desservir.

Avec une troublante sensualité, elle approche de vous. Vous reculez d'autant, la main serrée sur la crosse de votre Beretta.

- C'est vous qui avez commis tous ces meurtres ? Celui de Mme Zalème ?

- Quel curieux, ce détective...

Un pas de trop de sa part, vous sortez votre arme de son holster.

- Ne m'obligez pas à y recourir, Mademoiselle.

Elle s'arrête. Une humeur étrange passe sur son visage, lui donnant l'air quelque peu déroutée. Vous avez déjà vu cette expression déconcertée... C'est alors qu'un nouveau frisson d'effroi vous parcourt la colonne vertébrale : vous avez reconnu cette femme.

Elle a détaché ses cheveux châtain et les a teints en noir, laissé ses grosses lunettes pour des lentilles lui noircissant les pupilles, troqué ses tenues vieillottes pour des bottes et une combinaison de cuir moulant très décolletée qui met en valeur ses formes généreuses jusque-là celées, souligné ses traits très féminins avec un maquillage noir qui lui donne maintenant ce teint blafard.

La femme en face de vous n'est autre que Jacqueline Faure.

Comme *transformée*.

Vous êtes face à un cas pour le moins impressionnant de dédoublement de la personnalité. Vous comprenez ce que

disait son toubib de mari au sujet de sa "maladie". Vous tenez peut-être là votre meurtrière.

Soudain, elle s'esquive du halo de lumière !

Notez le mot-code "VADERE" dans votre Journal d'Enquête.

Allez-vous :

Appeler à l'aide ? (rendez-vous au 434)

La chercher avec votre lumière ? (rendez-vous au 782)

Éteindre votre lampe ? (rendez-vous au 695)

125

Vous remarquez l'esquisse d'un sourire ourler les jolies lèvres de Cassandra lorsque vous prenez place à côté d'elle. Dori vous demande si votre enquête a avancé.

- Moins de 24h après le crime, c'est un peu difficile, éludez-vous.

Une fenêtre s'ouvre soudainement. Le champ libre, un vent hurlant et une pluie cinglante s'invitent subitement dans la pièce. Les éléments sont de nouveau déchaînés ce soir. Marthe Zalème a un tressaillement proche du haut-le-cœur. Jacqueline se met à sangloter nerveusement. Échaudé par la réaction de sa femme, Faure se lève et va refermer la croisée avant qu'Arsène n'en ait eu le temps.

- Pff, c'est juste une fenêtre qui était mal fermée. Pas de quoi en faire un foin !

Si vous possédez le mot-code PAAGEN, rendez-vous au 155.

Si c'est plutôt le mot VUVIVA que vous avez, rendez-vous au 189.

Si vous ne détenez aucun de ces deux mots, rendez-vous au 79.

126

Vous soulignez que Zalème n'a d'alibi ni pour le meurtre de Rochedieu, ni pour celui de son épouse. Vous racontez comment Marthe est venue vous voir cette nuit-là, en cachette. Elle ne voulait pas que son mari le sût, elle avait un terrible secret à vous avouer. Quel était-il ? Sans aucun doute la culpabilité de son mari, affirmez-vous. Il l'a fait taire avant.

- Non, je n'ai pas tué Marthe ! pleurniche le retraité.

- Vous allez lui faire faire une attaque, à ce pauvre homme ! le défend Dori.

- Je le vois mal lancer un couteau avec précision...! objecte Jean Barneron.

Le Dr Faure vole lui aussi au secours du vieux professeur. Quand vous avez crié à l'aide, au moment du crime, il s'est réveillé, est sorti de sa chambre en vitesse, de crainte d'un nouveau drame, et a vu Zalème à sa porte, en pyjama lui aussi. L'assassin était déjà parti dans une autre direction. Comme vous allez répliquer quelque chose, Sibert s'impatiente :

- Si j'ai bien compris, elle est morte avant de vous avoir révélé quoi que ce soit. Cela n'avait peut-être rien à voir ! Ce que je veux, c'est des preuves, Jacket ! Avez-vous seulement un mobile ?

Expliquez-vous au 378.

127

Vous tapez à la porte de la vieille dame ; elle s'est calfeutrée dans sa chambre, où elle s'adonne au crochet. Elle vous laisse entrer et vous prie de prendre place dans l'autre chauffeuse de la pièce. Vous aimeriez savoir ce qui l'a convaincue de rester au manoir, finalement. Sa réponse est simple : parce qu'elle pense que tout danger est écarté, maintenant que l'on sait qui est la coupable.

- Mais ce n'est pas vraiment de la faute de cette pauvre enfant, ajoute-t-elle. Elle a surtout besoin de soins.

Vous n'avez pas vu Mme Zalème aussi sereine depuis le début de cette histoire.

Vous ne pouvez pas lui poser une question que vous ne lui auriez déjà posée. Lui demandez-vous :

Ce qu'elle a vu ou entendu hier matin, au moment du meurtre ? (rendez-vous au 93)

Si son mari et elle ont déjà reçu des lettres de menaces ? (rendez-vous au 83)

Pourquoi elle pense que Jacqueline est coupable ? (rendez-vous au 460)

128

Vous parlez à Amy de la piste que vous avez trouvée dans cette sordide affaire : celle des jeunes filles disparues depuis des années dans la région. Elle fera des recherches là-dessus.

Si le mot-code VULBOR figure souligné sur votre Journal d'Enquête, rendez-vous au 745. Sinon, au 115.

129

Marthe a blêmi d'un coup.

- Non, pourquoi aurais-je eu des regrets ? C'était trop grand pour nous, nous aurions dû nous montrer plus raisonnables.

- Vous n'aviez pas d'aide ménagère ?

- Nous n'en trouvions plus, à cause de la mauvaise réputation du manoir. Seul Arsène nous était resté fidèle.

- Votre mari était d'accord pour vendre ?

- Oui, bien sûr.

Vous soupesez longuement votre question suivante :

- Avez-vous déjà reçu des lettres de menaces, comme Alfred de Rochedieu ?

Elle vire à une pâleur si blafarde qu'elle manque de s'évanouir.

- Non, jamais ! assure-t-elle.

Vous voulez insister, mais elle met brusquement fin à l'entretien, invoquant la fatigue.

Lequel de ces mots-codes avez-vous ?

SAMMAT ? (rendez-vous alors au 779)

SAPPEM souligné ? (rendez-vous au 672)

SAPPEM non souligné ? (rendez-vous au 574)

130

- Que ferez-vous, quand cette histoire morbide sera derrière nous ? lui demandez-vous.

- Qu'entendez-vous par "cette histoire" ? Le fait que nous sommes prisonniers au manoir ce soir ?

- Non, je parlais plus généralement de cette affaire de double voire triple meurtre, si on compte la jeune Fanny.

- Oh, je déménagerai, je pense. Je chercherai un nouveau lieu habité par des esprits forts, avec lesquels communiquer. Même si je garderai toujours un lien particulier avec le fantôme du moine.

Dans le salon, les autres ont commencé à se rapprocher, curieux de la conversation que vous partagez et qui a l'air si intéressante.

Si vous avez interrogé 3 personnes cet après-midi, rendez-vous sans attendre au 17.

Sinon, allez-vous :

Faire un tour dans la maison, au 489 ?

Si vous ne l'avez pas déjà fait cet après-midi, interroger Arsène ? (vous le trouverez au 504)

Si vous ne l'avez pas déjà fait cet après-midi, sortez voir Julie, au 377 ?

Rester dans la pièce, au 17 ?

131

Vous vous réveillez ce qui vous semble plusieurs heures plus tard. Si vous avez le mot-code TOUPHY, effacez-le. Si vous l'avez souligné, effacez-en juste le soulignement.

Finalement, elle ne vous a pas tué. Mais, un rapide coup d'œil circulaire vous l'apprend, elle n'a laissé aucun indice. À travers les volets, vous voyez que le jour ne s'est pas encore levé, mais d'après votre montre, il est près des 7h du matin. Peu glorieux d'avoir ainsi succombé aux charmes de la maléfique Vanessa Van der Ziel, vous remettez le dessus de lit en ordre et regagnez votre chambre en catimini. Là, vous prenez une douche et tâchez de vous rendre présentable.

Vers les 8h, la lumière du jour –ou du moins ce que les nuages noirs chagrins veulent bien en laisser poindre– tire les dormeurs du sommeil. L'équipe de ronde –Barneron Faure

et Arsène– assure que la voie est sûre. Vous descendez tous en groupe compact jusqu'à la salle à manger pour déjeuner.

Autour de la table dépourvue de croissants ou même de pain, vous scrutez les visages de chacun. Les trois veilleurs ont les traits tirés et des cernes effrayants après cette nuit blanche. La bonne a l'œil rouge de celle qui ne l'a pas fermé de la nuit. Dori paraît reposée, bien que moins fringante qu'à l'accoutumée. Cassandra a le visage impassible, qui ne trahit aucune émotion. Zalème, lui, a l'air complètement perdu, au bord de perdre la boule.

- Il est kaput, le vieux grincheux, pouffe Julie, en pleine forme, évidemment.

- Quoi ? fait l'intéressé, qui sort soudain de sa léthargie.

- Elle disait : "Le temps est toujours pluvieux", intervenez-vous.

- Ah oui, ça c'est sûr ! J'espère quand même que nous pourrions quitter cet endroit maudit aujourd'hui !

À ces mots, plus personne n'ose rien dire. Les gendarmes n'ont toujours pas donné signe de vie. Ont-ils pu mettre en place un pont provisoire ? Êtes-vous encore bloqués dans ce manoir de l'enfer ? Jean Barneron se propose néanmoins d'aller voir, sitôt qu'il aura englouti ses œufs au bacon.

Après avoir tartiné de beurre ou de confiture (à votre convenance) une maigre tranche de pain de mie, vous demandez aux veilleurs de vous raconter leur nuit de ronde. Elle n'a été ponctuée que d'un seul fait marquant : Faure a cru, à un moment, entendre la voix de sa femme qui l'appelait. Il s'est précipité, sans toutefois la trouver. Les deux autres ne l'ont pas vue ; ils ont juste ouï la voix féminine, qui ne ressemblait pas à celle de Jacqueline.

- N'aviez-vous pas convenu de ne pas vous séparer ? fait remarquer Cassandra.

Silence gêné.

Si vous dites ce qu'il vous est arrivé cette nuit, rendez-vous au 256.

Si vous préférez garder cela pour vous, rendez-vous au 80.

132

- Barneron a enlevé Fanny pour le compte de la secte, il en fait donc partie. Mais il n'a pas été arrêté avec les autres. C'est donc lui le Prêtre Noir. Lors de la séance de spiritisme de vendredi, quand le fantôme l'a menacé, il a vu rouge. Il a alors pensé que c'était le baron qui avait organisé la mise en scène et il l'a fait taire dès le lendemain.

Le bûcheron, outré, veut vous boxer. On le retient.

- Quelle preuve avez-vous qui l'implique dans le rapt de l'adolescente ? veut savoir Lenôtre.

Si vous disposez d'une preuve que Barneron a lui-même kidnappé Fanny, cette preuve doit être accompagnée d'un nombre. Ajoutez ce nombre du numéro de ce paragraphe, et rendez-vous au paragraphe portant le numéro obtenu.

Si le texte ne correspond pas, c'est que vous vous êtes trompé ; rendez-vous alors au **420**.

Si vous n'avez pas de preuve, rendez-vous aussi au **420**.

133

Dori vous conduit au village, Julie et vous, à bord de sa rutilante Bentley Continental bleue. Le trajet se déroule dans un silence de plomb, tant belle-mère et belle-fille n'ont rien à se dire, dans l'appréhension peut-être aussi de ce que va leur annoncer le notaire. Seuls vous accompagnent les crissements de freins intempestifs de la conductrice, les bips du smartphone de la jeune fille, et surtout le battement continu de la pluie sur le pare-brise. Le mauvais temps ne paraît que devoir empirer.

L'étude Saycon & Sétoucome se situe en plein cœur de Noires Rives, dans des bureaux anciens, mais d'un beau cachet. Me Saycon, un vieil homme tout ratatiné aux cheveux blancs d'au moins cent ans à première vue, procède à l'ouverture du testament devant les deux héritières, qui vous ont autorisé à assister à la scène. Et, à l'énoncé des dernières volontés du défunt, le spectacle vaut le détour : le sourire affecté de Dori laisse place à une sidération qui la fait passer par toutes les couleurs, tandis que Julie évolue de la résignation à l'émerveillement. Par le jeu de titres cédés de son vivant et de petits caractères dans le contrat de mariage, Alfred de Rochedieu a légué tous ses biens à sa fille unique.

De votre facétieux client, vous n'en attendiez pas moins que ce nouveau joli tour de passe-passe. Sa deuxième femme, qui croyait avoir signé un contrat en béton armé, ne se retrouve qu'avec l'usufruit du manoir et une petite rente symbolique. Son mari a conclu sa décision par ces mots acerbes : "Je suis certain que Dori, avec ses capacités, trouvera sans peine un travail rémunérateur pour subvenir à ses besoins."

À la sortie de l'étude, l'épouse sans le sou est livide, incapable d'articuler quelque chose. Julie la nargue sans vergogne :

- Tu devrais être contente, Dori, tu gardes le droit d'utiliser le titre de baronne ! Je suis sûre que tu vas te trouver, comme dit papa, un *travail rémunérateur*, autrement dit *un nouveau mari riche*. Je te fais confiance là-dessus !

L'offensée ne répond rien et se dirige vers la voiture comme un zombi. Julie jubile, elle tient sa revanche.

Si vous avez le mot-code INDPLA souligné, mais pas le mot VULBOR, rendez-vous au **399**.

À défaut, si vous avez déjà récupéré votre voiture au garage, rendez-vous au **694**.

Sinon, Dori propose de vous y déposer : rendez-vous au **752** si vous y êtes déjà allé, au **231** dans le cas contraire.

- Oh oui, j'aimais beaucoup Mr de Rochedieu. Il était très gentil, il payait bien et il était commode à satisfaire. Pas comme la patronne...

- Ah oui ?

- Oui, elle est vraiment trop exigeante, et souvent dédaigneuse, à la moindre chose qui ne lui convient pas. Elle ne serait même pas baronne si elle n'avait pas épousé Monsieur...! C'était vraiment une crème, cet homme...! Il s'occupait bien de sa fille, vous savez. Et il passait beaucoup de caprices à sa femme.

- Comme quoi ?

- Comme l'acquisition de ce manoir maudit ! Je viens de la capitale, Monsieur. Sur l'annonce, c'était une place en or. Je n'ai su qu'après que personne dans les environs ne voulait servir là. Je comprends maintenant.

- Vous ne souhaitez plus travailler ici ?

- Financièrement, ce serait compliqué de démissionner, mais je sens que d'autres malheurs peuvent encore se produire... De toutes manières, la patronne va certainement me virer.

Si vous lui avez déjà posé 2 questions, rendez-vous au **271**.

Si c'était votre première, lui demandez-vous maintenant : si elle a vu son maître ce matin ? (rendez-vous alors au **294**)

Si elle saurait qui pouvait être ce fantôme ? (rendez-vous au **77**)

135

Barneron le bûcheron s'inquiète de l'orage, qui semble regagner en violence. La baronne espère, du coup, que son mari ne tardera pas trop à rentrer, qu'il ne connaisse pas la même mésaventure que vous.

- Sois sans craintes, Dori, la tutoie Faure. Si ça se trouve, Alfred est déjà là.

Bizarrement, vous sentez que le chirurgien fait preuve d'une grande prévenance à l'égard de la maîtresse de maison. Plus qu'avec sa femme.

C'est alors que le majordome amène le chariot nappé du repas, avec un plat sous une cloche argentée.

- Voyons Arsène, fait la baronne, Alfred n'est pas encore arrivé, n'est-ce pas un peu...?

Mais le domestique a déjà soulevé la cloche. Presque tous poussent alors des cris de terreur.

Rendez-vous au **100**.

136

Le médecin s'appuie sur votre avis d'expert ès investigations pour emporter la décision. Cassandra hausse les épaules, certaine d'avoir raison. Les laissant, elle, Dori et les autres, vous entamez votre fouille. Sur suggestion de Faure, vous la débutez par les caves. Elles s'avèrent faciles à sonder à trois :

l'un garde l'entrée et les deux autres partent chacun d'une extrémité. Vous n'y découvrez rien, toutefois.

Vous passez ensuite au rez-de-chaussée. Faure s'occupe de l'aile des salons, Arsène de celle des cuisines et des quartiers des domestiques, vous l'aile arrière. Lorsque vous vous rejoignez, c'est pour dire les uns aux autres que vous n'avez trouvé personne dans les pièces visitées.

À l'étage, chacun de vous monte par l'un des trois escaliers : le docteur et vous prenez chacun celui du bout d'une aile, pendant qu'Arsène se poste en haut du palier central, s'assurant que nul ne redescend. Vous fouillez toutes les chambres, même celles qui étaient verrouillées jusqu'à maintenant, grâce aux passe-partout que vous a laissés le majordome. Pas un recoin n'échappe à votre vigilance ; vos lampes-torches en dissipent la moindre parcelle d'obscurité.

À midi, vous êtes toujours bredouilles. Jacqueline n'est pas dans les murs.

- C'est pas possible ! s'emporte Faure. On a dû la louper.

- Madame a pu sortir, avance Arsène.

- Barneron relèvera des traces. Si la pluie ne les brouille pas.

- Ou bien elle se trouve ailleurs dans la maison, concluez-vous.

Vous avez parcouru le manoir dans tous les sens, sans la croiser. La dernière hypothèse que vous avez soulevée impliquerait l'existence de cachettes secrètes.

S'il n'y figure pas déjà, notez le mot-code "INDPLA" dans votre Journal d'Enquête et soulignez-le ; s'il y est déjà inscrit, soulignez-le. Puis rendez-vous au 32.

137

En remontant une large rue depuis le garage, vous avisez d'un œil appréciateur les belles pierres des bâtisses, pour certaines parfaitement conservées ou restaurées. Le baron n'était pas le seul amateur de beautés rustiques à Noires Rives. Ni même le seul plaisantin. Sur la porte de son jardinet, un habitant a placardé une pancarte stipulant avec aplomb : "Attention - chien lunatique". Il devrait bien s'entendre avec Amy.

Parvenu sur la place, qui a servi le matin pour le marché, vous vous garez et grimpez les cinq marches qui mènent à la terrasse du café, installée sur le soubassement de l'édifice. Des poteaux en bois soutiennent un toit de feuillages qui doit être du plus bel effet en été, au soleil, mais qui fait un peu fané sous le ciel gris et humide de l'automne. Les chaises sont d'ailleurs rentrées depuis belle lurette.

Nous sommes dimanche, mais l'établissement paraît ouvert. Vous poussez la porte et pénétrez dans un établissement riche en éclats de rire. La bonne humeur traverse les tablées, pour la majorité concentrées à jouer à la coinche. Elle s'interrompt à votre apparition. Les regards heureux se font méfiants. Comme vous commandez un demi au comptoir, le tenancier vous répond sans un bonjour :

- Nous sommes fermés, aujourd'hui.

- La porte était ouverte, et vous faites le plein, à ce que je vois.

- C'est uniquement pour les gens d'ici.

Vous les sentez tous prêts à se lever et vous chasser.

- Vous êtes un invité du baron, c'est ça ? enchérit le cafetier.

Fernand, le paysan qui vous a secouru avant-hier, a fait passer le mot à tout le village. Vous l'apercevez qui tente de se cacher, au fond de la salle.

- Ce n'est pas tout à fait exact, répondez-vous du tac-au-tac. Je suis en fait un enquêteur à l'échelon national. Je suis venu faire la lumière sur les événements survenus à Noires Rives. Et j'ai besoin de votre concours. Mais d'abord, il fait soif, vous ne trouvez pas ?

Vous finissez par payer une tournée générale, qui a le don de vous attirer la sympathie des habitués et de leur délier la langue. Ils ont su des gendarmes que Fanny, la jeune fille disparue, était peut-être morte, et la rumeur dit maintenant qu'elle aurait vraisemblablement été tuée par le baron de Rochedieu. Ils n'ont jamais aimé ce dernier, il était trop bizarre, trop étrange, même s'il avait épousé en secondes noces une femme du cru. La mère de la fillette caressait encore l'espoir que sa fille fût vivante, mais son père, le "fils Roussin", ne se faisait plus d'illusions depuis quelques temps. Il aurait clamé partout qu'il tuerait l'assassin d'un coup de son fidèle fusil.

Vous interrogez les "vieux du pays" à propos des légendes autour du manoir. D'après ce qu'ils savent, il y a un siècle et demi, un moine appelé Sidoine, en pèlerinage pour Compostelle ou pour ils ne savent plus trop où, se serait arrêté quelques temps à Noires Rives, où il avait de la famille. À cette époque, le manoir était habité par une famille noble de sinistre réputation. Le curé les soupçonnait d'organiser des orgies. Il s'avéra que c'était bien pire : le comte local s'adonnait au satanisme. Un jour que la lubie lui prit, il fit venir Sidoine au manoir, sous prétexte de lui montrer d'anciens trésors de l'art chrétien qu'il possédait. Il avait en fait réuni tous ses amis serviteurs du Diable. Ils tuèrent le moine, en sacrifice à la gloire de Lucifer. Les autorités d'alors confondirent les sectateurs maléfiques, qui furent tous condamnés à mort. Depuis lors, le manoir est considéré comme maudit.

Une autre légende dit que Sidoine ne passait pas à Noires Rives dans le cadre d'un pèlerinage : il fuyait des voleurs, qui le savaient détenir un trésor de l'église. Il aurait voulu le confier à sa famille. L'histoire ne dit pas s'il a eu le temps de le faire, ou si les satanistes l'ont tué avant. Personne n'a jamais trouvé le fameux trésor.

Vous demandez à vos interlocuteurs de vous parler des précédents propriétaires du manoir. Ils vous racontent que le père de Fabrice Faure n'était guère aimé, à l'époque. Un homme colérique et malveillant. Le suicide de son épouse, la mère du docteur, ne fut une surprise pour personne, et ne fit que conforter le village dans son opinion.

- Le p'tit Fabrice a bien fait de partir de Noires Rives ! vous assure-t-on.

Ils l'appellent encore "le pauvre gosse". Ils ont su qu'il s'était marié avec son amie d'enfance, la "belle Jacqueline", qui était courtisée par de nombreux garçons au bal des pompiers.

Les Zalème, eux, n'étaient pas originaires du coin. Ils vivaient à l'écart du village, ils n'ont jamais cherché à s'intégrer. Ils venaient juste faire leurs courses, au marché ou à l'épicerie.

Quant à Jean Barneron, tous connaissent sa famille, très respectée dans la région. Il l'était lui aussi, mais depuis qu'il a épousé une femme considérée comme à moitié sorcière, vos interlocuteurs ne peuvent s'empêcher d'avoir de l'apprehension quand ils le croisent. C'est le "principe de précaution", en quelque sorte.

Arsène Rozenwald, le majordome, est lui aussi de la région à la base, et il réside à Noires Rives depuis longtemps : il servait déjà au manoir du temps du père Faure. Lorsqu'il fut remercié par les Barneron, il continua de vivre au village.

- Un gars réglo, mais un peu pédant, conclut le tenancier.

Louise Reig, la bonne, est nouvelle dans les parages. Ils ne la connaissent pas encore très bien, mais elle leur a fait une bonne impression : avenante et respectueuse.

Comme ils connaissent Jacqueline Faure, vous leur demandez s'ils l'ont vue passer au village aujourd'hui. Mais non, aucun d'entre eux ne l'a aperçue.

Notez le mot-code "VUVIVA" dans votre Journal d'Enquête.

Si y figure le mot PAAGEN, rendez-vous au 23.

À défaut, le mot VADERE, rendez-vous au 526.

Si vous n'avez aucun de ces deux mots, rendez-vous au 778.

138

- Comment était Alfred ? Oh, eh bien, autant que je m'en souviens, il était tout à fait normal ! Pas du tout dans un état dépressif et suicidaire, si c'est cela que vous cherchez à savoir. Elle vous raconte qu'il se levait toujours plus tôt qu'elle. Il filait souvent s'enfermer dans son cabinet de travail, en exigeant expressément de ne pas être dérangé.

- Qui connaissait cette habitude ?

- Tout le monde à la maison. Et toutes les relations d'affaires qu'il invitait ici, également.

- Et les invités actuellement présents ?

- Sans doute aussi... Ou je l'ai peut-être dit au cours d'une conversation. Ce n'est pas le genre de choses dont on mesure la gravité...

- Vous, ce matin-là : vous êtes descendue un peu après tout le monde, est-ce vrai ?

- Oui. Je mets toujours du temps à m'habiller, me pomponner, je l'avoue. La plupart du temps, Louise, qui est aussi ma femme de chambre, est restée avec moi à aider. J'ai bien compris votre habile façon de me demander mon alibi, Nils. Vous avez beaucoup de tact.

Si vous lui avez déjà posé 2 questions, ou si vous lui avez déjà tout demandé, rendez-vous au 209.

Sinon, lui demandez-vous : qui pourrait être l'auteur des menaces ? (rendez-vous au 87)

Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au 613)

Qui hérite du baron ? (rendez-vous au 245)

139

Vous n'entendez plus rien jusqu'au matin et parvenez à prendre quelque repos. Si vous avez le mot-code TOUPHY, effacez-le. Si vous l'avez souligné, effacez-en juste le soulignement.

Au petit matin, la lumière du jour —ou du moins ce que les nuages noirs chagrins veulent bien en laisser poindre— tire les dormeurs du sommeil. L'équipe de ronde —Barneron Faure et Arsène— vous assure que la voie est sûre. Vous descendez tous en groupe compact jusqu'à la salle à manger pour déjeuner.

Autour de la table dépourvue de croissants ou même de pain, vous scrutez les visages de chacun. Les trois veilleurs ont les traits tirés et des cernes effrayants après cette nuit blanche. La bonne a l'œil rouge de celle qui ne l'a pas fermé de la nuit. Dori paraît reposée, bien que moins fringante qu'à l'accoutumée. Cassandra a le visage impassible, qui ne trahit aucune émotion. Zalème, lui, a l'air complètement perdu, au bord de perdre la boule.

- Il est kaput, le vieux grincheux, pouffe Julie, en pleine forme, évidemment.

- Quoi ? fait l'intéressé, qui sort soudain de sa léthargie.

- Elle disait : "Le temps est toujours pluvieux", intervenez-vous.

- Ah oui, ça c'est sûr ! J'espère quand même que nous pourrions quitter cet endroit maudit aujourd'hui !

À ces mots, plus personne n'ose rien dire. Les gendarmes n'ont toujours pas donné signe de vie. Ont-ils pu mettre en place un pont provisoire ? Êtes-vous encore bloqués dans ce manoir de l'enfer ? Jean Barneron se propose néanmoins d'aller voir, sitôt qu'il aura englouti ses œufs au bacon.

Après avoir tartiné de beurre ou de confiture (à votre convenance) une maigre tranche de pain de mie, vous demandez aux veilleurs de vous raconter leur nuit de ronde. Elle n'a été ponctuée que d'un seul fait marquant : Faure a cru, à un moment, entendre la voix de sa femme qui l'appelait. Il s'est précipité, sans toutefois la trouver. Les deux autres ne l'ont pas vue ; ils ont juste ouï la voix féminine, qui ne ressemblait pas à celle de Jacqueline.

- N'aviez-vous pas convenu de ne pas vous séparer ? fait remarquer Cassandra.

Silence gêné.

Vous le brisez en évoquant les bruits de pas que vous avez entendus dans la nuit.

- Ça... ça devait être nous, avance timidement Barneron.

Nous avons beaucoup patrouillé vers les chambres.

- J'ai moi aussi entendu ces bruits de pas, intervient son épouse. Il s'agissait d'une seule personne, qui marchait doucement. Je n'ai pas reconnu ton pas. Peut-être quelqu'un s'est-il levé...?

Dori, Julie, Zalème et Louise certifient être restés dans leurs chambres.

- Il y avait donc *quelqu'un d'autre*. Peut-être Jacqueline... Mais le pas m'a semblé plus... pesant.

Si vous disposez du mot-code VADERE, rendez-vous au **80**. Sinon, au **357**.

140

Les deux gendarmes en poste à Noires Rives mettent vingt minutes à arriver sur les lieux. Il leur fallait prendre au passage le médecin du village, qui fait office de légiste dans les parages.

L'adjudant-chef Sibert, un vieux de la vieille qui a tout vu tout connu, bourru au possible, vous fait immédiatement une mauvaise impression. Les rares paroles qu'il mâche dans sa moustache grise fournie ne transpirent pas la moindre sollicitude envers une famille endeuillée. Il n'a pas l'air du genre à se laisser embêter si près de la retraite, surtout pour la mort d'un petit hobereau débarqué de Dieu sait où, nom de nom.

Son bras-droit, le gendarme Touchebœuf, est un petit jeune imberbe tout juste promu. C'est la première fois qu'il a à intervenir sur un meurtre. Ses airs franchement juvéniles et une certaine timidité ne doivent pas lui assurer une grande estime de la part de son supérieur. Néanmoins, il vous paraît consciencieux et poli, ce qui devrait faire l'affaire.

Le Dr Teston est un bedonnant septuagénaire qui parle avec une voix de canard et qui semble myope comme une taupe. Comme il n'y avait personne pour prendre la relève, il a poursuivi son activité, afin que Noires Rives ait toujours un médecin et ne devienne pas un autre désert médical.

Dori, Julie, Arsène et vous restez à proximité du bureau pendant que ces messieurs se livrent à l'étude de la scène de crime. Vous vous tenez sur le seuil, l'œil attentif à ce qu'ils font. Si le toubib, malgré vos appréhensions, s'avère très professionnel, les gendarmes, eux, bâclent complètement leur examen. Quand il trouve la clef du bureau dans la poche de la victime, l'adjudant-chef demande s'il en existe un double. Dori jette un regard interrogateur vers son majordome :

- Pas que je sache, mon adjudant-chef, répond-il.

- Et vous m'avez dit que la porte était fermée de l'intérieur ? Dans ce cas, la cause est entendue : c'est un suicide.

- Vu le type de perforation, le tir a été exécuté de près, note le Dr Teston. Mais...

- Tu vois, mon petit Arnaud, dit Sibert à son subalterne, dans la plupart des cas, c'est souvent l'explication la plus simple la

bonne. Allez, on remballé !

- Mais c'est n'importe quoi ! s'écrie Julie, qui a tout entendu et aux joues de qui est monté le rouge de la révolte. Papa ne se serait jamais suicidé ! C'est catégoriquement impossible ! Il aimait trop la vie !

- Mademoiselle, vous êtes bouleversée, mais nous connaissons notre métier.

- C'est un meurtre, il n'y a pas de doutes.

Tout le monde se tourne vers vous.

- Comment pouvez-vous affirmer ça, Monsieur ? s'insurge l'adjudant-chef.

- La victime a été assommée avant de se faire tirer dessus, expliquez-vous. Comment aurait-il pu se flinguer en étant KO ? (à Teston :) Docteur, pouvez-vous vérifier les traces d'ecchymose sur le crâne ?

- Euh, en fait, c'est ce que j'ai failli dire à l'instant : il y a effectivement une vilaine ecchymose sur le pariétal, la partie arrière du crâne. Comment avez-vous su ? Vous avez touché au corps ?

- L'angle de la tête. Nous avons retrouvé le cadavre tête en arrière, alors que, vu l'angle du tir, la tête aurait dû être rejetée de côté, ou retombée en avant.

- Bien vu !

- Si... si... si ce n'est pas un suicide, bafouille un Sibert pris au dépourvu, pourquoi ne pas avoir emporté l'arme ?

- Si le coupable est quelqu'un de la maison : par peur d'être fouillé, par peur de laisser des traces de poudre sur ses vêtements en rangeant l'arme sur soi, par peur d'être croisé avec une bosse sous la veste. Vous allez devoir examiner ce revolver soigneusement.

- Mais... mais qui êtes-vous, au fait ?

Vous lui montrez votre carte de détective, puis relatez à la fois votre engagement par le baron et les événements d'hier soir. L'adjudant-chef ne paraît pas convaincu, il a du mal à croire à l'histoire :

- Depuis qu'il s'était installé chez nous, Rochedieu était connu pour ses excentricités. Elles ont donné lieu à plusieurs signalements. Je le crois bien capable de nous faire une farce tout en se suicidant, rien que pour nous embêter...! C'est comme ça, avec les esprits dérangés.

- Je vous en prie, Monsieur l'adjudant ! le tempère Dori, agacée par son attitude désinvolte, à quelques mètres du cadavre de son mari.

- Vous cherchez la petite bête, mon adjudant-chef, ironisez-vous. Ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'il fallait aller au plus simple ?

- Tss.

Il n'avait pas précisé que c'était le plus simple *pour lui*.

En tous cas, le baron ne possédait pas d'arme répertoriée, indique Arsène avec une placidité admirable. Rien d'anormal à cela, pour Sibert : Rochedieu ne l'avait simplement pas déclarée, comme beaucoup de monde à Noires Rives.

Les lettres de menaces ? Elles n'ont pas été retrouvées dans le bureau, là où vous prétendez qu'elles devaient être. Les

gendarmes n'ont donc que votre parole.

Le "fantôme" qui vous est apparu ? Une blague typique du baron.

- Je veux bien lancer un mandat d'arrêt contre votre spectre, rigole grassement Sibert dans sa moustache. Après tout, c'est le seul qui a pu franchir une porte fermée à clef sans laisser de traces ! Hu hu.

Au grand dam de son supérieur, le gendarme Touchebœuf intervient. Une chose le préoccupe beaucoup, ou plutôt quelqu'un : la petite Fanny Roussin, l'adolescente introuvable. S'il est vrai que le fantôme a annoncé sa mort, il faut relier cette affaire à celle de la disparition.

Dans un patelin comme Noires Rives où tout le monde se connaît, le village entier a recherché la jeune fille en vain. Le temps passant, on vit dans l'angoisse d'une mauvaise nouvelle. Fanny est un peu de la famille de tous. Et c'est la première piste qui se présente depuis des mois.

- Eh bien je vais être franc, ose encore Sibert, si c'est vrai que Rochedieu a été assassiné (ou s'est suicidé) parce qu'il a trempé dans le kidnapping de la petite, c'est pas une grosse perte !

Julie, folle de rage, ne tient plus. Pleurant et hurlant en même temps, elle se rue sur l'adjutant-chef pour lui faire on ne saura quoi, car Touchebœuf fait rempart et la calme.

- C'est faux, archi-faux ! se plaint-elle. Jamais papa n'aurait fait de mal à quelqu'un ! C'était le plus gentil papa du monde !

- Tout le monde a sa part d'ombre, Mademoiselle. Vous l'apprendrez bien assez tôt.

Par acquit de conscience, et surtout sous l'impulsion du plus jeune des deux, les gendarmes fouillent les caves du manoir. Ils vont jusqu'à faire ouvrir un tonneau de vin. Mais ils ne trouvent rien d'anormal, et pas de cadavre en particulier.

- Je vais faire un signalement à l'échelon régional, conclut Sibert. Un juge autorisera des perquisitions aux autres domiciles du baron et dans les bâtiments de son entreprise. Mais je doute qu'il garde une gamine morte chez lui. En général, on les retrouve enterrées dans des forêts.

L'examen de la scène de crime est terminé. Les gendarmes y placent des scellés et interdisent de pénétrer dans la pièce jusqu'à nouvel ordre. Ils emmènent le corps de Rochedieu dans leur fourgon, sous la bonne garde du Dr Teston. Sur votre conseil discret, et contre la volonté de son chef, Touchebœuf examine avant de partir les garde-robes complètes de tous les occupants du manoir. On n'y décèle aucune trace de poudre ou de projection de sang. Si c'est l'un d'eux le coupable, il aura pris ses précautions. La préméditation ne fait aucun doute. Le revolver sera analysé par un laboratoire de la ville.

Sur ordre de l'adjutant-chef, nul ne doit quitter Noires Rives avant mercredi, le temps que l'enquête soit bouclée. Vous avez donc jusqu'à ce jour-là pour résoudre le crime et ainsi vous acquitter de votre mission.

La maréchaussée partie, tout le monde se trouve réuni dans le grand salon : habitants, domestiques et invités. Tous, Faure en tête, expriment leur mécontentement de devoir s'éterniser dans les parages. On vous demande également qui vous êtes vraiment. On a bien compris l'autorité que vous exercez sur les gendarmes.

Avant que vous n'ayez pu répondre, Arsène et Louise interviennent : affirmant exécuter les dernières volontés du baron, ils demandent à tous de s'asseoir et de bien vouloir visionner une vidéo que le baron leur avait confiée. Ils avaient pour ordre de la diffuser immédiatement en cas de décès.

- Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle mascarade ? peste Faure. On n'a vraiment que ça à faire ?!

Pourtant, intrigués, les gens se plient plus ou moins au jeu. Alfred de Rochedieu apparaît sur l'écran de télévision :

- Bonjour Julie, bonjour Dori, bonjour les amis ! Si vous êtes devant cette vidéo à m'écouter, c'est que je suis mort. Mais pas de panique : j'ai engagé le détective privé Nils Jacket ici présent pour enquêter, et dire lequel d'entre vous m'a tué.

Tollé, cris, effroi.

Rendez-vous au **508**.

141

Vos liens sont trop serrés ; vous ne pouvez vous en défaire. Ainsi prisonnier, vous assistez impuissant au viol collectif et à la mise à mort atroce de Julie. Vous fermez les yeux devant cette horreur sans nom, mais ne pouvez échapper à ses cris, aux prières sataniques et au bruit ignoble que fait le poignard du Grand Prêtre lorsqu'il s'enfonce dans la chair adolescente. Vous avez échoué dans votre mission, qui était d'arrêter ces déments. Mais votre remord sera de courte durée. C'est vous le suivant à être sacrifié à la gloire du Diable.

142

Saycon ne peut pas grand-chose de plus pour vous.

Dehors, il pleut de plus en plus fort. Le notaire vous conseille de ne pas trop tarder à rentrer ; vous risqueriez d'être pris au piège. Vous rappelant votre première nuit dans ce charmant endroit, vous suivez son avis.

Si vous possédez le mot-code VULBOR souligné, rendez-vous au **269**. Sinon, au **366**.

143

Vu qu'il officie dans cette maison depuis longtemps, il sait peut-être si elle recèle des passages secrets.

- Non, pas que je sache. Les légendes du coin disent que jadis, le promontoire sur lequel a été édifié le manoir servait

de base à des contrebandiers, qui profitaient de la proximité de la côte pour stocker leurs marchandises dans des grottes cachées. Peut-être ces galeries existent-elles sous les fondations ?

- Le baron de Rochedieu a fait réaliser des travaux en arrivant ici, n'est-ce pas ? S'il existe des galeries creuses sous nos pieds, aurait-il pu s'en apercevoir ?

- Oui, j'imagine. Mais il ne m'en a rien dit.

Posez-lui une question que vous ne lui avez pas encore posée :

Comment était le baron le matin de sa mort ? (rendez-vous au 579)

Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au 390)

S'il a vérifié l'électricité, après la coupure de vendredi soir ? (rendez-vous au 30)

Si vous lui avez déjà demandé tout cela, rendez-vous au 213.

144

- Connaissant cette vipère de Dori, je suis sûre qu'elle a signé un contrat en béton avec mon père pour tout avoir en cas de décès. Si y avait pas eu cette histoire de fantôme et de nana tuée, c'est elle que j'aurais accusée de l'avoir tué ! Elle a tout à fait l'esprit pervers et calculateur pour ça !

- Bien que je l'aie peu côtoyé, je pense que votre père était plus malin que ça. Je le vois bien vous avoir laissé plein de choses en secret.

- On verra à l'ouverture de son testament... J'espère au moins avoir la garde de Belzébuth. Il ne me reste plus que lui...

Si vous disposez du mot-code DIMMAT, rendez-vous au 384.

À défaut, si vous vous trouvez à l'intérieur du manoir, rendez-vous au 511.

Si vous êtes dehors, et si c'était votre 2^{ème} question, rendez-vous au 384.

Sinon, lui demandez-vous :

Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au 575)

Quand a-t-elle vu son père en vie pour la dernière fois ? (rendez-vous au 587)

145

Tout le monde vous entoure, avec le désir de vous aider dans vos investigations.

Si vous avez déjà cherché des passages ce soir, rendez-vous au 754.

Sinon, si vous avez le mot-code MAZADE, rendez-vous au 605.

À défaut, si vous possédez une copie des plans du manoir, rendez-vous au 784.

Sinon, rendez-vous au 754.

146

Pendant que le bûcheron sort sous la pluie voir si les gendarmes sont de l'autre côté du pont effondré, il est décidé d'un commun accord que la priorité est de fouiller le manoir afin de retrouver Jacqueline Faure. Dori, Julie, Cassandra, Zalème et la bonne resteront ensemble au salon, à portée de cri, tandis que le Dr Faure, Arsène et vous formerez l'équipe de recherche. Inscrivez le mot-code "MARMAT" dans votre Journal d'Enquête.

- Il faut absolument que vous restiez ensemble, insiste Cassandra.

- La maison est grande, réplique Faure, et Jacqueline peut se déplacer en même temps que nous. Nous séparer permettrait de couvrir tous les accès.

Il se tourne vers vous.

Si, avant tout, vous avez le mot-code INDPLA souligné, rendez-vous au 730.

À défaut, décidez-vous qu'il vaut mieux :

Que vous demeuriez groupés ? (rendez-vous au 171)

Que vous vous sépariez ? (rendez-vous au 136)

147

Le docteur et le bûcheron ne sont plus très chauds pour vous accompagner de nouveau dans les galeries souterraines. Leur première expérience leur a suffi. Et l'argument de Cassandra a fait mouche. Julie, elle, les trouve lâches, comprenez-vous à ses marmonnements.

Allez-vous :

vous ranger à leur avis ? (rendez-vous au 277)

ou retourner seul ? (rendez-vous au 743)

148

- Jacqueline, laissez ce couteau et revenez vers moi.

Elle se met à hurler de rage et vous attaque !

Allez-vous :

Lui tirer dans la main ? (rendez-vous au 715)

Fuir en appelant à l'aide ? (rendez-vous au 702)

Tenter de la maîtriser à mains nues ? (rendez-vous au 21)

149

Où était-il cette nuit, quand le meurtre de Mme Zalème a été perpétré ? Dans son lit, dit-il. Alarmé par le tohu-bohu à l'étage, il a réveillé Mlle Reig sa collègue et ils se sont précipités. Dans le vestibule, ils ont vu Jean Barneron qui

venait de l'aile d'en face, celle des salons ; le bûcheron les a précédés de quelques secondes dans le hall.

- Vous y croyez, vous, à son histoire de piège pour le fantôme ? testez-vous.

- Je ne m'autoriserais pas à mettre en doute la parole d'un invité de mes maîtres...

- Mais... ?

- À vrai dire, j'aurais plutôt cru Mr Barneron à la cave, hu hu.

- À la cave ?

- À... à se servir. Un tonneau est resté ouvert après la première intervention de ces messieurs de la gendarmerie...

Vous vous en rappelez. Arsène ajoute que Louise et lui n'ont croisé personne d'autre, ni entendu de course, rien qui puisse laisser penser que l'assassin de Marthe soit passé par leurs quartiers.

Si vous possédez le mot-code VULBOR, rendez-vous au **84**.
À défaut, au **94**.

150

Venant de la salle à manger ou de l'extérieur, toute la maisonnée afflue dans l'aile arrière. Devant la porte du bureau stationnent le Dr Faure et Marthe Zalème qui, lorsqu'ils sont venus parler à leur hôte, n'ont trouvé que porte close. Le baron s'est fermé à clef à l'intérieur, et il ne répond pas quand on l'appelle ou quand on frappe. Sachant ce que vous savez, vous pressentez le pire. Mais vous ne laissez rien voir : Julie est blanche d'angoisse. À votre tour, vous cognez et hélez, en vain.

Cassandra est restée à table. Jacqueline, tirée de son repos par le hurvari, est venue voir ce qu'il se passait. Jean Barneron, le seul autre absent, finit par arriver, par un autre couloir.

- Mais d'où venez-vous ? s'étonne Faure.

- Ben, de ce côté...

Au rez-de-chaussée, des couloirs transversaux font un lien direct entre les ailes latérales et l'aile arrière, sans passer par le vestibule.

- Et où étiez-vous donc ? insiste le docteur.

- Je... me suis levé un peu tard. Et comme j'ai entendu des éclats de voix par ici, j'ai rappliqué.

- Puisque vous êtes là, vous allez nous aider à enfoncer cette porte, déclarez-vous.

Aidés également par ceux de Faure et d'Arsène, vos coups d'épaule finissent par faire sauter la gâche du dormant. À l'intérieur de la pièce vous attend une vision d'horreur. Aussitôt, le majordome prend Julie dans ses bras pour l'empêcher d'entrer.

- Je veux voir ! proteste-t-elle. Qu'est-ce qu'il se passe ?!

Alfred de Rochedieu gît mort, affalé en arrière dans son fauteuil, une balle dans la tempe. Ce que vous redoutiez de pire est arrivé. La menace dont vous deviez le protéger a été mise à exécution.

D'un rapide coup d'œil professionnel, vous remarquez par terre, à côté du mort, un revolver et un coussin éventré. Voilà pourquoi personne n'a entendu de coup de feu : le coussin a servi de silencieux. Ce revolver doit être l'arme du crime.

Comme les autres pénètrent à leur tour dans le bureau, vous le leur interdisez formellement et les repoussez en arrière :

- Il ne faut pas polluer la scène de crime !

- Un crime ? raille Faure. Pfff, vous voyez bien qu'il s'est suicidé !

- Pas tant que la police scientifique ne nous en aura pas donné l'assurance.

- En quoi vous y connaissez-vous ? fait Barneron.

- Il se pourrait que je ne sois pas un homme de loi, mais justement un expert en ce genre de choses.

Tous, d'un coup, vous regardent étrangement. Vous profitez de leur hébétude pour examiner la scène avec précaution.

- S'il y a un moyen de sauver mon mari, il faut vite appeler une ambulance ! gémit une Dori décomposée.

Vous lui barrez la route d'un geste impérieux. Vous prenez le pouls de son mari : il est bel et bien mort, c'est certain.

- C'est le fantôme ! se met-elle alors à crier. C'est pas possible !

- La porte était-elle fermée de l'intérieur ? demande Zalème avec sang-froid.

Pendant que les autres vérifient, cela vous fait penser : le tiroir dont vous seul avez la clef ! Vous regardez immédiatement le bureau Napoléon III : le tiroir du bas a été forcé ! Cette fois, pas de doute, il s'agit bien d'un meurtre. Quoi qu'ait pu contenir le tiroir, on a tout emporté. À part un pin's.

Vous pouvez tenter de le subtiliser en douce, au **656**.

Si vous vous en abstenez, rendez-vous au **299**.

151

Le vieil homme paraît gêné par cette question :

- Oui, j'ai eu des regrets, c'est sûr. Mais Marthe ne voulait plus rester là. Cela devenait trop grand pour nous, avec l'âge venant...

- Vous n'aviez pas de femme de ménage ?

- Si, mais il était de plus en plus difficile d'en trouver dans le coin : le manoir est réputé maudit, elles devaient venir de loin. Ce n'était plus tenable. Le brave Arsène était fidèle au poste, mais il refusait de s'occuper du ménage. Ce n'est pas dans les tâches dévolues à un majordome.

- Vous, vous n'avez jamais reçu de lettres de menaces ?

- Non.

Vous avez senti une légère hésitation de sa part.

- Vraiment ?

- Euh... oui, oui.

Si vous possédez le mot-code VIAREL, rendez-vous au **304**.

À défaut, si c'était votre 2^{ème} question ou si vous lui avez déjà demandé tout ce que vous désiriez, rendez-vous au **121**.

Sinon, lui demandez-vous : ce qu'il a fait et vu au moment du meurtre ? (rendez-vous au **623**)
S'il a une idée de qui peut être l'assassin ou le fantôme ? (rendez-vous au **11**)

152

Louise prépare le repas en cuisine. Elle se plaint qu'il lui manque des aliments.

- Quelqu'un a tapé dans le stock ! rouspète-t-elle. Comment voulez-vous que je fasse à manger, dans ces conditions ?
- Qui ferait une chose pareille ?
- Ça doit être Julie, pour son chien...

Si vous avez déjà interrogé la domestique, rendez-vous au **528**.

Si vous ne l'avez pas encore fait, rendez-vous au **780**.

153 (illustration)

La baronne souhaitait se reposer dans la bibliothèque. Un endroit calme, parfait pour une petite discussion en privé. Quand vous l'y rejoignez, elle vous accueille avec son grand sourire enjôleur, qui a dû faire fondre bien des cœurs.

- Je suis si contente que vous soyez là, à nos côtés, Nils ! Dans ses plans foireux, Alfred a eu la bonne idée de vous engager. Mais, grand dieux, pourquoi n'a-t-il pas averti la police au sujet de ces lettres ?

- Cela fait partie des choses que je dois découvrir.

Elle vous explique venir souvent se retirer dans cette pièce. Un lieu pour lire, méditer sur la vie, au milieu de magnifiques elzévir et autres éditions de prix. La Dori aux allures superficielles aurait-elle plus de cervelle qu'elle ne veut bien le laisser croire ? Ou est-ce sa passion pour la littérature qui n'est qu'une façade à sa frivolité ?

Elle n'a pas reparlé de la main qu'elle a cru poser sur le genou de Me Montharront. Apprendre que vous étiez un détective privé a-t-il quelque peu refroidi ses ardeurs ?

Lui demandez-vous :

Qui, selon elle, pourrait être l'auteur des menaces ? (rendez-vous pour cela au **6**)

Qui peut être le fantôme ? (rendez-vous au **41**)

Qui hérite du baron ? (rendez-vous au **240**)

Comment était son mari au lever, ce matin ? (rendez-vous au **31**)

154

Maintenant que vous entendez sa voix, vous en êtes sûr, c'est à cet homme que parlait Alfred de Rochedieu, vendredi soir, quand vous êtes arrivé au manoir. Les éléments de l'affaire commencent enfin à s'emboîter les uns avec les autres.

Comme il va s'éloigner, vous tentez le tout pour le tout :

- Vous avez été engagé par le baron, vous aussi ? lui lancez-vous. Nous sommes dans le même camp, alors ! Sachez que je suis son *plan de secours*.

Le borgne s'arrête net et se tourne vers vous avec rage, mû par la surprise.

- Toi, le *plan de secours* ? Si c'était vrai, tu saurais qui je suis. T'aurais pris contact. Tu saurais le mot de passe.

Les instructions volées dans le bureau de Rochedieu ! Tout devait être dedans ! Mais faute d'avoir pu y avoir accès, vous êtes dans l'ignorance et incapable de faire valoir votre bon droit. Et, fidèle à lui-même, le baron n'a pas dû révéler l'ensemble de son plan à cet homme. Vous essayez de lui expliquer la situation, instillant le doute dans son esprit.

- Quelqu'un aurait forcé le tiroir du bureau, tu dis ? Et qui me dit que c'est pas toi, justement ?

- Allez chercher ma carte professionnelle ! Elle est dans ma chambre. Montons-y ensemble ! Vérifiez auprès des autorités !

Le borgne atermoie quelques secondes, puis part en coup de vent, vous laissant prisonnier.

Si Faure et Barneron étaient avec vous dans les souterrains au moment de votre capture, rendez-vous au **431**.

Sinon, si vous disposez du mot-code POPACO, rendez-vous au **500**.

À défaut, rendez-vous au **431**.

155

- Vous êtes allé à la gendarmerie, Nils ? ose timidement la maîtresse de maison afin de briser le silence qui s'est abattu sur l'assemblée après l'épisode.

- Oui. Ils ont analysé l'arme du crime : il n'y avait pas d'empreintes digitales dessus. L'assassin devait porter des gants.

- Des gants ? s'étonne vivement Marthe. Quelle sorte de gants ?

S'ensuit un blanc où tous demeurent suspendus à vos lèvres. Vous pesez vos mots :

- Des gants ordinaires, a priori. Des gants propres, en tous cas, puisqu'ils n'ont laissé aucune trace.

- C'est étrange, fait Dori. J'ai demandé à Louise de faire un tri sommaire dans les affaires de mon Alfred, afin de choisir sa tenue mortuaire. Elle m'a justement signalé que ses gants en cuir manquaient. Ils... ils ont disparu.

La baronne a dit cela avec une certaine ingénuité, comme si elle ne mesurait pas la gravité de la chose.

- L'assassin a été prévoyant, déduisez-vous. Il s'est servi de gants qui ne l'incrimineraient pas et les a emportés avec lui. Il a dû les détruire depuis longtemps.

- Vous... vous pensez que c'est l'un d'entre nous ? demande la fille Rochedieu.

- Julie, voyons ! la gronde sa belle-mère.

- La piste d'un intrus de l'extérieur n'est pas écartée, dites-



153 : "La baronne de Rochedieu"

vous diplomatiquement.

Soulignez votre mot PAAGEN. Puis rendez-vous au 79.

156

Comme vous croisez le majordome, vous lui demandez où est son maître.

- Monsieur est descendu tôt ce matin et m'a signifié ne pas vouloir être dérangé.

Comme un bon chien dressé, il ne vous en dira pas davantage.

Pour le moment, autant aller déjeuner. Au 593.

157

Vous prenez congé. Dehors, il pleut de plus en plus fort. Vos amis vous invitent à ne pas tarder de rentrer, car vous risquez d'être pris au piège par l'orage. Vous rappelant votre première nuit dans ce charmant village, vous suivez leur conseil.

Rendez-vous au 366.

158

Vous arrivez juste quand on sonne l'heure du souper. Barneron et vous retrouvez la baronne et les autres invités dans la salle à manger. Dehors, le vent froid et mauvais a ramené l'orage, prenant un malin plaisir à reconstituer l'ambiance d'hier. La pluie ruisselle déjà sur les vitres. Après la funeste apparition et le meurtre en ces murs, l'ambiance est particulièrement tendue. Les gens s'épient du coin de l'œil. Le Dr Faure ne décolère pas : il n'y a plus de place à l'hôtel de Noires Rives (qui ne compte que trois chambres, il est vrai) à cause d'une compétition de belote ce week-end.

- Et ce bougre de crétin d'adjudant qui ne veut pas qu'on quitte le bled !

- Vous pouvez fort bien loger ici, Fabrice, je t'ai dit, veut le rassurer Dori.

- Jacqueline et moi aurions préféré dormir quelque part où l'on ne tue pas des gens !

La maîtresse de maison se détourne afin de cacher son émoi face à cette muflerie.

- Pardon, Dori, je... je devrais savoir que tu es la première touchée par ce drame...

- J'essaie de faire face, mais te rends-tu compte comme c'est dur ! s'exclame-t-elle dans un sanglot théâtral. Et Julie qui n'est toujours pas rentrée...! Alors qu'il y a peut-être un tueur d'enfants en liberté dehors !

- Elle ne répond pas sur son portable ? vous enquêrez-vous.

- Non, mais elle ne me répond jamais...!

La jeune fille est allée au village à vélo ; elle a peut-être été surprise par le mauvais temps, commence-t-on à évoquer la possibilité. C'est alors que, dehors, Belzébuth se met à aboyer. Dans la minute, la porte d'entrée s'ouvre à la volée.

- C'est moi ! lance une Julie taciturne avant de jeter son kayak sur le porte-manteau.

Dori s'élançait et la rattrape avant qu'elle n'ait gravi l'escalier. Elle lui fait alors un scandale, la sermonnant longuement sur l'inquiétude qu'elle lui cause une journée pareille. La fille Rochedieu, surprise, semble à peine mesurer les sentiments de sa belle-mère. D'une voix éteinte, elle promet de faire attention la prochaine fois.

Le repas est bientôt servi. La place du baron est laissée vacante, et son absence ne manque pas de susciter un malaise dans l'assistance. Barneron propose de garder un objet contondant à portée de main, de quoi frapper le fantôme s'il osait repointer le bout de son nez spectral. Séduit par l'idée, Faure décide de l'imiter.

Effacez votre mot SAPPEM.

Vous, de votre côté, vous asseyez-vous : entre la baronne et Jacqueline, au 169,

Ou entre Julie et Cassandra, au 125 ?

159

Tandis que vous, vous continuez la chasse par le couloir, le majordome redescend au rez-de-chaussée, dans le but de remonter par l'escalier en bout d'aile. Il pourra ainsi prendre le fantôme à revers.

Votre proie a pris de l'avance, mais vous comptez sur la peur que lui a peut-être instillée votre appel à l'aide : s'il ne savait pas d'où le renfort pouvait surgir, il a pu connaître une hésitation. Et votre espoir s'avère fondé : vous apercevez la silhouette phosphorescente au bout du couloir. Comme Arsène est arrivé par l'escalier opposé, il est coincé, sans échappatoire possible !

Tenant le tout pour le tout, le fantôme ouvre une fenêtre, qui laisse entrer dans le couloir de terribles bourrasques de pluie. Il va tenter de se laisser tomber dans un massif de fleurs, pensez-vous. Cependant, lorsque vous passez la tête dehors, vous ne distinguez rien à travers le rideau de précipitations. Où a-t-il pu disparaître ?

Une idée vous vient soudain : vous levez les yeux vers le haut de la façade. Vous apercevez alors votre spectre en train d'escalader la paroi, dans l'objectif d'atteindre le toit. Avec un vent pareil, il est d'une constitution incroyable pour espérer réussir pareil exploit physique. Arsène, qui vous a rejoint, veut vous dissuader de le poursuivre :

- C'est trop dangereux, Monsieur ! Vous allez vous rompre le cou ! Mieux vaut foncer au grenier et l'y cueillir.

Allez-vous :

Tenter quand même, vous aussi, de grimper le long de la façade ? (rendez-vous au 424)

Suivre le conseil du majordome et gagnez le grenier, au 683 ?

160

Vous vous asseyez à côté de la belle médium, dont le trouble ne se trahit que par deux rides à peine prononcées sur le front.

- Quelque chose vous préoccupe ? vous inquiétez-vous.

- On le serait à moins, vous ne croyez pas ? Et moi, je n'ai pas pu voir ce qu'il se passait...

- Que dit votre ouïe de notre mystérieux visiteur ?

- Vous êtes toujours aussi pratico-pratique ?

- Trouvez-vous ma demande inconvenante ?

- Je la trouve bien maligne... pour un simple avoué. Cette voix, qui a lancé l'accusation de meurtre, c'était une voix d'homme.

- Une voix *humaine* ?

- On croit aux esprits, maintenant, cher Maître ? Oui, je pense que c'était une voix humaine. Mais déformée par un appareil.

- Vous avez reconnu la voix de quelqu'un, malgré l'effet sonore ?

- Non. Ce n'était pas celle du majordome, si vous pensiez à lui. J'en suis sûre.

- Il est trop grand, trop élancé pour être le revenant qu'on a vu, lui indiquez-vous. La taille ne correspond pas. Le "moine" faisait dans les 1m75-1m80. Se grandir est possible, se rapetisser moins.

- Malin, observateur... Vous voulez vraiment savoir ce qui me tracasse ? C'est que j'ai entendu le plancher craquer, plus loin dans le couloir, quand Jean s'est lancé à sa poursuite.

- Normal, dans une vieille maison, non ?

- Ce que je veux dire, c'est que j'ai entendu les pas de mon mari sur le plancher... *mais pas ceux du fantôme*. Comme si celui-ci était réellement... immatériel.

Notez le mot-code "INDPLA" sur votre Journal d'Enquête (sauf s'il y est déjà).

Faure et Barneron se sont mis d'accord : il faut fouiller tout le manoir avant de dormir, maintenant que les lumières sont revenues. Julie et tous les messieurs se portent volontaires. Les dames préfèrent rester ensemble ici, dans la salle de billard. Toutefois, la baronne exige la présence d'un homme à leurs côtés.

Si vous vous proposez, rendez-vous au 603.

Si vous tenez à participer à la battue, suivez les autres au 652.

161

Cette voix vénéneuse, cela ne fait pas de doute, c'était bien celle de Vanessa Van der Ziel. Elle venait d'en bas. Le docteur

dévale les escaliers pour la rejoindre. Le problème, c'est que si elle est dans le même état de démence que l'autre soir, elle est particulièrement dangereuse. Barneron et Arsène n'ont pas bougé, pétrifiés.

Allez-vous :

Courir à la suite de Faure, afin de ne pas le laisser seul avec elle ? (foncez au 523)

Demeurer avec les deux autres et vous diriger ensemble vers la voix ? (jusqu'au 487)

162

Vous sentez le Dr Faure particulièrement nerveux. Il ne dit rien, regarde sans cesse à la fenêtre. Dori, Barneron et Zalème entament une partie de tarot, que vous suivez, sans y trouver grand intérêt. Arsène et Louise s'éclipsent parfois dans les cuisines, par désir de ne pas importuner leur maîtresse et ses invités de leur présence prolongée. Mais ils trouvent toujours le moyen de revenir, pour servir des rafraîchissements, par exemple.

Julie finit par rentrer se mettre au sec à l'intérieur. Elle est à peu près trempée, sans en paraître gênée le moins du monde. Sa belle-mère lui exprime son mécontentement avec une froideur inhabituelle, de pure forme. Le testament aurait-il cassé quelque chose en elle ?

- Tu viendras pas te plaindre si tu t'enrhumes ! lance-t-elle à la jeune fille.

- Oui, je sais...

- J'espère que t'as laissé le chien dehors, cette fois !

- Oui, oui, je me doutais que tu dirais ça...

L'adolescente monte se changer puis redescend se mêler à la morosité générale. Le reste de l'après-midi passe lentement, triste et monotone. De temps en temps, vous rejoignez Faure à la fenêtre, faisant mine de contempler la pluie qui ne cesse de tomber, mais le docteur ne décoche pas un mot.

- Je vais préparer le repas, finit par annoncer la bonne, signifiant le terme de l'ennui.

Excédée par l'ambiance sinistre, Julie l'accompagne.

Il faut vous rendre à l'évidence : ni la gendarmerie, ni personne n'a pu rétablir de liaison avec votre "île" aujourd'hui. Personne ne viendra. Une nouvelle soirée, puis une nuit de cauchemars vous attendent. Zalème le reproche à Barneron :

- Vous aviez dit qu'on aurait notre pont dans la journée ! Que nous pourrions partir d'ici !

- Je ne comprends pas, dit le bûcheron, embarrassé, ils auraient déjà dû avoir terminé... Ce n'est pas ce temps qui aurait suffi à les en empêcher. Ça les aurait retardés, tout au plus...

En réponse à ces propos, de nouvelles bourrasques de vent rabattent la pluie sur les vitres. Dehors, l'orage gronde toujours.

- C'est l'heure de souper, s'impatiente la baronne. Que fait donc Louise ?

Effacez votre mot MARPEM. Si le mot COPROQ figure sur votre Journal d'Enquête, rendez-vous au 600. Sinon, au 684.

163

En une seconde, vous faites un tour de table. Les yeux affolés de Dori se portent sur son mari, puis sur Jacqueline, puis sur vous. Le baron a la mâchoire contractée par une extrême tension. Jacqueline Faure est livide, incapable d'articuler le moindre mot. Lors de cette seconde d'observation, vous n'avez pas le temps de voir le visage du docteur : il a bondi à son tour, talonné par Rochedieu, à la suite de Barneron.

Vous vous intéressez à ceux qui restent. Julie paraît estomaquée, mais pas apeurée. Cassandra, elle qui a invoqué le moine, ne peut cacher un certain trouble, comme si elle ne comprenait pas ce qu'il se passe. Jacqueline et Zalème sont figés par l'effroi. Marthe tombe carrément dans les pommes. Vous aidez son mari et Mme Faure à la relever et à l'étendre sur un divan. Les lumières reviennent aussi soudainement qu'elles s'étaient éteintes.

Quand les trois hommes en chasse reparaissent, vous voyez à leurs mines déconfités qu'ils ont fait chou blanc. Le fantôme a disparu, comme envolé.

Rendez-vous au 243.

164

La baronne semble ravie que vous ayez choisi de la côtoyer. C'est Arsène qui fait le service. L'entrée, un velouté d'avocat aux crevettes, a le double avantage de vous réchauffer et de ravir vos papilles.

- C'est succulent ! faites-vous à Dori.

- Louise, notre cuisinière, est un véritable cordon bleu, je vous l'accorde !

Les Rochedieu, vous l'apprenez, ont deux domestiques à demeure : Arsène le majordome et une cuisinière qui fait également office de femme de chambre.

Tous vos verres ont été remplis d'un champagne Gosset d'excellente cuvée. Rochedieu lève sa flûte afin de porter un toast :

- Si j'ai souhaité tous vous réunir ici ce soir, vous, les anciens habitants des lieux, c'est pour que vous voyiez ce que j'ai fait de votre ancienne propriété. Comme ma femme vous l'a montré, j'ai respecté l'atmosphère des lieux, je l'ai même restaurée, tout en y installant tout le confort moderne !

- La restauration, je veux bien, rechigne le Dr Faure, mais c'étaient pas des pégués qui vivaient là non plus ! On avait

l'eau courante, vous savez !

- Fabrice..., le tempère sa femme.

- En tous cas, c'est un geste de courtoisie apprécié, intervient Barneron. Merci à vous, Rochedieu !

Mais Faure a été piqué au vif, il ne veut pas laisser le dernier mot. Il revient longuement sur sa jeunesse. Il est né à Noires Rives et a grandi dans ce manoir, fils unique d'une famille aisée du coin. Ils vendirent après la mort de sa mère. Cette simple évocation met fin à sa tirade.

- Tout le monde connaît l'histoire ! conclut-il, péremptoire.

- Pas mon ami Montlharront, ose néanmoins le baron. (il se tourne vers vous :) Sa mère s'est suicidée.

Un grand silence embarrassé s'abat sur l'assemblée. Quand elle cesse d'être animée, cette salle a quelque chose de funèbre. Quel manque de tact incroyable de la part du maître de maison ! Vous savez ses motivations : il va pousser à bout ses invités pour les amener à commettre une faute. Mais qu'il prenne garde que d'autres ne veuillent à leur tour le trucider !

Extrêmement tendue, Dori rompt le silence en vous racontant que, suite à cette tragédie, Fabrice Faure a fait de brillantes études en médecine et a épousé son amie d'enfance Jacqueline, la jolie fille de Noires Rives que courtoisaient tous les garçons (elle a bien changé depuis, si c'est vrai). Ils vivent désormais dans la grande ville voisine.

Malheureusement pour ses invités, Rochedieu est chaud ; il n'est pas parti pour lâcher son os :

- Tout cette histoire a permis aux Zalème de faire un beau coup de fusil !

Ennuyé, votre voisin de table acquiesce du bout des lèvres :

- Oui, mais très temporairement. Nous ne sommes restés ici que trois ans.

- Tiens, c'est vrai ? Vous ne vous y êtes pas plu ?

C'est Marthe Zalème qui se justifie, abruptement :

- Nous trouvions que c'était trop grand pour nous. Nous devenions trop âgés pour pouvoir nous en occuper. Nous sommes retournés vivre en ville.

Moment de gêne une fois encore. À côté de vous, vous sentez une sorte de crispation chez le vieux Zalème. Il y avait presque une tonalité de déception dans ses propos.

- Vous non plus, vous n'aimiez pas ? lance le baron à Jean Barneron. Je ne m'en plains pas, bien sûr, puisque vous avez bien voulu me laisser cette magnifique demeure.

Mal à l'aise à son tour, le bûcheron raconte son histoire. Il est originaire du village de La Croix sur Mer, distant de quelques kilomètres, où il résidait jusque-là. Cependant, quand le manoir fut en vente, sa femme le pressa de l'acheter.

- C'était un sacré investissement, admet-il, mais Cassy aime bien les histoires... d'esprits...

- Et cet endroit en regorge, enchérit gaiement l'intéressée.

Avec un grand sérieux, et au grand embarras de son conjoint, elle explique son don de médium : les morts restés prisonniers du plan terrestre lui parlent. Et, lorsqu'elle se trouvait en ces murs, elle entendait la voix du moine, celui

qui y fut assassiné il y a plus d'un siècle et demi. Il voulait qu'on démasquât ses meurtriers et qu'on les traduisît en justice.

Tandis que la belle aveugle s'exprime avec exaltation, vous ne manquez pas de noter le sourire sceptique de Fabrice Faure, et les soupirs ennuyés de Dori à côté de vous. Julie, elle, semble captivée par l'histoire.

Le majordome sert alors le plat : de la selle d'agneau rôtie à la moutarde avec ses légumes, le tout arrosé de St Joseph. La diversion est bien accueillie.

- Aucun de vous ne regrette de ne plus vivre ici ? demandez-vous sur un ton qui ne trahit pas votre intérêt.

Cassandra répond que oui, vous vous en doutez. Ce sont des soucis d'argent qui ont mis fin à son "caprice immobilier", comme elle le qualifie elle-même en toute franchise. Le Dr Faure, lui, dit que non, "compte tenu des événements". Comme Zalème allait répondre, sa femme lui coupe l'herbe sous le pied : non, elle ne regrette pas du tout.

Soudain, les lustres se mettent à flancher, plongeant la salle dans une obscurité passagère plutôt saisissante, avec la lumière des éclairs dehors. Tout le monde s'est tu ; on n'entend pas même un bruit de fourchette. L'atmosphère vire au lugubre.

- C'est sans doute l'orage, s'excuse Dori.

- C'est peut-être le fantôme, plaisante le baron.

- Oh, Alfred, on ne plaisante pas avec la mort !

Belzébuth, qui était caché derrière un canapé, se lève et aboie, arrachant un cri d'angoisse à Jacqueline. Dori s'énerve :

- Julie, je t'avais dit de laisser ce chien dehors !

- Mais...

- Sors-le-moi tout de suite !

La jeune fille s'exécute et quitte la pièce.

- Désolée si vous avez eu peur, poursuit la baronne. Cette gamine est infernale, avec son satané chien !

- C'est surtout l'orage, plus que l'animal, qui impressionne, Jacqueline tente-t-elle gauchement d'apaiser.

- Et puis, ces dernières semaines, les journaux ont un peu entretenu un climat de peur, avec leur histoire d'adolescente disparue, intervient Rochedieu.

Nouveau grand blanc, qui s'éternise de longues secondes, le temps qu'Arsène arrive avec le plateau de fromages et Julie.

Alors que vous croquez dans un excellent salers, Dori se tourne vers vous :

- Votre tête me dit décidément quelque chose, Mr Montlharront. Vous ressemblez à s'y méprendre à un grand détective, dont j'avais vu la photo dans le journal. (À son mari :) Tu sais, celui qui a arrêté le Voleur d'Ombres.

Sourire imperceptible du baron, qui ne dit mot. Une coupe colonel forte en vodka est servie en dessert.

Le souper est terminé. La maîtresse de maison propose de prendre le café et le digestif dans la salle de billard, où des jeux sont à disposition : belote, othello ou dames chinoises.

Pendant que les convives se réjouissent de l'initiative et que les sourires reviennent, vous sentez sous la nappe, très discrète, la main de la baronne se poser sur votre genou. Suffisamment sensuelle pour que le message soit clair.

- Et si Cassandra nous animait une petite séance de spiritisme ? propose Rochedieu tout de go.

Sa femme, les Faure et Marthe ne montrent aucun enthousiasme, au contraire de Julie :

- Oh oui, faisons ça ! J'ai toujours eu envie de voir ce que ça faisait ! Ça pourrait être marrant, on demanderait au fantôme du moine de nous parler.

Rendez-vous au **200**.

165

- D'accord, je vois, vous pensez que je suis l'auteur des lettres de menaces, hein ? Eh bien non, depuis que mon père est mort, je ne veux plus habiter ici !

- De quoi votre père est-il mort ?

- D'un cancer. En quoi ça vous regarde ?

- Vous êtes parti au décès de votre père, mais vous étiez resté après celui de votre mère, c'est exact ?

- Oui.

Rendez-vous au **111**.

166

La médium est remontée dans sa chambre. Vous l'y trouvez en train de manipuler une boule de cristal, vous tournant le dos.

- Entrez, Nils, vous invite-t-elle sans même se retourner. Je n'étais pas en train de pratiquer.

Si vous avez déjà interrogé Cassandra, rendez-vous au **37**.

Si ce n'est pas le cas, rendez-vous au **472**.

167

Un problème se pose à vous : Cassandra n'a pas pu tuer Marthe Zalème car, ce soir-là, elle est restée avec tout le monde au salon puis à la salle à manger. Les autres convives peuvent en témoigner.

Ébranlé par cette faille dans votre raisonnement, vous dites que ce n'est peut-être pas le Grand Prêtre qui a tué Marthe, que les aveux de Vanessa ou du jeune adepte ne sont pas fiables à ce sujet. Mais cela n'empêche pas votre théorie de s'effondrer.

- Dommage pour vous, Mr Jacket, sourit la médium.

Rendez-vous au **420**.

- Dans l'affolement, je n'ai pas eu le temps de vous dire, mais nous avons un détenu évadé caché dans nos murs. Sidération, puis panique dans l'assistance. Vous leur narrez votre découverte.

- Un *prisonnier* ? s'étonne Dori. Celui qui s'était évadé il y a quelques mois ?

- Celui-là même !

- Mais comment est-il arrivé là ? veut savoir Julie. Et pourquoi chez nous ?

- C'est sûrement lui le coupable de nos tourments ! fait Faure. Peut-être est-ce lui qui retient Jacqueline prisonnière.

- Il faut le débusquer ! propose Barneron.

- Sur son terrain ? On ferait mieux d'attendre qu'il sorte, suggère plutôt Cassandra. Et puis, ce ne serait pas bon de partir en chasse le ventre vide. C'est toi qui le dis souvent, Jean.

C'est à ce point vif du débat que les lustres s'éteignent ! Il n'y a plus d'électricité.

- C'est le bagnard ! s'écrie Faure.

- Ou l'orage, tempère Cassandra.

Mandé par la baronne, Arsène va voir le tableau électrique, sans y trouver de fusible baissé.

- Je crains qu'il ne s'agisse plutôt d'une ligne électrique frappée par la foudre, diagnostique-t-il à son retour.

Il allume les lampes à pétrole, qui auront décidément eu plus qu'un simple intérêt décoratif. Un certain ras-le-bol commence à monter.

- Coupés du monde, sans électricité... comment va-t-on faire ? se lamente le docteur.

Proposez-vous :

De partir immédiatement à la chasse au borgne ? (rendez-vous pour cela au 484)

De prendre le repas avant toute chose ? (rendez-vous au 76)

Les yeux rougis, Dori esquisse tout de même un pâle sourire quand vous prenez place à côté d'elle. Elle vous demande si votre enquête a avancé.

- Moins de 24h après le crime, c'est un peu difficile, éludez-vous.

Une fenêtre s'ouvre soudainement. Le champ libre, un vent hurlant et une pluie cinglante s'invitent subitement dans la pièce. Les éléments sont de nouveau déchaînés ce soir. Marthe Zalème a un tressaillement proche du haut-le-cœur. Jacqueline se met à sangloter nerveusement. Vous la sentez prête à craquer complètement, sous le poids d'une tension excessive. De quoi a-t-elle peur à ce point ? Échaudé par la réaction de sa femme, Faure se lève et va refermer la croisée avant qu'Arsène n'en ait eu le temps.

- Pff, c'est juste une fenêtre qui était mal fermée. Pas de quoi en faire un foin !

Si le mot-code JUDAAR figure sur votre Journal d'Enquête, ajoutez-y le mot "ADECJU" (s'il y était déjà, soulignez-le). Si vous aviez le mot CABASE souligné, effacez-en le soulignement.

Maintenant, si vous possédez le mot PAAGEN, rendez-vous au 155.

Si c'est plutôt le mot VUVIVA que vous avez, rendez-vous au 189.

Si vous ne détenez aucun de ces deux mots, rendez-vous au 79.

Vous avez perdu le fantôme de vue. Vous vous arrêtez et tendez l'oreille. Quelques bruits vous parviennent d'en bas, mais il s'agit sans doute de la patrouille Barneron et compagnie. Vous vous remettez en route, à pas prudents. Votre lampe-torche n'éclaire qu'un maigre rai devant vous à travers des ténèbres si épaisses. Comment savoir où est passée votre proie, en étant partiellement aveugle ? Vous avancez, attentif aux sons. Soudain, des lames de plancher grincent.

- Qui va là ? dites-vous par réflexe.

- Devinez.

Vous vous immobilisez, tous les sens en alerte.

C'était une voix féminine, aux intonations glaçantes.

Vous orientez votre torche vers elle. Une paire de jambes dans des cuissardes en cuir apparaît dans le rond de lumière. En levant votre lampe, vous découvrez peu à peu le reste de votre interlocutrice.

Un corps de rêve entièrement vêtu de cuir noir.

Une main qui tient un poignard à tête de mort, dont la lame luit d'un éclat funeste.

Un peu plus haut... un sourire amusé.

- Bonsoir, Nils, vous dit-elle.

Si le mot-code VADERE est inscrit sur votre Journal d'Enquête, rendez-vous au 70.

Si ce n'est pas le cas, rendez-vous au 470.

Le médecin ne cache pas sa désapprobation quant à votre choix, mais il s'y range. Laissant Dori et compagnie, vous entamez votre fouille en groupe compact. Sur suggestion de Faure, vous la débutez par les caves. Elles s'avèrent faciles à sonder à trois, mais vous n'y trouvez rien. Vous passez ensuite au rez-de-chaussée. C'est à ce moment-là que vous entendez des bruits de pas qui font craquer le parquet.

- C'est elle ! crie Faure.

Là, vous vous séparez et courez prendre qui que ce soit dans votre tenaille. Malheureusement, lorsque vous vous rejoignez, personne n'a croisé personne.

- Madame a dû sortir par la fenêtre, estime Arsène. Il y en avait une entrebâillée sur mon chemin. Elles étaient pourtant toutes fermées ce matin, j'ai vérifié.

Vous allez voir : effectivement, quelqu'un a ouvert une croisée. Vous ne relevez toutefois pas d'empreintes à l'extérieur, dans la terre gorgée d'eau. Le majordome referme en enfonçant bien l'espagnolette, histoire de bloquer le passage à une potentielle menace extérieure. Faure maugrée : il ne voudrait pas, si elle est dehors sous cette pluie, que sa femme ne prenne froid.

Vous finissez de fouiller le rez-de-chaussée, puis sillonnez toutes les ailes à l'étage, par acquit de conscience, sans rien trouver. Vous regardez dans toutes les chambres, même celles qui étaient verrouillées jusqu'à maintenant, grâce au passe-partout d'Arsène. Pas un recoin n'échappe à votre vigilance ; vos lampes-torches en dissipent la moindre parcelle d'obscurité.

À midi, vous êtes toujours bredouilles. Jacqueline a dû sortir, si on en croit la fenêtre ouverte. À moins qu'il ne se soit agi que d'une feinte, afin de tromper ses poursuivants. On ouvre une fenêtre, sans sortir pour autant. Auquel cas, elle se trouve ailleurs dans la maison.

Rendez-vous au 32.

172

Vous sentez Dori et Zalème peu rassurés d'avoir deux hommes en moins dans les rangs. Arsène et Louise s'éclipsent parfois dans les cuisines, par désir de ne pas importuner leur maîtresse et ses invités de leur présence prolongée. Mais ils trouvent toujours le moyen de revenir, pour servir des rafraîchissements, par exemple. Personne n'est d'humeur à parler, décidément. Et la pluie ne cesse de tomber dehors. L'ambiance est sinistre.

Julie finit par rentrer se mettre au sec à l'intérieur. Elle est à peu près trempée, sans en paraître gênée le moins du monde. Sa belle-mère lui exprime son mécontentement avec une froideur inhabituelle, de pure forme. Le testament aurait-il cassé quelque chose en elle ?

- Tu viendras pas te plaindre si tu t'enrhumes ! lance-t-elle à la jeune fille.

- Oui, je sais...

- J'espère que t'as laissé le chien dehors, cette fois !

- Oui, oui, je me doutais que tu dirais ça...

L'adolescente monte se changer puis redescend se mêler à la morosité générale. Le reste de l'après-midi passe lentement, triste et monotone.

Le soir, Faure et Barneron ne sont toujours pas revenus.

Cassandra s'inquiète.

- Je vais préparer le repas, annonce la bonne, ça les fera venir !

Excédée par l'ambiance d'enterrement, Julie l'accompagne.

Il faut vous rendre à l'évidence : ni la gendarmerie, ni personne n'a pu rétablir de liaison avec votre "île" aujourd'hui. Personne ne viendra. Zalème se plaint : Barneron lui a donné de faux espoirs. Il ne se sent pas la force de vivre une nouvelle nuit de cauchemar.

Dehors, l'orage gronde toujours. De nouvelles bourrasques de vent rabattent la pluie sur les vitres.

- C'est l'heure de souper, s'impatiente la baronne. Que fait donc Louise ?

Effacez votre mot MARPEM. Si le mot COPROQ figure sur votre Journal d'Enquête, rendez-vous au 601. Sinon, au 684.

173

Vous restez à l'écart des autres, en faisant mine d'observer les bibelots, et écoutez un peu toutes les discussions. La baronne, Faure et Barneron parlent de l'orage. Vous sentez que le chirurgien est plein d'attentions envers Dori de Rochedieu. Jacqueline, elle, n'a rien remarqué ; elle tourne le dos à son mari, trop occupée à faire des sourires bienfaisants à Mme Zalème. On dirait qu'elle cherche à rassurer la vieille dame au sujet de quelque chose. Cassandra, elle, semble tenir des propos exaltés au vieux professeur.

Soudain, vous tournez la tête. Vous avez cru entendre un bruit, comme si quelqu'un venait d'entrer dans la pièce. Mais non, il n'y a rien. Est-ce le bois des murs qui travaille ? Inscrivez le mot-code "QEDEMI" dans votre Journal d'Enquête.

C'est alors que le majordome amène le chariot nappé du repas, avec un plat sous une cloche argentée.

- Voyons Arsène, fait sa maîtresse, Alfred n'est pas encore arrivé, n'est-ce pas un peu... ?

Mais le domestique a déjà soulevé la cloche. Presque tous poussent alors des cris de terreur.

Rendez-vous au 100.

174

Elle émet un grognement sourd et repart. Vous enfiler votre pyjama et vous vous glissez dans votre lit, votre Beretta sous le traversin.

Quelques minutes plus tard, quelqu'un pousse un cri.

Vous faites un bond prodigieux de votre lit jusque dans le couloir, couloir que vous remontez. C'est le vieux Zalème, en pyjama, qui se tient figé sur son seuil. Incrédule ou horrifié, il fixe devant lui, sur le sol, le corps de sa femme

étendu sur le dos. Le manche d'un poignard dépasse de son ventre ! Le visage de la pauvre Marthe est figé d'effroi dans une grimace atroce. Un frisson d'angoisse vous envahit : le pommeau du poignard a la forme d'une tête de mort !

Vous criez à l'aide. Le Dr Faure sort de sa chambre, en pyjama lui aussi, et, le temps de réaliser, se précipite auprès de la malheureuse. Il fait un signe de tête négatif : il n'y a plus rien à faire, elle est morte. Le vieux professeur tombe à genoux.

- Oh non, ma pauvre Marthe ! se met-il à sangloter.

En nuisette, Cassandra apparaît à l'angle du couloir. Vous laissez Faure gérer la situation et foncez dans l'autre aile. Vous cognez aux portes de Dori et Julie : elles n'ont rien entendu de suspect, elles dormaient, vous disent-elles. Vous leur enjoignez de s'enfermer dans leurs chambres.

Une minute ! Où est Jean Barneron ? Lorsque vous descendez inspecter le rez-de-chaussée, vous tombez justement sur lui, suivi de près par Arsène et Louise, attirés par le bruit. Le bûcheron est encore tout habillé, alors que les domestiques sont en pyjama et bonnet de nuit ou en robe de chambre. À votre question, ils disent n'avoir croisé personne.

- Que faisiez-vous debout ? demandez-vous à Barneron.

- J'espérais... surprendre le fantôme ! Je... je ne voulais prévenir personne de mon projet, au cas où...

- ...au cas où l'un de nous serait le coupable.

Il baisse la tête.

Il y a un tueur dans la maison ! Louise retourne se barricader dans sa chambre, tandis que Jean, Arsène et vous faites un tour des lieux ensemble. Toutes les fenêtres sont fermées de l'intérieur, les verrous des portes sont tirés. Vous fouillez à trois toutes les cachettes possibles, sans débusquer quiconque, hormis Belzébuth dans un cagibi, qui vous aboie dessus aussitôt. Le majordome explique l'avoir trouvé dans le salon en début de soirée, sans doute laissé là par Julie à cause de l'orage dehors. Ne voulant offusquer aucune de ses deux maîtresses, il l'a enfermé dans ce réduit.

Barneron et vous remontez. Vous trouvez le Dr Faure, Zalème et Cassandra au même endroit que vous les aviez laissés, auprès de Marthe. C'est parce qu'il voulait aller la chercher que son mari est sorti de sa chambre et l'a vue. Par hasard. Ni lui ni le docteur n'ont entendu quoi que ce soit. Faure dit avoir le sommeil lourd. On peut imaginer que pour Zalème, c'est une question d'âge. Cassandra, elle, bien que plus loin, a bien entendu un bruit sourd de quelque chose qui tombait sur le sol, mais elle a pensé que cela venait d'une chambre, quelqu'un qui aurait fait tomber un sac, par exemple.

Notez le mot-code "MAZADE" dans votre Journal d'Enquête. Puis rendez-vous au **660**.

Vous laissez les Zalème et Julie monter les escaliers avant vous. Au premier étage, un éclair immédiatement suivi d'un coup de tonnerre fracassant vous fait sursauter. Il n'a pas dû tomber loin, celui-là !

La clarté de la foudre était telle qu'elle a illuminé tout le hall d'entrée, jusqu'en haut de l'escalier. À ce moment-là, vous regardiez distraitement votre reflet dans le miroir, pour voir si vous étiez toujours aussi élégant. Un frisson de terreur vous étreint : pendant le court laps de temps de l'éclair, ce n'est pas votre reflet que la glace a renvoyé, mais le visage d'une affreuse créature d'outre-tombe, aux orbites vides, un visage verdâtre et déformé, comme s'il fondait sous l'effet d'une chaleur infernale. Quelle horrible apparition est-ce encore là ?

Vous examinez le miroir, sans rien y déceler de particulièrement étrange. Est-ce encore une farce & attrape léguée par le baron de Rochedieu ?

Inscrivez le mot-code "QEDEMI" dans votre Journal d'Enquête ; s'il y était déjà, soulignez-le. À peine avez-vous réintégré votre chambre que vous vérifiez : c'est bon, ce soir c'est de l'eau qui coule dans votre douche.

Si vous avez le mot INDPLA souligné, rendez-vous au **249**. Sinon, au **547**.

Une preuve, vous en avez une, et pas des moindres : celle qui démontre que c'est lui qui a écrit les lettres de menace au baron de Rochedieu. C'est la stupeur dans la salle. Vous montrez à qui veut la photo de l'enveloppe que vous avez prise avec votre smartphone et proposez une comparaison avec un échantillon d'écriture de Sibert. Ce dernier, fou de rage, refuse de se prêter à votre "mascarade".

- Je le demande ce que vous craignez, mon adjudant ? ironisez-vous.

- Je crains que votre preuve ne soit guère probante, Mr Jacket, avoue Touchebœuf. Vous n'avez pas d'original à présenter à un graphologue, et votre photo n'est pas nette. Pas de quoi accuser quelqu'un d'un crime aussi grave.

- Surtout s'il a un alibi certifié par le maire ! triomphe son supérieur.

- Par ailleurs, quand bien même votre preuve serait acceptée, elle démontre juste que la personne que vous mettez en cause a écrit une lettre. Pas qu'elle a tué. Ce genre de lettre peut aussi n'être qu'une blague des gens du cru.

- J'imagine mal un officier de gendarmerie se livrer à ce genre de plaisanterie douteuse ! persifle Dori.

Vous pouvez ajouter tout ce que vous voulez, vous n'êtes pas entendu, les gendarmes coupent court. Dans l'assistance, on est partagé entre déception et mécontentement à votre endroit.



175 : "Ce n'est pas votre reflet que la glace a renvoyé."

L'adjudant-chef met fin à cette réunion informelle et s'en va avec Toucheboeuf, bientôt imité par les convives. Vous non plus n'avez plus rien à faire à Noires Rives. Les recherches pour retrouver Julie se dérouleront sans vous.

Rendez-vous au **13**.

177

L'assistance se moque de vous.

- C'est débile, vous dénigre Barneron, la pauvre petite a plutôt l'air d'avoir été la victime d'un rapt !

- Tout le monde sait qu'elle adorait son père, ajoute Dori. Elle n'avait aucune envie de vivre avec moi seulement !

- C'est justement ça, le nœud de l'affaire, soulignez-vous. Quand Julie a su que le père qu'elle chérissait plus que tout avait tué son amie Fanny, elle est tombée des nues et a pété un câble.

- Voilà pourquoi elle aurait fugué ? s'interroge Sibert. Elle a compris que vous aviez compris ?

- La simple accusation lancée par le faux fantôme n'aurait pas suffi à la convaincre que son père était vraiment un criminel, estime Cassandra. Il aurait fallu qu'elle en ait une preuve solide, tangible.

- Et même ! fait Toucheboeuf, perplexe. De là à commettre un assassinat froid et calculé, avec une arme à feu, et de maquiller le tout en suicide ? Elle aurait agi par colère, sans se soucier de la mise en scène.

L'adjudant-chef approuve. Avant d'explorer plus loin cette théorie, il exige cette preuve irréfutable que Rochedieu est le meurtrier de la petite Fanny.

Si vous disposez d'une telle preuve, elle doit être accompagnée d'un nombre. Ajoutez ce nombre du numéro de ce paragraphe, et rendez-vous au paragraphe portant le numéro obtenu.

Si le texte ne correspond pas, c'est que vous vous êtes trompé ; rendez-vous alors au **378**.

Si vous n'avez pas de preuve, rendez-vous aussi au **378**.

178

Vous prenez votre Audi et mettez le cap sur Noires Rives, accompagné par le battement continu de la pluie sur le pare-brise. Le mauvais temps ne paraît que devoir empirer. Lorsque vous traversez le pont, la mer en colère envoie son écume en travers de la chaussée. Vous vous inquiétez : bâti en pierres de taille, l'ouvrage menacé par les éléments présente-t-il toutes les garanties de sécurité ?

Un peu plus loin, en louvoyant au milieu des bois aux sombres couleurs de l'automne, vous vous demandez où a pu disparaître Jacqueline Faure.

C'est plein de ces sombres pensées que vous atteignez enfin le village. Malgré les nuages, vous avez du réseau ; vous appelez Amy.

- Oh, Nils, c'est vous ! Vous ne devinez jamais où je suis !

- Au rayon éponges du supermarché ?

- Mais non ! Je suis au commissariat.

Vous faites un point rapide sur les derniers événements à Noires Rives.

Si vous avez le mot-code VULBOR souligné, rendez-vous au **731**.

À défaut, si vous êtes déjà passé à la gendarmerie, en avez parlé avec votre secrétaire et si elle vous a dit qu'elle ferait des recherches, rendez-vous au **118**.

Sinon, si vous avez le mot PAAGEN, rendez-vous au **505**.

À défaut, il ne vous reste plus qu'à raccrocher.

Si alors vous avez le mot VUVIVA, rendez-vous au **389**.

À défaut, vous pouvez maintenant aller : à la gendarmerie, au **477**,

Au café, au **370**, discuter avec les gens du cru,

Chez le notaire, au **622**.

179

Vous descendez ensemble jusqu'au sous-sol, dans la galerie aux meubles anciens. Le chirurgien et le bûcheron se montrent stupéfaits :

- J'ai vécu dans cette baraque pendant des années, et je ne me suis jamais douté de rien ! s'exclame Faure.

- Moi non plus ! enchérit Barneron.

Par où commencer votre traque ?

Comme vous les avez sous la main, vous leur demandez de faire le guet pendant que vous montez aux diverses échelles. Vous aviez vu juste : vous parvenez dans des espaces vides qui donnent sur la plupart des pièces du manoir, au rez-de-chaussée et à l'étage. Notamment sur les chambres de tous les invités, y compris la vôtre, et celle des maîtres de maison. Toutes celles des invités ont un miroir sans tain pour espionner, et un accès secret que vous débloquent à l'aide de votre pin's.

Si vous ne le saviez pas encore, il y a également un passage secret dans l'alcôve avec l'armure, au niveau du palier de l'escalier central.

De retour en bas, vous faites un topo à vos compagnons, qui font des mines abasourdis.

Si vous ne le possédez pas déjà, notez le mot-code "ARMUAL" dans votre Journal d'Enquête.

Si y figure le mot MAZADE, rendez-vous au **448**.

À défaut, le mot MARPEM, rendez-vous au **549**.

Si vous n'avez aucun de ces deux mots, rendez-vous au **775**.

L'accusé s'insurge immédiatement :

- Je n'ai pas pu perpétrer ce crime : je me trouvais dans ma chambre à ce moment-là. Mlle Reig et Mr Barneron ont vu d'où je venais !
- Je peux en témoigner, appuie le bûcheron.
- Il avait le temps de retourner vers sa chambre puis de faire marche arrière, pour donner le change, objectez-vous.
- Vous partez du principe que le coupable a commis tous les meurtres de ces derniers jours, intervient Sibert. Mais qu'est-ce qui relie ce meurtre à celui du baron ?

Vous tentez de le lui expliquer au **378**.

181

Vous évoquez avec elle les événements de cette nuit et lui demandez comment elle les a vécus.

- Je dormais à poings fermés quand mon collègue Mr Rozenwald a tapé à ma porte. Il avait entendu des bruits suspects à l'étage et, il faut le dire, je crois qu'il avait peur d'y aller tout seul. En arrivant dans le hall, nous avons vu Mr Barneron qui venait du couloir des salons.
 - Vous n'avez croisé personne d'autre ? Ou entendu quelqu'un courir ?
 - Non, personne.
 - Que pensez-vous de la raison invoquée par Mr Barneron quant à sa présence au rez-de-chaussée à cette heure tardive ?
 - Pfff, je n'en crois pas un mot !
 - Ah oui ?
 - C'est un alcoolique ! Et un chouraveur : il pique des bouteilles dans la cave du manoir et les cache dans son pick-up, j'en suis persuadée ! Ah, si seulement j'avais une preuve ! Si ça se trouve, c'est lui mon voleur de nourriture.
 - Quel *voleur de nourriture* ?
- Elle entame alors une longue plainte : depuis que les invités sont arrivés, des vivres disparaissent du cellier ou de la cave, même des conserves.

Si vous avez le mot-code LUNMAT, rendez-vous au **790**.

Si c'est plutôt le mot LUNPEM que vous avez, rendez-vous au **196**.

182

Si vous voulez dire à Julie de se méfier de son ami de l'usine, rendez-vous au **280**.

Si vous vous en abstenez, rendez-vous au **734**.

183

Julie n'apprécie pas du tout que vous vous mêliez de sa vie privée et que vous vous permettiez de médire de son ami Jonathan. Elle lui tresse éloge sur éloge, vous traite d'âne et

vous enjoint de la laisser. Autant jouer franc-jeu :

- Tant que la petite Fanny n'a pas été retrouvée, j'en ferai l'un de mes suspects. Fanny, lui et vous êtes dans le même lycée, c'est bien ça ?
- Oui, mais ça ne veut rien dire !
- Votre père m'aurait-il engagé si j'étais le premier crétin venu ? Plusieurs éléments me laissent penser que ce garçon trempe dans une sombre affaire. Si votre père était encore là, je lui signalerais le danger et nul doute qu'il vous interdirait de revoir ce voyou.

Choquée, elle refuse de vous croire, mais vous assaille de questions à propos de lui et Fanny. Sans trop lui en révéler, vous lui expliquez avoir surpris son ami en compagnie de gens peu recommandables, qui parlaient de commettre un crime.

Impressionnée, elle vous parle un peu plus de Jonathan, le garçon populaire au lycée. Elle ne sait pas si Fanny et lui se connaissaient. Lorsque sa famille a emménagé à Noires Rives, il a été le premier au village à être sympathique avec elle. Il a déjà dix-huit ans, il a redoublé. Pour éviter qu'on ne les découvre, ils ont l'habitude de se voir dans des endroits discrets, comme l'ancienne usine, ou comme l'âtre de l'église.

Soulignez votre mot GACORE. Si le mot ADECJU figure sur votre Journal d'Enquête, effacez-le ; s'il s'y trouve souligné, effacez-en juste le soulignement. Puis rendez-vous au **455**.

184

- Je peux toujours tenter, fait-elle sans se mouiller.
 - Vous voudriez que l'on fasse ça ce soir ?
 - Non. Maintenant.
- Pris de court, vous la laissez prendre vos mains dans les siennes. Très vite, elle entre dans une sorte de transe, psalmodiant des paroles inintelligibles.

Si vous avez l'un ou l'autre des mots-codes DIMMAT ou DIMPEM, rendez-vous au **512**. Sinon, au **588**.

185

- Que je vous accompagne ? répète-t-elle, soupçonneuse. Vous avez peur tout seul ?
- C'est exactement cela. Je serai plus rassuré avec quelqu'un. Deux secondes de réflexion, et Julie descend de son arbre par le tronc, agile comme un singe. Quand vous avez tous les deux les pieds sur le même sol, elle fait une tête de moins que vous.
- C'est d'accord, vous dit-elle, mais je dois faire quelque chose avant.

L'adolescente va chercher derrière la dépendance qui sert de garage un vélo rouge au porte-bagage enfoncé, et le range à l'abri de la pluie.

Tout à coup, on vous aboie violemment au nez, et une grosse masse de muscles noire vous saute presque à la gorge. Vous bondissez vivement de côté et faites face à la menace. Un énorme braque de Weimar foncé vous fixe de ses yeux jaunes, la gueule ouverte sur une rangée de crocs peu engageants.

- Couché, Belzébuth ! ordonne Julie. C'est un ami de papa. Aussitôt, le cerbère monstrueux assoiffé de sang se range derrière la jeune fille. Mais il continue de grogner.
- Il n'aime pas les étrangers, explique-t-elle. Il lui faut du temps avant de s'habituer à quelqu'un.
- Combien de temps, à titre d'information ?
- Au moins une bonne semaine.

Elle vous fait entrer dans le manoir par la classieuse porte d'entrée ornée d'un marteau de bronze ouvragé, en forme de marmouset grognon. Aussitôt, un majordome guindé accourt. De haute taille, il porte un costume gris terne, de bonne coupe, un peu démodé. Malgré son âge déjà avancé, pas loin des soixante ans au vu de son front dégarni et de ses favoris blancs, il affiche un maintien tout simplement impeccable, fruit d'une excellente école britannique.

- Mademoiselle est encore sortie sous la pluie, ce n'est pas raisonnable, la réprimande-t-il avec afféterie.
- Pff.
- Et qui est ce monsieur ?

Sitôt a-t-il vu votre carte (complètement factice) qu'il s'excuse et vous débarrasse de votre imper et de votre chapeau trempés.

- Merci, Arsène, je m'occupe de notre invité, intervient une voix féminine, douce et chaleureuse. Allez mettre ses vêtements à sécher, montez sa valise dans sa chambre, et portez-lui une serviette.
- Bien, Madame.

Alors que le domestique s'exécute, vous découvrez sa maîtresse, la baronne de Rochedieu, venue vous accueillir.

C'est une femme d'une grande beauté, quoique légèrement fanée, aux grands yeux verts amusés. Ses lèvres pulpeuses, un peu trop pour être honnêtes, forment des ronds charmants quand elle parle, ou bien s'ouvrent sur un large sourire au blanc impeccable. Son maquillage rose un peu vulgaire ne sied guère à une dame du monde, et jure avec le blond presque auburn de ses cheveux ramenés en un élégant chignon. Elle porte une robe verte sobre, mais de grand couturier, ainsi que des bijoux de prix. Vous ne doutez pas de l'authenticité de la rivière de diamants qu'elle arbore sur un décolleté mettant en valeur ses seins, moins authentiques, eux. La panoplie presque complète de la parvenue.

Vous échangez les présentations d'usage.

- Oh, mais appelez-moi Dori, très cher Mr Montlharront. Quel temps épouvantable, n'est-ce pas ! (remarquant la jeune fille derrière vous :) Julie, tu es encore allée dehors par ce temps, ma chérie...! Où étais-tu fourrée pour être si peu mouillée ?

- Pff, ça te regarde pas !

La baronne se penche vers vous et soupire tout bas :

- Ces adolescents sont impossibles, je vous dis, Mr Montlharront...!
- J'ai tout entendu...
- Vous aviez oublié votre parapluie, Mr Montlharront ?
- Mon Borsalino me suffit.
- C'est bizarre, j'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part... Ne nous sommes-nous jamais croisés ?
- C'est possible. Votre mari n'est pas ici ? coupez-vous, avant qu'elle ne se souvienne de quoi que ce soit de fâcheux.
- Non, Alfred n'est pas encore arrivé, je ne sais pas pourquoi. En attendant, je vais vous présenter aux autres invités.
- Ils sont déjà tous là ?
- Nous n'attendons plus que vous.

Elle vous entraîne à travers le large hall d'entrée. Le rez-de-chaussée du manoir est haut de plafond ; quatre bons mètres séparent le sol des solives apparentes, noircies par l'âge. Le plancher de bois, lui, a été poli et verni récemment. Au fond, un double escalier de pierre monte à une galerie à balustrade, par laquelle on accède au premier étage de chaque aile.

Comme Julie s'apprête à le prendre, vous la pressez de ne pas vous abandonner :

- Pitié, ne me laissez pas seul avec votre mère !
- C'est pas ma mère ! C'est la marâtre.
- Oh, je vois.
- Et c'est une croqueuse d'hommes. Vous feriez bien de vous méfier, "très cher Mr Montlharront".

Elle consent à rester près de vous. Avant de pénétrer dans le salon qui s'ouvre tout de suite à gauche, vous notez une petite incongruité dans la décoration : on a installé un nombre impressionnant de miroirs aux formes artistiques variées. Le baron est-il coquet à ce point ? Ou bien votre hôtesse ? Peut-être est-ce une fantaisie artistique, histoire de cacher les vieux lambris de chêne aux murs, ou bien une manière de donner l'impression que la maison est plus grande.

La pièce dans laquelle vous venez d'entrer, vaste et accueillante, est abondamment éclairée par plusieurs lustres Baccarat. Des portes-fenêtres donnent sur les jardins. Sur les murs lambrissés, des tableaux, des têtes de cerf et des armes médiévales confèrent aux lieux à la fois une certaine majesté et un charme campagnard. Une immense cheminée surplombée d'un chambranle en chêne massif diffuse une chaleur réconfortante pour le visiteur qui vient de tomber en panne sous la pluie. Plusieurs personnes assises dans des canapés et des fauteuils à tapisserie armoriée se lèvent à votre entrée.

La baronne vous présente le couple le plus proche de vous : un quadragénaire brun en costume et une femme un peu gauche dans sa robe démodée.

- Le Dr Fabrice Faure et son épouse Jacqueline. Me Gilles Montlharront, avoué d'Alfred.

Comme vous l'apprenez, Faure est un chirurgien réputé. Soigneusement coiffé, rasé, manucuré, il présenterait très bien s'il n'affichait pas une sorte de rictus condescendant horripilant.

- Lui, il se prend pas pour la moitié d'une queue de poire ! commente Julie à voix basse.

Jacqueline Faure serait jolie, avec ses traits délicats et ses cheveux châtain soyeux attachés par un peigne orné de perles. Pourtant, ses mains tremblantes et ses yeux bleus fuyants derrière ses grosses lunettes rondes de myope évoqueraient plutôt la bête traquée. Difficile de donner son âge, sans doute est-elle plus jeune que son mari. Vous l'imaginez bien sous la coupe totale du docteur. D'ailleurs, elle ne prend même pas la peine de vous indiquer sa profession.

- Il la bat ou quoi ? vous souffle Julie.

Le couple suivant est détonnant. L'homme, un rude gaillard à la carrure impressionnante, vous donne une poignée de main si vigoureuse que vos phalanges s'en remettent difficilement. Vous n'êtes pas étonné d'apprendre qu'il est bûcheron. Vous l'auriez deviné au cal des battoirs qui lui servent de mains. Il n'a passé qu'un gros pull sur sa chemise à carreaux. Sa tête vituline ne le rend pas très gracieux, en contraste complet avec la beauté renversante de sa femme, trentenaire comme lui.

Celle-ci, de taille menue et vêtue avec goût d'un pantalon de soirée fuchsia et d'un haut échanuré assorti, est une magnifique créature sortie d'un rêve. Ses lèvres esquissent un sourire doux, presque distant, irréel, tandis que ses longs cheveux d'un blond naturel éclatant, qu'elle laisse libres, lui donnent les airs d'une fée de conte.

- Jean et Cassandra Barneron.

- Une femme pareille avec un type aussi moche ? s'étonne Julie à votre oreille. Elle doit être aveugle !

- Vous ne croyez pas si bien dire !

Vous avez remarqué, en effet, que Cassandra ne regarde jamais dans les yeux. Les siens, assez rapprochés, d'un bleu presque délavé, paraissent constamment observer le lointain. Ils ne voient plus.

- Sans yeux, on peut voir beaucoup de choses, Monsieur... euh, je veux dire Maître, dit l'intéressée lorsque le sujet est évoqué.

Les derniers invités sont Mr Mathieu et Mme Marthe Zalème, un couple de personnes âgées, des enseignants à la retraite. Lui était professeur de sport au lycée, elle institutrice dans une école privée catholique. Aujourd'hui, ils font petits vieux. Lui avec sa moustache blanche, ses yeux hésitants grossis par des lunettes à larges foyers, son chandail tricoté élimé et son dos légèrement voûté. Elle avec son chignon gris porté bas, son teint parcheminé et sa robe à fleurs. Vous remarquez que Madame a de grandes mains, des mains d'homme presque, et au cou, un crucifix.

- Eux, je les ai déjà vus, fait Julie. C'est des vieux gâteux.

- Comment ? demande Zalème.

- Elle disait que le temps est orageux, lui "répétez-vous".

- Ah, oui, c'est sûr...! À qui le dites-vous !

Les présentations achevées, Julie monte dans sa chambre, mais vous promet de vite redescendre. Elle devrait être prescrite en intraveineuse aux gens qui ne sont pas assez rock'n roll.

Ne manque plus que le baron, votre client. Il ne devrait pas tarder, vous espérez. S'il a engagé Nils Jacket le détective et l'a fait venir sous la fausse identité de Me Montlharront, c'est pour des menaces de mort. Vous serez plus tranquille quand il sera là.

Soulignez votre mot JUDAAR. En attendant votre hôte, autant faire connaissance avec les autres convives, histoire de parfaire votre couverture. De petits groupes se sont formés et discutent entre eux. Auquel vous joindre ?

La baronne de Rochedieu, Faure et Barneron ? (rendez-vous pour cela au **135**)

Cassandra et Zalème ? (rendez-vous au **57**)

Jacqueline Faure et Marthe ? (rendez-vous au **227**)

Si vous préférez attendre dans votre coin, en silence, mais à l'écoute de ce qui se dit, rendez-vous au **173**.

186

Le meurtrier de Rochedieu a dérobé les lettres que sa victime conservait dans son tiroir. On peut supposer qu'il est l'auteur ou lié à l'auteur des lettres de menaces. Il les a volées parce qu'il vous a entendu hier : il a réalisé la bourde commise d'avoir écrit à la main sur les enveloppes. Mais il ne sait peut-être pas que vous avez photographié lesdites enveloppes. Vous devez, dès lors, trouver un moyen d'obtenir un échantillon de son écriture sans éveiller sa méfiance.

Vous réunissez tout le monde dans le salon, domestiques compris, en prétextant une expérience. Vous notez que Julie n'est pas là. Sa belle-mère vous apprend qu'elle s'est rendue au village à bicyclette.

Vous prétendant un enquêteur aux méthodes quelque peu particulières, basées sur la psychologie, vous leur proposez un jeu de votre invention : vous allez leur donner des mots, et chacun d'entre eux devra écrire un autre mot qui lui viendra à l'esprit, par association d'idées. Faure trouve le principe complètement stupide, mais la baronne et Cassandra se montrent positivement intriguées. Votre proposition originale colle bien avec la personnalité fantasque de Rochedieu. De cette manière, l'assassin ne vous considérera pas comme une menace sérieuse.

Vous leur donnez les cinq mots suivants : baron, fantôme, meurtre, manoir, culpabilité.

Chacun, hormis Cassandra, écrit cinq mots sur une feuille. Puis vous ramassez les copies et, hochant de la tête, faites mine d'être intéressés par leurs réponses, que voici :

Dori de Rochedieu : amour, assassin, deuil, maison, fantôme.
Fabrice Faure : puénil, supercherie, décès, tragédie, justice.
Jacqueline Faure : invitation, étrange, tristesse, théâtre, poids.
Mathieu Zalème : original, esprit, crime, grand, condamnation.
Marthe Zalème : téméraire, tourment, fin, danger, mort.
Jean Barneron : fou, menace, crime, hanté, coupable.
Arsène : maître, revenant, mort, maison, innocence.
Louise : gentil, effrayant, horrible, inquiétant, innocence.

Cassandra n'a rien écrit, bien sûr, mais elle vous donne ses mots après coup : indépendant, bienveillant, bizarre, puissance, hantise.

- Je ne vois pas ce que le fantôme a de bienveillant ! s'emporte la baronne.

- Le vrai fantôme n'a rien fait à votre époux, j'en suis sûre, lui répond la médium.

Vous les laissez retourner à leurs occupations et, à l'écart, comparez leurs écritures avec la photo des enveloppes dans votre téléphone. C'est l'heure de vérité. Cependant, aucune écriture ne correspond à celle des enveloppes. Elles sont même très différentes. Le mystère s'épaissit.

Dans votre Journal d'Enquête, notez les 8 échantillons d'écriture rangés dans votre poche. Puis rendez-vous au **672**.

187

Zalème balbutie de rage, défendant sa défunte épouse du moindre péché, elle qui était si croyante. Dans l'assistance, on ne cache pas son scepticisme : le baron aurait résisté à une assaillante si frêle.

- Je ne suis pas d'accord, insistez-vous. Lorsqu'elles se croient investies d'une mission divine, certaines personnes peuvent faire preuve de ressources insoupçonnées.

L'adjudant-chef a un argument à vous opposer. Si Rochedieu se méfiait de ses invités, comme il l'a laissé entendre dans sa vidéo post mortem, il n'aurait pas laissé l'une d'entre eux l'approcher dans son bureau. Il n'aurait pas pris le risque de rester seul avec elle.

- Marthe se trouvait déjà dans le bureau, répliquez-vous. Elle a attendu sa proie cachée derrière la porte. En tant qu'ancienne propriétaire, elle devait avoir fait faire un double des clefs.

- Mais pour quel mobile aurait-elle commis ce crime ? veut savoir Sibert.

- Elle a voulu venger la mort de la petite Fanny, tout simplement, en châtiant celui qu'elle pensait coupable.

- Le fantôme l'aurait poussée à perpétrer ce meurtre ? Mais pour quelle raison ? Et pourquoi a-t-elle été tuée après ?

Si vous possédez le mot-code MAZADE, rendez-vous au **272**.

À défaut, répondez-vous :

Par vengeance ? (rendez-vous pour cela au **507**)

Le fantôme a voulu effacer ses traces ? (rendez-vous au **282**)

Marthe s'est suicidée ? (rendez-vous au **336**)

188

Ce dé clic, il sonnait comme un mécanisme... Vous repensez à la lettre d'instructions du baron. Elle stipulait : "... *le pin's sert à ...*". Et si c'était cela, la clef ?

Julie, intriguée, vous voit approcher votre épinglette de la cheville de l'armure.

- Oh, mais c'est le pin's de papa ! Vous étiez à la même école ?

- S'il était à l'école de la débrouillardise, peut-être.

Pour ponctuer vos paroles, l'épinglette vibre et s'allume à proximité du pied de l'armure. La cheville produit un nouveau dé clic et, dans un bruit feutré, la paroi au fond de l'alcôve coulisse et révèle un sombre passage.

- Vous l'avez trouvé ! s'écrie joyeusement Julie.

Notez les mots-codes "VULBOR", "ARMUAL" et "POPACO" dans votre Journal d'Enquête. Faure et Barneron restent médusés. Ils comprennent néanmoins que c'est le pin's qui a fait jouer le mécanisme. Et à l'électricité. L'orage n'a donc rien à voir avec la panne actuelle, si certaines choses marchent et d'autres pas.

À la lumière de la fonction lampe-torche de votre smartphone, vous découvrez un étroit corridor mystérieux. Quand Julie fait mine d'y pénétrer, Belzébuth renâcle et refuse de faire un pas de plus.

Vous convenez avec Barneron et Faure d'explorer ensemble ce passage, et de renvoyer la jeune fille auprès de sa belle-mère. Vos deux compagnons de traque vont trouver Arsène. Ils s'arment avec les clubs de golf du baron (des *fers*) qu'il leur fournit. Vous, vous aurez votre Beretta. Le majordome vous procure également des lampes-torches à tous trois (à inscrire dans votre Journal d'Enquête).

C'est à leur lumière que vous pénétrez dans le corridor, qui semble longer les murs de la maison, à en juger la pierre nue. Les étais en bois massif non vernis paraissent très vieux. Le plafond disparaît presque sous des couches de toiles d'araignée. Vous remarquez que certaines ont été cassées récemment : le boyau a été emprunté aujourd'hui. Conscient qu'il peut y avoir quelqu'un d'autre, et pas forcément amical, dans les parages, vous redoublez de vigilance.

Vous trouvez une échelle en bois qui descend au rez-de-chaussée. En bas, selon Faure, vous devez vous trouver au niveau du cabinet de travail du baron.

- Nous sommes même juste à côté ! confirmez-vous en pointant une vitre pratiquée dans le mur.

De l'autre côté, vous avez vue sur le bureau où a été commis le meurtre de Rochedieu ! Un miroir sans tain ! Il vous permet, d'où vous êtes, d'espionner la pièce sans que jamais personne ne s'en doute !

Voilà qui ouvre de nouvelles possibilités quant au meurtre ! L'assassin aurait-il pu passer par là pour surprendre votre client, et surtout pour s'enfuir d'une pièce fermée, donnant l'illusion qu'elle l'était de l'intérieur ? Il n'aurait alors pas eu besoin du double des clefs. Vous n'avez aucune peine à trouver une issue secrète qui donne dans le cabinet : la bibliothèque peut pivoter à l'aide d'un mécanisme. Toutefois, lorsque vous l'actionnez avec votre pin's, vous entendez un déclic, mais la bibliothèque coince contre quelque chose. Impossible de l'ouvrir. Vous verrez cela plus tard, vous dites-vous.

Non loin, une autre échelle s'enfonce dans les profondeurs du manoir. Sitôt les barreaux descendus, vos compagnons et vous découvrez une galerie aux allures de cave abandonnée, éclairée par des ampoules nues. Vous les examinez : ce sont des ampoules à filament telles qu'on les produisait il y a quelques décennies. Certaines, toutes neuves, ont été changées récemment, néanmoins. L'installation date, mais résiste bien au temps ; elle tire son électricité du manoir. Faure et Barneron se montrent stupéfaits :

- J'ai vécu dans cette baraque pendant des années, et je ne me suis jamais douté de rien ! s'exclame le docteur.

- Moi non plus ! enchérit le bûcheron. Bon, une bonne chose : l'électricité semble être revenue.

- Pas sûr, faites-vous.

- Ah bon ? Et ça vient d'où cette lumière ?

- Ce que je veux dire, c'est que l'électricité n'a peut-être pas été coupée par l'orage.

Le bûcheron se tait. Plus loin, vous trouvez de vieux meubles en bois piqué poussiéreux qui devaient être beaux, à une époque. XIX^{ème} siècle au moins, estime Faure.

- Du siècle où le moine a été tué... ? demande Barneron avec une soudaine fébrilité.

- Certainement.

Dans le boyau, vous avez la surprise de constater que d'autres échelles, à intervalles réguliers, permettent de remonter au rez-de-chaussée. En votre for intérieur, vous pensez comprendre : chacune conduit à des espaces entre les différentes pièces du bâtiment. Et à leurs miroirs ! Si tous les miroirs sont sans tain, ces galeries secrètes octroient à celui qui en connaît l'existence le loisir d'aller à sa guise dans la maison et d'espionner tout le monde !

Le pin's vous donne une certitude : c'est le baron qui maîtrisait les passages secrets. La pose des miroirs dans le vestibule date de son emménagement, c'est visible, et, au cours des travaux, il a sans doute fait installer le dispositif électronique qui bloque l'ouverture des issues secrètes à qui ne possède pas le précieux sésame. Il voulait que vous découvriez cet endroit, c'est stipulé dans sa lettre d'instructions, avec laquelle il vous laissait une épinglette magique. Le meurtrier devait l'ignorer, vu qu'il ne l'a pas emportée.

Peu désireux d'y monter, vos compagnons vous incitent à poursuivre l'exploration du sous-sol. La salle dans laquelle vous débouchez ensuite confirme l'emménagement récent. Basse de plafond, elle est couverte d'écrans de télévision sur toute une paroi. On dirait que, si cela ne suffisait pas, des caméras ont été installées derrière certains miroirs sans tain. La large console de commandes dressée devant le mur d'écrans permet de piloter une armée d'yeux insoupçonnables dans tout le manoir.

- D'où ça sort, tout ce fourbi ? s'interroge Barneron.

- Je parie que c'est Rochedieu qui a installé ça pour nous espionner ! s'énerve Faure.

- Mais qui est-ce qui dirige tout ça, maintenant ? s'inquiète le bûcheron. Est-ce le programme informatique qui est devenu fou ? Est-ce le manoir lui-même qui nous attaque ?

- Je ne pense pas, le détrompez-vous.

L'endroit est désert, mais vous montrez du doigt un sachet de pistaches entamé posé à côté du siège du dernier utilisateur.

- Nom de chien ! Il y aurait quelqu'un qui habiterait là depuis le début ? Mais qui donc ?

Un bruit vous fait tous vous retourner. Dans le fond de la grotte, une silhouette blafarde se découpe dans la pénombre.

Cette houppelande, ce capuchon... c'est le fantôme !

Vous avez découvert sa tanière !

Le Dr Faure se rue sur lui en rugissant :

- Où est ma femme, ordure ?!

Au moment où il va attraper le spectre par le collet, ils disparaissent tous les deux dans les ténèbres !

- Seigneur Dieu ! tremble Barneron. Le... le fantôme l'a tué avec ses pouvoirs !

- Mais non ! Vous n'avez pas entendu le déclic ? C'était une trappe !

- Alors... si c'est un homme, on peut l'avoir !

Et il s'élançait dans le souterrain !

Le suivez-vous ? (jusqu'au 737)

Cherchez-vous d'abord sur les écrans de surveillance si vous voyez quoi que ce soit pour vous aiguiller ? (rendez-vous au 396)

Vous demandez aux convives s'ils connaissent le père de Fanny, la jeune fille qui, d'après le fantôme, aurait été assassinée. Tous vous répondent par la négative, hormis Jean.

- "Le fils Roussin" ? Oh oui, ce serait tout à fait dans son caractère de tuer l'assassin de sa fille de ses propres mains ! répond-il à vos questions. Il est du genre bourru.

- Aurait-il pu s'en prendre à quelqu'un que l'on aurait accusé, même sans preuves ?

- Oui, il en aurait été capable. Mais il aurait plutôt débaroulé avec son fusil en hurlant. Je l'imagine mal l'auteur d'une mise en scène élaborée.

Rendez-vous au 79.

190

Dori sort la Bentley du garage, une rutilante Continental bleu électrique, qui, vous vous en apercevez dès les premiers lacets à travers bois, sied parfaitement à sa conduite sportive. Elle a le coup de volant sûr, même si vous la sentez quelque peu fébrile. À un moment qu'elle s'emporte contre un tracteur qui la ralentit, vous saisissez la balle au bond :

- En vous installant à la campagne, vous ne vous attendiez pas à ce genre de *ralentissements* ?

- Si, bien sûr, je suis une fille du cru, à la base. J'ai pourtant l'habitude... Excusez ma nervosité, Nils. Mais... en temps normal, je n'aime déjà pas trop faire des démarches administratives. Là, pour enterrer l'homme avec qui je pensais passer ma vie... vous comprenez que ça n'aille pas fort...

- Bien entendu.

- Il faut que je me montre forte pour Julie, il faut que je gère les invités, il faut que je reste digne en toute circonstance... c'est un peu dur, à la longue...

Un sanglot étrangle sa voix. Vous lui glissez une parole de sollicitude.

Elle vous dépose au garage, à l'entrée du village. Comme vous pouviez vous y attendre un dimanche, il est fermé pour la journée.

- Allez frapper, vous recommande la baronne. Je vous attends là. Au pire, il ne vous ouvrira pas.

Si vous êtes déjà descendu au village hier, rendez-vous au **563**.

Sinon, rendez-vous au **573**.

191

Tout est calme vers le quartier des domestiques, vers les communs. Tout juste remarquez-vous un rai de lumière au bas de la porte d'une chambre, celle de Louise la bonne. Elle ne dort pas, à cette heure avancée de la nuit ? Collant l'oreille au battant, vous percevez pourtant un léger ronflement. Elle doit dormir avec sa lampe de chevet allumée.

Soudain, une porte claque. Ce n'était pas violent, mais cela s'est produit non loin, derrière vous.

La porte d'entrée !

Vous la pensiez verrouillée pour la nuit. Revenant sur vos pas, vous allez voir : vous pouvez effectivement l'ouvrir sans rencontrer de difficulté. Quelqu'un vient de sortir. Qui était-ce ? Vous le saurez sans doute demain.

Le silence total est revenu. Rendez-vous au **598**.

Ce déclic, il sonnait comme un mécanisme... Vous repensez à la lettre d'instructions du baron. Elle stipulait : "... *le pin's sert à ...* ". Et si c'était cela, la clef ? Vous approchez l'épinglette dudit mécanisme. Elle vibre et s'allume. Un nouveau déclic résonne, plus net. Dans un bruit feutré, tout un pan du mur pivote et révèle un sombre passage ! Vous l'avez trouvé ! Il existait bel et bien !

Vous avez noté : le mécanisme a fonctionné à l'électricité. L'orage n'a donc rien à voir avec la panne actuelle, si certaines choses marchent et d'autres pas.

Si vous n'avez pas de lampe-torche sur vous, allez en demander une à Arsène (inscrivez alors le mot-code "POPACO" dans votre Journal d'Enquête, en plus de l'objet).

C'est à cette lumière, et votre Beretta à la main, que vous pénétrez dans un étroit corridor qui semble longer les murs de la maison, à en juger la pierre nue. Les étais en bois massif non vernis paraissent très vieux. Le plafond disparaît presque sous des couches de toiles d'araignée. Vous remarquez que certaines ont été cassées récemment : le boyau a été emprunté aujourd'hui. Conscient qu'il peut y avoir quelqu'un d'autre, et pas forcément amical, dans les parages, vous redoublez de vigilance.

Vous trouvez une échelle en bois qui descend au rez-de-chaussée. En bas, une vitre a été pratiquée dans le mur. En regardant à travers, vous retenez un sifflement : elle donne directement à l'intérieur du cabinet du baron, là où il a été assassiné ! Un miroir sans tain ! Il vous permet, d'où vous êtes, d'espionner la pièce sans que jamais personne ne s'en doute !

Voilà qui ouvre de nouvelles possibilités quant au meurtre ! L'assassin aurait-il pu passer par là pour surprendre Rochedieu, et surtout pour s'enfuir d'une pièce fermée, donnant l'illusion qu'elle l'était de l'intérieur ? Il n'aurait alors pas eu besoin du double des clefs. Vous n'avez aucune peine à trouver une issue secrète qui donne dans le cabinet : la bibliothèque peut pivoter à l'aide d'un mécanisme. Toutefois, lorsque vous l'actionnez avec votre pin's, vous entendez un déclic, mais la bibliothèque coince contre quelque chose. Impossible de l'ouvrir. Vous verrez cela plus tard, vous dites-vous.

Non loin, une autre échelle s'enfonce dans les profondeurs du manoir. Sitôt les barreaux descendus, vous découvrez une galerie aux allures de cave abandonnée, éclairée par des ampoules nues. Vous les examinez : ce sont des ampoules à filament telles qu'on les produisait il y a quelques décennies. Certaines, toutes neuves, ont été changées récemment, néanmoins. L'installation date, mais résiste bien au temps ; elle tire son électricité du manoir.

Plus loin, vous trouvez de vieux meubles en bois piqué poussiéreux qui devaient être beaux, à une époque. Vous les

estimez du XIX^{ème} siècle. Vous avez la surprise de constater que d'autres échelles, à intervalles réguliers, permettent de remonter au rez-de-chaussée. Vous comprenez : chacune conduit à des espaces entre les différentes pièces du bâtiment. Et à leurs miroirs ! Si tous les miroirs sont sans tain, ces galeries secrètes octroient à celui qui en connaît l'existence le loisir d'aller à sa guise dans la maison et d'espionner tout le monde !

Le pin's vous donne une certitude : c'est le baron qui maîtrisait les passages secrets. La pose des miroirs dans le vestibule date de son emménagement, c'est visible, et, au cours des travaux, il a sans doute fait installer le dispositif électronique qui bloque l'ouverture des issues secrètes à qui ne possède pas le précieux sésame. Il voulait que vous découvriez cet endroit, c'est stipulé dans sa lettre d'instructions, avec laquelle il vous laissait une épinglette magique. Le meurtrier devait l'ignorer, vu qu'il ne l'a pas emportée.

La salle dans laquelle vous débouchez confirme l'emménagement récent. Basse de plafond, elle est couverte d'écrans de télévision sur toute une paroi. On dirait que, si cela ne suffisait pas, des caméras ont été installées derrière certains miroirs sans tain. La large console de commandes dressée devant le mur d'écrans permet de piloter une armée d'yeux insoupçonnables dans tout le manoir. L'endroit est désert, mais un sachet de pistaches entamé a été posé à côté du siège du dernier utilisateur. Quelqu'un habite là. Il y a tout lieu de penser que vous aviez un invité de plus dans les murs depuis le début de cette histoire !

Vous tentez d'appriivoiser le logiciel de surveillance, un dispositif classique comme ceux des supermarchés. Un jeu d'enfant pour un détective. Une rapide vérification vous apprend que vous êtes loin d'avoir vue sur toute la propriété. Certains écrans noirs doivent pointer sur des pièces dans l'obscurité.

N'en tirant rien de mieux, vous laissez la console et poursuivez votre exploration. Un corridor s'ouvre dans le fond. Notez le mot-code "VULBOR" dans votre Journal d'Enquête, puis rendez-vous au 33.

193

- Ce type déguisé ? Quelqu'un qui en voulait beaucoup à Rochedieu, manifestement ! ricane-t-il.

- Vous pensez que c'est la même personne que l'auteur des lettres de menaces ?

- Évidemment ! Qui voulez-vous que ce soit ?

- Pourquoi n'était-il pas fait mention de la jeune fille dans les lettres, alors ?

- Mais qu'est-ce que j'en sais ! Il n'y a que vous qui les avez vues, ces lettres, je vous signale !

- Pourquoi avons-nous eu droit à cette mise en scène de l'apparition, à votre avis ? N'aurait-il pas été plus facile à

l'auteur des lettres de tuer le baron directement ?

- Aucune idée ! Et je m'en cogne !

Si vous avez l'un ou l'autre des mots-codes DIMMAT ou DIMPEM, rendez-vous au 111.

Si c'était la 2^{ème} question que vous lui posiez, rendez-vous aussi au 111.

Sinon, vous pouvez lui demander :

S'il aurait aimé récupérer le manoir, un jour ? (rendez-vous au 165)

Son emploi du temps exact au moment du meurtre ? (rendez-vous au 313)

S'il a gardé des contacts à Noires Rives ? (rendez-vous au 558)

194

Il a plu toute la nuit, et même depuis des jours, tout est détrempé dehors. Sans même déjeuner, Jean Barneron et vous allez voir si quelqu'un a entrepris de réparer le pont pour quitter ce lieu maudit.

Vous avez la bonne surprise, au portail de la propriété, de croiser les gendarmes Sibert et Toucheboeuf, armés de fusils réglementaires. Ils sont à pied : comment ont-ils fait pour franchir le précipice, malgré le pont détruit ? Le maire et l'adjutant-chef ont mandé des ouvriers du coin en catastrophe, afin qu'ils montent une passerelle provisoire. Les vents étaient trop violents hier, l'ouvrage était instable, ils n'ont pu l'emprunter que ce matin.

Les forces de l'ordre sont accueillies au manoir avec des exclamations de soulagement.

- Il faut bien que quelqu'un l'ait prise, cette passerelle, intervient néanmoins la baronne à leur récit.

Les gendarmes tombent des nues en apprenant la disparition de Julie et de Louise. Ils n'imaginaient pas, de leur rive, que des kidnappeurs auraient pu s'introduire ainsi dans la propriété.

La mine encore plus renfrognée que d'habitude, Sibert réunit tout le monde dans le grand salon de façon impromptue, afin de faire le point sur les événements. Arsène vient se placer derrière une Dori qui ne retient pas ses larmes :

- Après Alfred, Julie... Qu'ai-je donc fait au Ciel ?

Le Dr Faure paraît anxieux lui aussi ; il fait part de son inquiétude quant à Jacqueline. Zalème, lui, est blême et tremblant. Seuls les Barneron ont le sourire, celui de s'en être sortis vivants, sans doute.

Rendez-vous au 543.

195

Il n'y a aucune porte dans cette section du couloir. Il a pris un passage secret ! Vous vous y attendiez : vous repérez juste à

temps le battant qui se referme au milieu du mur et le reprenez du bout du pied. Comme vous vous apprêtez à vous y élançer, une main sur votre épaule vous arrête.

- Attendez, Monsieur ! vous enjoint Arsène. N'y allez pas sans renfort ! Mieux vaudrait appeler d'autres messieurs à la rescousse.

Il ne se considère pas comme faisant partie des renforts possibles, manifestement. Il se propose d'aller chercher une cale.

Inscrivez les mots-codes "POPACO" et "MAQEPL" dans votre Journal d'Enquête.

Si vous ne voulez pas perdre de temps sur le fantôme, foncez seul dans le passage secret au **363**.

Si vous suivez le conseil du majordome, bloquez la porte secrète avec la cale, mémorisez-en l'emplacement exact et rendez-vous au **531**.

196

Coupant court à toute question, la bonne dit avoir encore du ménage à terminer. Vous comprenez qu'il est inutile d'insister. Vous sortez de la chambre.

Duquel de ces mots-codes disposez-vous ?

DIMPEM souligné ? (rendez-vous au **564**)

DIMPEM non souligné ? (rendez-vous au **221**)

LUNPEM souligné ? (rendez-vous au **682**)

À la fois LUNPEM non souligné et VULBOR ? (rendez-vous dans ce cas au **393**)

LUNPEM non souligné uniquement ? (rendez-vous au **221**)

197

Vous cherchez la fille Rochedieu, mais elle reste introuvable. Vous n'allez pas faire tout le tour de la propriété : vous questionnez Arsène. Il vous apprend que sa jeune maîtresse est allée au village en vélo.

Si vous décidez de vous y rendre vous aussi, mettez-vous en route au **406**.

Sinon, vous pouvez :

Interroger quelqu'un d'autre (retournez au **285**),

Obtenir des échantillons d'écriture des gens présents ? (rendez-vous au **186**)

Essayer de découvrir comment le fantôme a pu disparaître hier soir ? (rendez-vous au **273**)

Si vous ne l'avez pas déjà fait, revoir la scène du crime, au **226**.

Faure ne décolère pas, sûr que tout ceci est une farce idiote signée Rochedieu :

- C'est le majordome qui a joué le rôle, c'est couru !

- Il est trop grand, trop élancé pour être le revenant qu'on a vu, objectez-vous. La taille ne correspond pas. Le "moine" faisait dans les 1m75-1m80. Se grandir est possible, se rapetisser moins. Et pourquoi aurait-il parlé de l'adolescente disparue ?

- Qu'est-ce que j'en sais !

- On n'est même pas sûr que la gamine soit morte, en plus..., ajoute Barneron, qui prend soudain peur. Et si on avait affaire à un dément, et qu'il était encore dans la maison ? Vous en convenez : il faut fouiller tout le manoir avant de dormir, maintenant que les lumières sont revenues. Vous faites part de l'idée aux autres : le baron est d'accord. Julie et tous les messieurs se portent volontaires. Les dames préfèrent rester ensemble ici, dans la salle de billard. Toutefois, la baronne exige la présence d'un homme à leurs côtés.

Si vous vous proposez, rendez-vous au **603**.

Si vous tenez à participer à la battue, suivez les autres au **652**.

199

Les Zalème arrivent en dernier. Malgré ses promesses, le vieux professeur a finalement consenti à revenir au manoir. Il faut dire que sa femme est sortie de l'hôpital dans l'après-midi, vous apprend Faure. Cependant, quand vous la découvrez blême, prête à défaillir, vous n'avez pas l'impression qu'elle va tellement mieux. Le docteur se précipite pour la soutenir.

- Vous n'auriez pas dû venir, si vous ne vous sentiez pas de...

- Ce n'est pas ça..., intervient le mari, tout aussi secoué. C'est... c'est le pont...!

- Quoi, le pont ?

- Il... il s'est effondré !

- Quoi ?!

- Juste derrière nous ! À peine nous sommes passés !

Le pont au-dessus du bras de mer est le seul accès au promontoire sur lequel s'élève le manoir. Il avait jusque-là, au cours des dernières décennies, résisté aux agressions du climat et de l'âge. Il a fallu qu'il cédât aujourd'hui, en cette soirée précise, en ce moment particulier ! Si c'était un avantage aux siècles où les guerres étaient fréquentes, en ce jour l'événement a des allures de damnation.

Bravant les éléments déchaînés, Jean Barneron, Arsène et vous montez dans le pick-up du bûcheron et poussez jusqu'en bas de la route. Effectivement, bien qu'en pierres, le pont s'est bel et bien écroulé, emporté par la colère de la mer et du ciel. Il était déjà ancien, fait remarquer Arsène. Il vous est désormais impossible d'accéder au village, ni même au continent, en fait.

Vous êtes sur une île, coupée du monde.

L'autre berge n'est pas si loin. Une vingtaine de mètres tout au plus. Vous pourriez improviser un pont de fortune avec un arbre si le temps effroyable ne vous en dissuadait. Vous devinez des lumières bleues clignotantes sur l'autre bord, par-delà une muraille de pluie. Ce doivent être les gendarmes, venus pour la reconstitution, mais eux aussi coincés, comme vous, de leur côté. Peut-être ont-ils mis leur sirène, peut-être vous crient-ils quelque chose, mais vous n'en saurez rien : le vent rage et vocifère, tonne et couvre tous les autres bruits.

Comme la pluie redouble, se muant en un véritable déluge, c'est par des signes que Barneron, le majordome et vous convenez de battre en retraite jusqu'au manoir de toute urgence. Rester dehors par cette tempête équivaldrait à du suicide.

De retour à l'abri, vous devez tous trois vous changer complètement : les trombes d'eau vous ont trempés jusqu'aux os. Vous exposez d'abord la situation aux autres : vous risquez d'être isolés du monde pendant au moins toute la nuit. C'est l'émoi général. Marthe tombe dans les pommes. Le Dr Faure se charge de la ranimer, avec l'aide de la bonne.

- Comment ça, *bloqués toute la nuit* ? s'offusque Dori. Les villageois ne vont tout de même pas nous abandonner tout seuls comme ça ?

- Vu la tempête, ils ne pourront rien faire tant qu'elle ne sera pas calmée, soupire Barneron. Et c'est pas parti pour, croyez-moi, je m'y connais en météo du pays ! Pas avant demain, c'est certain.

- Mais... ils... ils pourront reconstruire le pont ? s'ébaubit Julie.

- Le pont de pierres, non, mais ils pourront installer une passerelle provisoire.

- Vous avez vu les flics de l'autre côté ? C'est déjà ça, se rassure Faure. Ils savent au moins dans quelle panade on est !

- Ça fera un article amusant... quand tout sera fini, ironise Cassandra.

Cette dernière réflexion vous fait penser : vous n'avez pas beaucoup vu de journalistes, depuis le début de cette affaire. Pourtant, en cette époque où une vidéo de hamster qui pète dans l'eau fait le tour du monde et des médias en moins de vingt-quatre heures, un meurtre dans une maison hantée aurait été le sujet rêvé. C'est pour le moins étrange, quand on y songe.

Si d'habitude la présence des journalistes est pour vous une source de nuisible publicité, là, leur absence aurait presque quelque chose d'inquiétant. Le mauvais temps était dissuasif, c'est sûr ; que la presse nationale n'ait pas éprouvé l'envie de se déplacer jusque dans un bled paumé, admettons ; mais il est très étonnant que des reporters locaux n'aient pas essayé de suivre l'enquête. Quels sujets ont-ils à couvrir d'autres dans le secteur ?

Dans cette situation de crise, la baronne retrouve une certaine maîtrise d'elle-même et donne les ordres pour faire face. Elle demande à Louise de préparer les chambres pour

les invités, les mêmes qu'ils occupaient ces jours derniers, et elle propose à Jean Barneron de lui prêter des vêtements de son mari afin de se changer.

Vous-même montez dans votre chambre vous sécher et enfiler un costume sec. Quand vous redescendez, vous trouvez le bûcheron en peignoir. Aucune chemise du baron n'était assez grande pour sa corpulence ; même celles d'Arsène ne lui allaient pas.

- Désolé pour la tenue, s'excuse-t-il. Mes fringues seront sèches demain.

- Pas de bol, c'est la seule qui n'aurait pas été affligée par le spectacle qui est aveugle... ! vous chuchote Julie, caustique.

Le majordome aussi s'est changé. Il porte désormais... le même costume terne qu'avant. Il doit en avoir plusieurs identiques, comme un soldat ses uniformes.

Dori, Julie, les invités et vous êtes réunis dans le grand salon. Seuls manquent à l'appel Marthe, allée s'aliter, et son mari qui la veille. Retenus par la force des choses dans cette sinistre demeure, dans l'attente d'un sauvetage, les gens se morfondent dans l'angoisse. Pour rompre l'ennui, on vous demande où en est votre enquête.

Si vous avez le mot-code VULBOR souligné et êtes allé au village aujourd'hui, rendez-vous au **168**.

Si vous avez VULBOR souligné mais êtes resté ici, rendez-vous au **627**.

Sinon, si vous avez le mot INDPLA souligné, rendez-vous au **485**.

À défaut, si vous avez le mot PAAGEN non souligné, rendez-vous au **25**.

Sinon, si vous avez le mot ECADCH et souhaitez parler des lettres de menace, rendez-vous au **403**.

Dans les autres cas, rendez-vous au **495**.

200 (illustration)

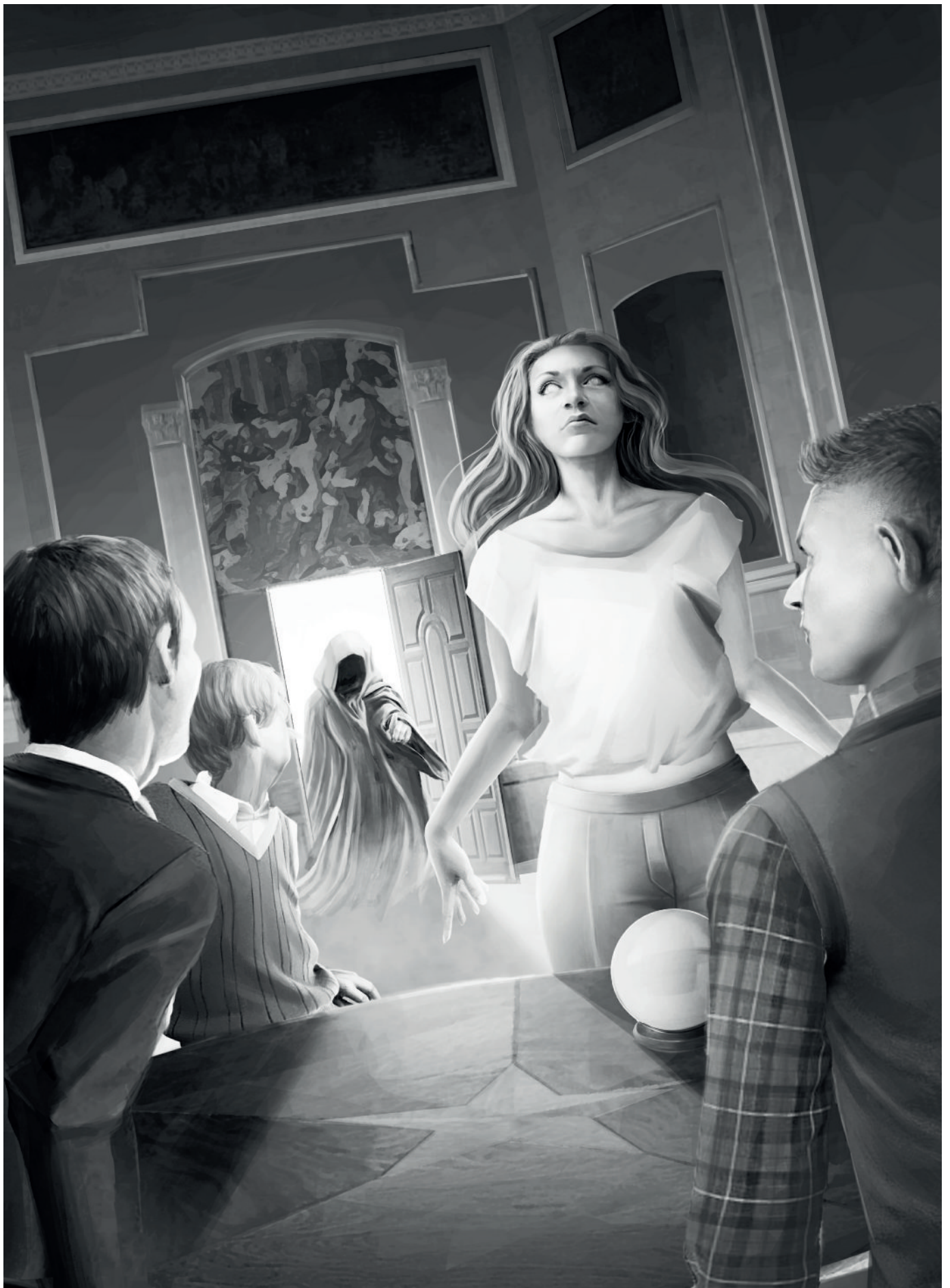
Tout le monde passe dans la salle de billard, face à la salle à manger et contiguë à l'aile arrière du manoir. La pièce s'avère un autre grand salon feutré, à la moquette verte et aux murs couverts de damas assorti. Un beau billard Toulet en chêne, au fond de la pièce, en justifie l'appellation, mais de nombreux canapés et divans, de style plus moderne que dans le grand salon, occupent le reste de l'espace et le divisent en "aires de jeu" autour de tables plus ou moins hautes.

Alfred de Rochedieu donne ses ordres au majordome afin que soient disposées autour de la plus grande table ronde autant de chaises que de participants. Le domestique sert pour qui le souhaite le café et un digestif parmi un large choix.

- Ce sera bon pour ce soir, Arsène, vous pouvez aller vous coucher, le congédie le baron.

- Merci, Monsieur. Bonsoir.

On prend place autour de la table. Vous vous retrouvez assis



200 : "Une silhouette terrifiante se découpe dans l'encadrement de la porte."

entre Dori et Jacqueline Faure. À l'aide du modulateur de lumière, le baron plonge la salle dans une semi-pénombre de circonstance. La séance de spiritisme peut commencer.

Cassandra demande à tous de se tenir par la main. Le Dr Faure laisse échapper un "pfff" bien dédaigneux, mais consent à suivre les autres. Pour faire plaisir à Julie, l'aveugle prie l'assemblée de concentrer leurs pensées sur Sidoine, le moine jadis assassiné en ces murs. L'énergie de la médium permettra à son esprit de produire des coups à l'intérieur de la table. Il répondra à vos questions par un coup pour oui et deux pour non.

- On n'utilise pas une planche ouija, de nos jours ? questionne Julie. Les tables tournantes, c'est démodé, il paraît.

- Je suis de la vieille école, sourit Cassandra.

Le silence se fait. Cassandra inspire profondément et appelle le moine.

- Réponds à mon appel, répète-t-elle.

Vous restez tous pendus à ses lèvres. Plus personne ne rit. Tout le monde attend. Aucun coup ne vient de la table.

- Je perçois sa présence... Mais quelque chose crée une interférence... Je... Mais...

Brusquement, les lustres s'éteignent à nouveau.

- Allons bon, encore une coupure ! peste Dori.

- Et elle a l'air plus longue, cette fois, remarque Barneron.

C'est alors que, glaciale, inhumaine, comme surgie d'outre-tombe, une voix s'élève dans la pénombre. Sans avertissement.

- Je suis le fantôme du moine. Et j'accuse l'un d'entre vous de meurtre !

Vos voisins de table sursautent, comme la plupart des participants. Les figures éclairées par les seules lumières de dehors, les lueurs de la nuit et les éclats de l'orage, vous vous observez les uns les autres, puis regardez autour de vous. Qui a parlé ? Jacqueline se met à hurler :

- Là !!!

Tout le monde se tourne dans la direction qu'elle pointe. À l'entrée de la salle de billard, une silhouette terrifiante se découpe dans l'encadrement de la porte. C'est un moine, entièrement vêtu d'une robe de bure, capuchon rabaisé sur le visage. Il émane de lui comme une aura irréaliste. On dirait qu'il luit dans les ténèbres, comme phosphorescent. Ses contours paraissent incertains. Il lève un doigt vers votre table figée d'effroi et sa voix venue de nulle part reprend :

- L'un ou l'une d'entre vous a tué la petite Fanny Roussin. Écoute ma prophétie, assassin : mon sang et celui de tes autres victimes coulera le long des murs. Si alors tu n'as pas confessé tes crimes, je t'emmènerai dans l'au-delààààà...!

Les participants de cette étrange expérience spirite demeurent pétrifiés, interdits. Vous tout autant que les autres : le moine devant vous ressemble étrangement à l'homme que vous avez failli renverser tout à l'heure ! À côté de vous, vous sentez Dori et Jacqueline terrorisées. Jean Barneron, bouillant de rage, saute de sa chaise et se rue sur l'apparition ! Celle-ci disparaît !

Allez-vous :

Vous précipiter avec le bûcheron à la poursuite du fantôme, au **796** ?

Tenter de prendre ce dernier à revers ? (par le **578**)

Rester assis et regarder l'expression des autres convives ? (au **163**)

Vérifier si toutes les lumières sont éteintes ? (au **371**)

201

Vous regagnez le manoir alors que la pluie commence à tomber. Après l'accident traumatisant d'avant-hier, vous êtes satisfait de retrouver toutes vos sensations au volant. La route n'est pas celle que vous avez empruntée vendredi, il faut dire.

Au manoir, vous trouvez une Dori au bord de la crise de nerfs. Julie n'est toujours pas revenue de sa promenade en bicyclette elle ne sait où.

- Elle me fera toujours une vie impossible ! fulmine-t-elle. Il n'y a donc pas eu assez de drames ?!

Elle a tenté de l'appeler sur son téléphone portable, mais l'adolescente ne répond pas. Tous les invités se sont rassemblés autour de la maîtresse de maison dans le but de la soutenir. Fabrice Faure n'a toujours pas eu de nouvelles de sa femme non plus ; une certaine angoisse étire instinctivement tout le monde. Vous rassurez Dori en disant qu'il est trop tôt pour s'inquiéter.

- Attendons jusqu'à l'heure du souper et nous aviserons, vous appuie Cassandra.

- La voici ! annonce finalement Arsène posté à la fenêtre.

Julie rentre en vélo sous une pluie de plus en plus drue. Sa belle-mère sort à sa rencontre, l'attrape par le bras et l'entraîne directement dans sa chambre, dans l'intimité de laquelle elle lui fait une nouvelle scène. Depuis le salon en-dessous, vous entendez juste les voix s'élever, sans comprendre la teneur des propos. Personne n'ose parler, dans une gêne collective. Cassandra, elle, sans en donner l'air, semble écouter ; l'expression de son visage varie légèrement lors des changements d'intonations de la dispute.

Quand elle redescend, la baronne ordonne à son majordome d'allumer la cheminée car il commence effectivement à faire froid, le chauffage au sol ne suffit plus.

Il est bientôt l'heure de passer à table. Rendez-vous au **8**.

202

Laissant les autres à leurs appréhensions, vous reprenez votre passage secret initial, votre pistolet dans une main, une lampe-torche dans l'autre. Vous avez noté : s'il n'y a pas d'électricité dans le manoir, votre pin's, lui, a bipé sans problème. L'orage n'a donc rien à voir avec la panne actuelle,